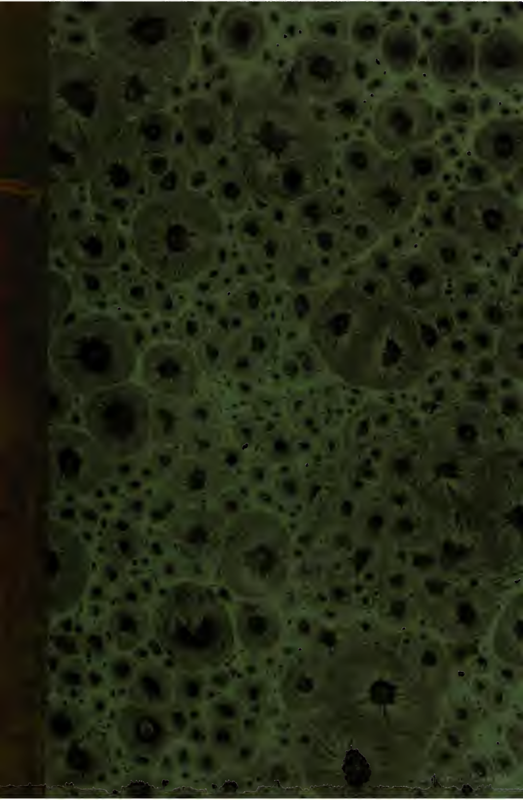
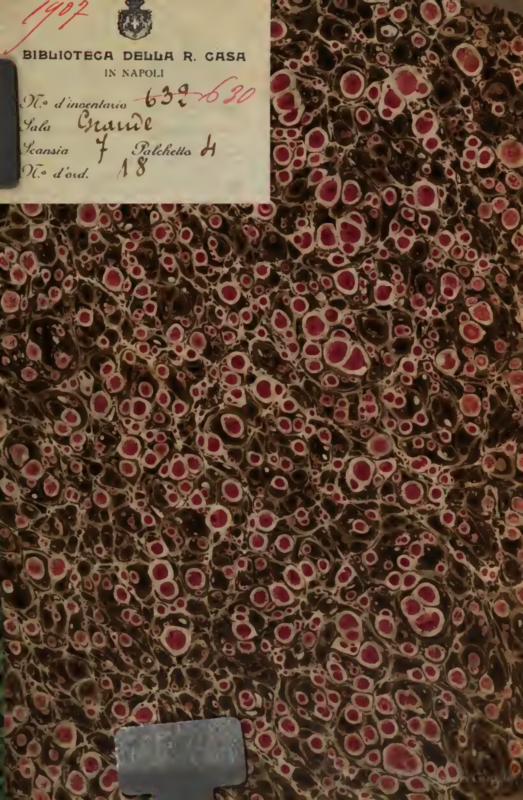
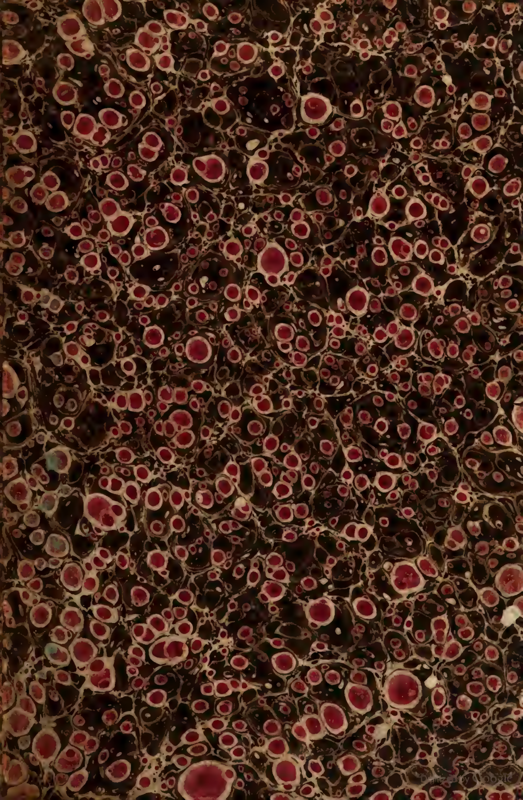




1907
BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI
N.° d'inventario 632 630
Sala Grande
Scansia 7 Palchetto 4
N.° d'ord. 18





CHATEAUBRIAND.

ŒUVRES COMPLÈTES.



Septième Livraison.

LES MARTYRS.—TOME II.

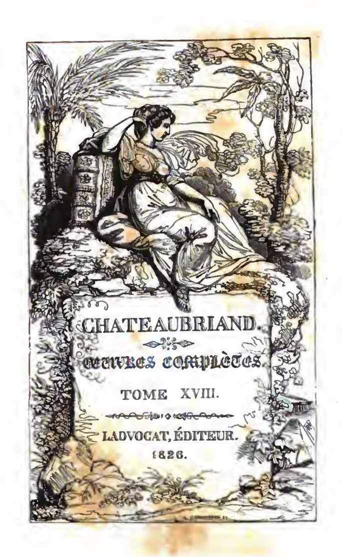
On souscrit également :

A BRUXELLES, MÊME MAISON,
Montagne de la Cour, n°. 731;

ET A PARIS,
CHEZ LENORMANT, RUE DE SEINE, N°. 8.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN,
RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.




CHATEAUBRIAND.
ŒUVRES COMPLÈTES.
TOME XVIII.
LADVOCAT, ÉDITEUR.
1826.

ŒUVRES COMPLÈTES

De M. le Vicomte

DE

CHATEAUBRIAND

PAIR DE FRANCE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

TOME XVIII.



Paris.

LADVOCAT, LIBRAIRE
DE S. A. R. LE DUC DE CHARTRES.

M. DCCC. XXVI.

LES MARTYRS,

OU

LE TRIOMPHE

DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.



LIVRE SEPTIÈME.

SOMMAIRE.

Suite du récit. Eudore devient esclave de Pharamond. Histoire de Zacharie. Clothilde, femme de Pharamond. Commencement du christianisme chez les Francs. Mœurs des Francs. Retour du printemps. Chasse. Barbares du Nord. Tombeau d'Ovide. Eudore sauve la vie à Mérovée. Mérovée promet la liberté à Eudore. Retour des chasseurs au camp de Pharamond. La déesse Hertha. Festin des Francs. On délibère sur la paix ou sur la guerre avec les Romains. Dispute de Camulogènes et de Chlodéric. Les Francs se décident à demander la paix. Eudore devenu libre est chargé par les Francs d'aller proposer la paix à Constance. Zacharie conduit Eudore jusque sur la frontière de la Gaule. Leurs adieux.

Par Hercule, s'écria Démodocus en interrompant le récit d'Eudore, j'ai toujours aimé les enfants d'Esculape! Ils sont pieux envers les hommes, et connoissent les choses cachées. On les trouve parmi les dieux, les centaures, les héros et les bergers. Mon fils, quel étoit le nom de ce divin Barbare, pour qui

Jupiter, hélas! ne me semble pas avoir puisé dans l'urne des biens? Le maître des nuées dispose à son gré du sort des mortels: il donne à l'un la prospérité, il fait tomber l'autre dans toute sorte de malheurs. Le roi d'Ithaque fut réduit à sentir un mouvement de joie, en se couchant sur un lit de feuilles séchées qu'il avoit amoncelées de ses propres mains. Jadis, chez les hommes plus vertueux, un favori du dieu d'Épidaure eût été l'ami et le compagnon des guerriers; aujourd'hui il est esclave chez une nation inhospitalière. Mais hâte-toi, fils de Lasthénès, de m'apprendre le nom de ton libérateur, car je veux l'honorer comme Nestor honoroit Machaon.

— « Son nom parmi les Francs étoit Harold, reprit Eudore en souriant. Il vint me retrouver aux premiers rayons du jour, selon sa promesse. Il étoit accompagné d'une femme vêtue d'une robe de fil teinte de pourpre ; elle avoit le haut de la gorge et les bras découverts, à la manière des Francs. Ses traits offroient, au premier coup d'œil, un mélange inexplicable de barbarie et d'humanité : c'étoit une expression de physionomie naturellement forte et sauvage, corrigée par je ne sais quelle habitude étrangère de pitié et de douceur. »

« Jeune Grec, me dit l'esclave, remerciez

Clothilde, femme de Pharamond mon maître. Elle a obtenu votre grâce de son époux : elle vient elle-même vous chercher pour vous mettre à l'abri des Francs. Quand vous serez guéri de vos blessures, vous vous montrerez sans doute esclave reconnoissant et fidèle. »

» Plusieurs serfs entrèrent alors dans la caverne. Ils m'étendirent sur des branches d'arbre entrelacées, et me portèrent au camp de mon maître.

» Les Francs, malgré leur valeur et le soulèvement des flots, avoient été obligés de céder la victoire à la discipline des légions ; heureux d'échapper à une entière défaite, ils se retiroient devant les vainqueurs. Je fus jeté dans les chariots avec les autres blessés. On marcha quinze jours et quinze nuits en s'enfonçant vers le Nord, et l'on ne s'arrêta que quand on se crut à l'abri de l'armée de Constance.

» Jusqu'alors j'avois à peine senti l'horreur de ma situation. Mais aussitôt que le repos commença à cicatriser mes plaies, je jetai les yeux autour de moi avec épouvante. Je me vis au milieu des forêts, esclave chez des Barbares, et prisonnier dans une hutte qu'entouroit comme un rempart un cercle de jeunes arbres qui devoient s'entrelacer en croissant. Une boisson grossière, faite de froment, un peu d'orge écra-

sée entre deux pierres, des lambeaux de daims et de chevreuils qu'on me jetoit quelquefois par pitié, telle étoit ma nourriture. La moitié du jour j'étois abandonné seul sur mon lit d'herbes fanées; mais je souffrois encore plus de la présence que de l'absence des Barbares. L'odeur des graisses mêlées de cendres de frêne dont ils frottent leurs cheveux, la vapeur des chairs grillées, le peu d'air de la hutte, et le nuage de fumée qui la remplissoit sans cesse, me suffoquoient. Ainsi une juste Providence me faisoit payer les délices de Naples, les parfums et les voluptés dont je m'étois enivré.

» Le vieil esclave, occupé de ses devoirs, ne pouvoit donner que quelques moments à mes peines. J'étois toujours étonné de la sérénité de son visage, au milieu des travaux dont il étoit accablé :

« Eudore, me dit-il un soir, vos blessures sont presque guéries. Demain vous commencerez à remplir vos nouveaux devoirs. Je sais que l'on doit vous envoyer avec quelques serfs chercher du bois au fond de la forêt. Allons, mon fils et mon compagnon, rappelez votre vertu. Le ciel vous aidera si vous l'implorez. »

» A ces mots, l'esclave s'éloigna, et me laissa plongé dans le désespoir. Je passai la nuit dans une agitation horrible, formant et rejetant tour

à tour mille projets. Tantôt je voulois attenter à mes jours, tantôt je songeois à la fuite. Mais comment fuir, foible et sans secours? Comment trouver un chemin à travers ces bois? Hélas! j'avois une ressource contre mes maux, la religion; et c'étoit le seul moyen de délivrance auquel je ne songeois pas! Le jour me surprit au milieu de ces angoisses, et j'entendis tout à coup une voix qui me cria :

« Esclave romain, lève-toi! »

» On me donna une peau de sanglier pour me couvrir, une corne de bœuf pour puiser de l'eau, un poisson sec pour ma nourriture, et je suivis les serfs qui me montroient le chemin.

» Lorsqu'ils furent arrivés à la forêt, ils commencèrent à ramasser parmi la neige et les feuilles flétries les branches d'arbre brisées par les vents. Ils en formoient çà et là des monceaux qu'ils lioient avec des écorces. Ils me firent quelques signes pour m'engager à les imiter, et voyant que j'ignorois leur ouvrage, ils se contentèrent de mettre sur mes épaules un paquet de rameaux desséchés. Mon front orgueilleux fut forcé de s'humilier sous le joug de la servitude, mes pieds nus fouloient la neige, mes cheveux étoient hérissés par le givre, et la bise glaçoit les larmes dans mes yeux. J'appuyois mes pas chancelants sur une branche arrachée de mon

fardeau ; et, courbé comme un vieillard, je cheminois lentement entre les arbres de la forêt.

» J'étois prêt à succomber à ma douleur, lorsque je vis tout à coup auprès de moi le vieil esclave, chargé d'un poids plus pesant que le mien, et me souriant de cet air paisible qui ne l'abandonnoit jamais. Je ne me pus défendre d'un mouvement de honte.

» Quoi, me dis-je en moi-même, cet homme accablé par les ans sourit sous un fardeau triple du mien ; et moi, jeune et fort, je pleure !

— « Eudore, me dit mon libérateur en m'abordant, ne trouvez-vous pas que le premier fardeau est bien lourd ? Mon jeune compagnon, l'habitude et surtout la résignation rendront les autres plus légers. Voyez quel poids je suis venu à bout de porter à mon âge. »

— « Ah ! m'écriai-je, chargez-moi de ce poids qui fait plier vos genoux. Puissé-je expirer en vous délivrant de vos peines ! »

— « Eh ! mon fils, repartit le vieillard, je n'ai point de peines. Pourquoi désirer la mort ? Allons, je veux vous réconcilier avec la vie. Venez vous reposer à quelques pas d'ici ; nous allumerons du feu, et nous causerons ensemble. »

» Nous gravîmes des monticules irréguliers, formés, comme je le vis bientôt, par les débris d'un ouvrage romain. De grands chênes crois-

soient dans ce lieu, sur une autre génération de chênes tombés à leurs pieds. Lorsque nous fûmes arrivés au sommet des monticules, je découvris l'enceinte d'un camp abandonné.

— « Voilà, me dit l'esclave, le bois de Teuteberg et le camp de Varus. La pyramide de terre que vous apercevez au milieu, est la tombe où Germanicus fit renfermer les restes des légions massacrées. Mais elle a été rouverte par les Barbares; les os des Romains ont été de nouveau semés sur la terre, comme l'attestent ces crânes blanchis, cloués aux troncs des arbres. Un peu plus loin vous pouvez remarquer les autels sur lesquels on égorgea les centurions des premières compagnies, et le tribunal de gazon d'où Arminius harangua les Germains. »

» A ces mots le vieillard jeta sa ramée sur la neige. Il en tira quelques branches dont il fit un peu de feu, puis m'invitant à m'asseoir auprès de lui et à réchauffer mes mains glacées, il me raconta son histoire :

« Mon fils, vous plaindrez-vous encore de » vos malheurs? Oseriez-vous parler de vos peines » à la vue du camp de Varus? Ou plutôt ne » reconnoissez-vous pas quel est le sort de tous » les hommes, et combien il est inutile de se » révolter contre des maux inséparables de la » condition humaine? Je vous offre moi-même un

» exemple frappant de ce qu'une fausse sagesse
» appelle les coups de la fortune. Vous gémissez
» de votre servitude! Et que direz-vous donc,
» quand vous verrez en moi un descendant de
» Cassius, esclave, et esclave volontaire?

» Lorsque mes ancêtres furent bannis de Rome
» pour avoir défendu la liberté, et qu'on n'osa
» même plus porter leurs images aux funérailles,
» ma famille se réfugia dans le Christianisme,
» asile de la véritable indépendance.

» Nourri des préceptes d'une loi divine, je
» servis long-temps comme simple soldat dans
» la légion thébaine, où je portois le nom de
» Zacharie. Cette légion chrétienne ayant refusé
» de sacrifier aux faux dieux, Maximien la fit
» massacrer près d'Agaune dans les Alpes. On
» vit alors un exemple à jamais mémorable
» de l'esprit de douceur de l'Évangile. Quatre
» mille vétérans, blanchis dans le métier des
» armes, pleins de force, et ayant à la main la
» pique et l'épée, tendirent, comme des agneaux
» paisibles, la gorge aux bourreaux. La pensée de
» se défendre ne se présenta pas même à leur
» esprit : tant ils avoient gravées au fond du
» cœur les paroles de leur Maître, qui ordonne
» d'obéir et défend de se venger! Maurice qui
» commandoit la légion tomba le premier. La
» plupart des soldats périrent par le fer. On

» m'avoit attaché les mains derrière le dos. Assis » parmi la foule des victimes, j'attendois le coup » fatal; mais je ne sais par quel dessein de la » Providence je fus oublié dans ce grand mas- » sacre. Les corps entassés autour de moi me » dérobèrent à la vue des centurions; et Maxi- » mien, ayant accompli son œuvre, s'éloigna » avec l'armée.

» Vers la seconde veille de la nuit, n'enten- » dant plus que le bruit d'un torrent dans les » montagnes, je levai la tête et je fus à l'instant » frappé d'un prodige. Les corps de mes com- » pagnons sembloient jeter une vive lumière, et » répandre une agréable odeur. J'adorai le Dieu » des miracles qui n'avoit pas voulu accepter le » sacrifice de mes jours; et comme je ne pouvois » donner la sépulture à tant de Saints, je cher- » chai du moins le grand Maurice. Je le trouvai » à demi recouvert de la neige tombée pendant » la nuit. Animé d'une force surnaturelle, je me » dégageai de mes liens, et avec le fer d'une » lance, je creusai à mon général une fosse pro- » fonde. J'y réunis le tronc et le chef de Maurice, » en priant le nouveau Macchabée d'obtenir bien- » tôt pour son soldat une place dans la Milice cé- » leste. Ensuite je quittai ce champ de triomphe » et de larmes; je pris le chemin des Gaules, et je » me retirai vers Denis, premier évêque de Lutèce.

» Ce saint prélat me reçut avec des pleurs de
» joie, et m'admit au nombre de ses disciples.
» Quand il me crut capable de le seconder
» dans son ministère, il m'imposa les mains,
» et me créant prêtre de Jésus-Christ, il me
» dit : « Humble Zacharie, soyez charitable;
» voilà toutes les instructions que j'ai à vous
» donner. » Hélas! j'étois toujours destiné à
» perdre mes amis, et toujours par la même
» main! Maximien fit trancher la tête à Denis
» et à ses compagnons, Rustique et Éleuthère.
» Ce fut son dernier exploit dans les Gaules qu'il
» céda bientôt après à Constance.

» J'avois sans cesse devant les yeux le pré-
» cepte de mon saint évêque. Je me sentois
» pressé du désir de rendre quelque service à des
» misérables; et j'allois souvent prier Denis de
» m'obtenir cette faveur, par son intercession
» auprès du Fils de Marie.

» Les Chrétiens de Lutèce avoient enseveli
» leur évêque dans une grotte, au pied de la
» colline sur laquelle il avoit été décapité. Cette
» colline s'appeloit le mont de Mars, et elle
» étoit séparée de la Sequana par des marais.
» Un jour, comme je traversois ces marais, je
» vis venir à moi une femme chrétienne tout
» éplorée, qui s'écria : « O Zacharie! je suis la
» plus infortunée des femmes! Mon époux a été

» pris par les Francs; il me laisse avec trois enfants en bas âge, et sans aucun moyen de les nourrir! » Une rougeur subite couvrit mon front : je compris que Dieu m'envoyoit cette grâce par les prières du généreux martyr que j'allois implorer. Je cachai cependant ma joie, et je dis à cette femme : « Ayez bon courage, Dieu aura pitié de vous. » Et, sans m'arrêter, je me mis en route pour la colonie d'Agrippina.

» Je connoissois le soldat prisonnier. Il étoit chrétien, et j'avois été quelque temps son frère d'armes. C'étoit un homme simple et craignant Dieu pendant la prospérité, mais les revers le décourageoient aisément, et il étoit à craindre qu'il perdît la foi dans le malheur. J'appris à Agrippina qu'il étoit tombé entre les mains du chef des Saliens. Les Romains venoient de conclure une trêve avec les Francs. Je passai chez ces Barbares. Je me présentai à Pharamond, et m'offris en échange du Chrétien : je ne pouvois payer autrement sa rançon, car je ne possédois rien au monde. Comme j'étois fort et vigoureux, et que l'autre esclave étoit foible, ma proposition fut acceptée. J'y mis pour seule condition que mon maître renverroit son prisonnier, sans lui dire par quel moyen il étoit racheté. Cela fut fait ainsi, et

» ce pauvre père de famille rentra plein de joie » dans ses foyers, pour nourrir ses enfants, et » consoler son épouse.

» Depuis ce temps, je suis demeuré esclave » ici. Dieu m'a bien récompensé : car, en habi- » tant parmi ces peuples, j'ai eu le bonheur d'y » semer la parole de Jésus-Christ. Je vais sur- » tout le long des fleuves réparer, autant qu'il » est en moi, le malheur d'une expérience fu- » neste : les Barbares, afin d'éprouver si leurs » enfants seront vaillants un jour, ont coutume » de les exposer aux flots sur un bouclier. Ils » ne conservent que ceux qui surnagent et lais- » sent périr les autres. Quand je puis réussir à » sauver des eaux ces petits anges, je les baptise » au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, » pour leur ouvrir le ciel.

» Les lieux où se livrent les batailles m'of- » frent encore une abondante moisson. Je rôde, » comme un loup ravissant, dans les ténèbres, » au milieu du carnage et des morts. J'appelle » les mourants qui croient que je les viens dé- » pouiller; je leur parle d'une meilleure vie; je » tâche de les envoyer dans le repos d'Abraham. » S'ils ne sont pas mortellement blessés, je » m'empresse de les secourir, espérant les ga- » gner par la charité au Dieu des pauvres et des » misérables.

» Jusqu'à présent ma plus belle conquête est » la jeune femme de mon vieux maître Pharamond. Clothilde a ouvert son cœur à Jésus-Christ. De violente et cruelle qu'elle étoit, » elle est devenue douce et compatissante. Elle » m'aide à sauver tous les jours quelques infortunés. C'est à elle que vous devez la vie. Lorsque je courus lui apprendre que je vous avois » trouvé parmi les morts, elle songea d'abord à » vous tenir caché dans la grotte, afin de vous » soustraire à l'esclavage. Elle découvrit ensuite » que les Francs alloient continuer leur retraite. » Alors il ne lui resta plus qu'à révéler le secret » à son époux, et à obtenir votre grâce de Pharamond : car si les Barbares aiment les esclaves » sains et vigoureux, leur impatience naturelle » et le mépris qu'ils ont eux-mêmes pour la vie, » leur font presque toujours sacrifier les blessés.

» Mon fils, telle est l'histoire de Zacharie. Si » vous trouvez qu'il a fait quelque chose pour » vous, il ne vous demande en récompense que » de ne pas vous laisser abattre par les chagrins, » et de souffrir qu'il sauve votre âme, après avoir » sauvé votre corps. Eudore, vous êtes né dans » ce doux climat voisin de la terre des miracles, » chez ces peuples polis qui ont civilisé les hommes, dans cette Grèce où le sublime Paul a » porté la lumière de la foi : que d'avantages

» n'avez-vous donc pas sur les hommes du » Nord, dont l'esprit est grossier et les mœurs » féroces? seriez-vous moins sensible qu'eux à la » charité évangélique? »

» Les dernières paroles de Zacharie entrèrent dans mon cœur comme un aiguillon. L'indigne secret de ma vie m'accabloit. Je n'osois lever les yeux sur mon libérateur. Moi qui avois soutenu sans trouble les regards des maîtres du monde, j'étois anéanti devant la majesté d'un vieux prêtre chrétien, esclave chez des Barbares! Retenu par la honte de confesser l'oubli que j'avois fait de ma religion, poussé par le désir de tout avouer, mon désordre étoit extrême. Zacharie s'en aperçut. Il crut que mes blessures s'étoient rouvertes. Il me demanda la cause de mon agitation avec inquiétude. Vaincu par tant de bonté, et les larmes malgré moi se faisant un passage, je me jetai aux pieds du vieillard:

« O mon père! ce ne sont pas les blessures de mon corps qui saignent : c'est une plaie plus profonde et plus mortelle! Vous qui faites tant d'actes sublimes au nom de votre religion, pourrez-vous croire, en voyant entre nous si peu de ressemblance, que j'ai la même religion que vous. »

— « Jésus-Christ! s'écria le Saint levant les mains vers le ciel, Jésus-Christ, mon divin Maître,

quoi, vous auriez ici un autre serviteur que moi! »

— « Je suis chrétien, » répondis-je.

» L'homme de charité me prend dans ses bras, m'arrose de ses larmes, me presse contre ses cheveux blancs, en disant avec des sanglots de joie :

« Mon frère! Mon cher frère! J'ai trouvé un frère! »

» Et je répétois :

« Je suis chrétien, je suis chrétien. »

» Pendant cette conversation, la nuit étoit descendue. Nous reprîmes nos fardeaux, et nous retournâmes à la hutte de Pharamond. Le lendemain, Zacharie vint me chercher à la pointe du jour. Il me conduisit au fond d'une forêt. Dans le tronc d'un vieux hêtre, où Sécovia, prophétesse des Germains, avoit jadis rendu ses oracles, je vis une petite image qui représentoit Marie, mère du Sauveur. Elle étoit ornée d'une branche de lierre chargée de ses fruits mûrs, et nouvellement placée au pied de la Mère et de l'Enfant; car la neige ne l'avoit point encore recouverte.

« Cette nuit même, me dit Zacharie, j'ai appris à l'épouse de notre maître que nous avions un frère parmi nous. Pleine de joie, elle a voulu venir au milieu des ténèbres parer notre autel,

et offrir cette branche à Marie, en signe d'allégresse. »

» Zacharie avoit à peine achevé de prononcer ces mots, que nous vîmes accourir Clothilde. Elle se mit à genoux sur la neige au pied du hêtre. Nous nous plaçâmes à ses côtés, et elle prononça à haute voix l'oraison du Seigneur dans un idiome sauvage. Ainsi je vis commencer le Christianisme chez les Francs. Religion céleste, qui dira les charmes de votre berceau! Combien il parut divin dans Bethléem aux pasteurs de la Judée! Qu'il me sembla miraculeux dans les catacombes, lorsque je vis s'humilier devant lui une puissante impératrice! Et qui n'eût versé des larmes, en le retrouvant sous un arbre de la Germanie, entouré, pour tout adorateur, d'un Romain esclave, d'un prisonnier grec, et d'une reine barbare!

» Qu'attendois-je pour retourner au bercail? Les dégoûts avoient commencé à m'avertir de la vanité des plaisirs; l'hermite du Vésuve avoit ébranlé mon esprit; Zacharie subjuguoit mon cœur; mais il étoit écrit que je ne reviendrois à la vérité que par une longue suite de malheurs et d'expériences.

» Zacharie redoubla de zèle et de soin auprès de moi. Je croyois, en l'écoutant, entendre une voix sortie du ciel. Quelle leçon n'offroit point

la seule vue de l'héritier chrétien de Cassius et de Brutus ! Le stoïque meurtrier de César, après une vie courte, libre, puissante et glorieuse, déclare que la vertu n'est qu'un fantôme ; le charitable disciple de Jésus-Christ, esclave, vieux, pauvre, ignoré, proclame qu'il n'y a rien de réel ici-bas que la vertu. Ce prêtre, qui ne paroissoit savoir que la charité, avoit toutefois l'esprit de science et un goût pur des arts et des lettres. Il possédoit les antiquités grecques, hébraïques et latines. C'étoit un charme de l'entendre parler des hommes des anciens jours, en gardant les troupeaux des Barbares. Il m'entretenoit souvent des coutumes de nos maîtres ; il me disoit :

« Quand vous serez retourné dans la Grèce, » mon cher Eudore, on s'assemblera autour de » vous, pour vous ouïr conter les mœurs des rois » à la longue chevelure. Vos malheurs présents » vous deviendront une source d'agréables sou- » venirs. Vous serez parmi ces peuples ingénieux » un nouvel Hérodote, arrivé d'une contrée loin- » taine pour les enchanter de vos merveilleux » récits. Vous leur direz qu'il existe, dans les » forêts de la Germanie, un peuple qui prétend » descendre des Troyens (car tous les hommes, » ravis des belles fables de vos Hellènes, veulent » y tenir par quelque côté) ; que ce peuple, formé

» de diverses tribus de Germains, les Sicambres, » les Bructères, les Saliens, les Cattes, a pris le » nom de Franc, qui veut dire libre, et qu'il » est digne de porter ce nom.

» Son gouvernement est pourtant essentielle- » ment monarchique. Le pouvoir partagé entre » différens rois se réunit dans la main d'un seul, » lorsque le danger est pressant. La tribu des » Saliens, dont Pharamond est le chef, a pres- » que toujours l'honneur de commander, parce » qu'elle passe parmi les Barbares pour la plus » noble. Elle doit cette renommée à l'usage qui » exclut chez elle les femmes de la puissance, » et ne confie le sceptre qu'à un guerrier.

» Les Francs s'assemblent une fois l'année, au » mois de mars, pour délibérer sur les affaires » de la nation. Ils viennent au rendez-vous tout » armés. Le roi s'assied sous un chêne. On lui » apporte des présents qu'il reçoit avec beaucoup » de joie. Il écoute la plainte de ses sujets, ou » plutôt de ses compagnons, et rend la justice » avec équité.

» Les propriétés sont annuelles. Une famille » cultive chaque année le terrain qui lui est assi- » gné par le prince, et après la récolte, le champ » moissonné rentre dans la possession commune.

» Le reste des mœurs se ressent de cette sim- » plicité. Vous voyez que nous partageons avec

» nos maîtres la saye, le lait, le fromage, la » maison de terre, la couche de peaux.

» Vous fûtes hier témoin du mariage de Mé- » rovée. Un bouclier, une francisque, un canot » d'osier, un cheval bridé, deux bœufs accouplés » ont été les présents de noces de l'héritier de la » couronne des Francs. Si, dans les jeux de son » âge, il saute mieux qu'un autre au milieu des » lances et des épées nues ; s'il est brave à la guerre, » juste pendant la paix, il peut espérer après sa » mort un bûcher funèbre, et même une pyra- » mide de gazon pour couvrir son tombeau. »

» Ainsi me parloit Zacharie.

» Le printemps vint enfin ranimer les forêts du Nord. Bientôt tout changea de face dans les bois et dans les vallées : les angles noircis des rochers se montrèrent les premiers sur l'uniforme blancheur des frimas ; les flèches rougeâtres des sapins parurent ensuite, et de précoces arbrisseaux remplacèrent par des festons de fleurs les cristaux glacés qui pendoient à leurs cimes. Les beaux jours ramenèrent la saison des combats.

» Une partie des Francs reprend les armes, une autre se prépare à aller chasser l'uroch et les ours dans des contrées lointaines. Mérovée se mit à la tête des chasseurs, et je fus compris au nombre des esclaves qui devoient l'accom-

pagner. Je dis adieu à Zacharie, et me séparai pour quelque temps du plus vertueux des hommes.

» Nous parcourûmes avec une rapidité incroyable les régions qui s'étendent depuis la mer de Scandie jusqu'aux grèves du Pont-Euxin. Ces forêts servent de passage à cent peuples barbares qui roulent tour à tour leurs torrents vers l'Empire romain. On diroit qu'ils ont entendu quelque chose au midi qui les appelle du septentrion et de l'aurore. Quel est leur nom, leur race, leur pays? Demandez-le au ciel qui les conduit, car ils sont aussi inconnus aux hommes que les lieux d'où ils sortent et où ils passent. Ils viennent; tout est préparé pour eux : les arbres sont leurs tentes, les déserts sont leurs voies. Voulez-vous savoir où ils ont campé? Voyez ces ossements de troupeaux égorgés, ces pins brisés comme par la foudre, ces forêts en feu, et ces plaines couvertes de cendres.

» Nous eûmes le bonheur de ne rencontrer aucune de ces grandes migrations; mais nous trouvâmes quelques familles errantes auprès desquelles les Francs sont un peuple policé. Ces infortunés, sans abri, sans vêtement, souvent même sans nourriture, n'ont, pour consoler leurs maux, qu'une liberté inutile et quelques danses dans le désert. Mais lorsque ces danses

sont exécutées au bord d'un fleuve dans la profondeur des bois, que l'écho répète, pour la première fois, les accents d'une voix humaine, que l'ours regarde du haut de son rocher ces jeux de l'homme sauvage, on ne peut s'empêcher de trouver quelque chose de grand dans la rudesse même du tableau, de s'attendrir sur la destinée de cet enfant de la solitude, qui naît inconnu du monde, foule un moment des vallées où il ne repassera plus, et bientôt cache sa tombe sous la mousse des déserts, qui n'a pas même conservé l'empreinte de ses pas.

» Un jour, ayant passé l'Ister vers son embouchure, et m'étant un peu écarté de la troupe des chasseurs, je me trouvai à la vue des flots du Pont-Euxin. Je découvris un tombeau de pierre sur lequel croissoit un laurier. J'arrachai les herbes qui couvroient quelques lettres latines, et bientôt je parvins à lire ce premier vers des élégies d'un poëte infortuné :

« Mon livre, vous irez à Rome, et vous irez
» à Rome sans moi. »

» Je ne saurois vous peindre ce que j'éprouvai en retrouvant au fond de ce désert le tombeau d'Ovide. Quelles tristes réflexions ne fis-je point sur les peines de l'exil, qui étoient aussi les miennes, et sur l'inutilité des talents pour le

bonheur! Rome qui jouit aujourd'hui des tableaux du plus ingénieux de ses poëtes, Rome a vu couler vingt ans d'un œil sec les larmes d'Ovide. Ah! moins ingrats que les peuples de l'Ausonie, les sauvages habitants des bords de l'Ister se souviennent encore de l'Orphée qui parut dans leurs forêts! Ils viennent danser autour de ses cendres; ils ont même retenu quelque chose de son langage: tant leur est douce la mémoire de ce Romain, qui s'accusoit d'être le Barbare, parce qu'il n'étoit pas entendu du Sarmate!

» Les Francs n'avoient traversé de si vastes contrées, qu'afin de visiter quelques tribus de leur nation, transportées autrefois par Probus, au bord du Pont-Euxin. Nous apprîmes, en arrivant, que ces tribus avoient disparu depuis plusieurs mois, et qu'on ignoroit ce qu'elles étoient devenues. Mérovée prit à l'instant la résolution de retourner au camp de Pharamond.

» La Providence avoit ordonné que je retrouverois la liberté au tombeau d'Ovide. Lorsque nous repassâmes auprès de ce monument, une louve qui s'y étoit cachée pour y déposer ses petits, s'élança sur Mérovée. Je tuai cet animal furieux. Dès ce moment, mon jeune maître me promit de demander ma liberté à son père. Je devins son compagnon pendant le reste de la chasse. Il me faisoit dormir à ses côtés. Quelquefois je

lui parlois de la bataille sanglante où je l'avois vu traîné par trois taureaux indomptés, et il tressailloit de joie au souvenir de sa gloire. Quelquefois aussi je l'entretenois des coutumes et des traditions de mon pays; mais de tout ce que je lui racontois, il n'écoutoit avec plaisir que l'histoire des travaux d'Hercule et de Thésée. Quand j'essayois de lui faire comprendre nos arts, il brandissoit sa framée, et me disoit avec impatience : « Grec, Grec, je suis ton maître! »

» Après une absence de plusieurs mois, nous arrivâmes au camp de Pharamond. La hutte royale étoit déserte. Le chef à la longue chevelure avoit eu des hôtes: après avoir prodigué en leur honneur tout ce qu'il possédoit de richesses, il étoit allé vivre dans la cabane d'un chef voisin, qui, ruiné à son tour par le monarque Barbare, s'étoit établi avec lui chez un autre chef. Nous trouvâmes enfin Pharamond goûtant, assis à un grand repas, les charmes de cette hospitalité naïve, et il nous apprit le sujet de ces fêtes.

» Au milieu de la mer des Suèves, se voit une île, appelée Chaste, consacrée à la déesse Hertha. La statue de cette divinité est placée sur un char toujours couvert d'un voile. Ce char, traîné par des génisses blanches, se promène à des temps marqués au milieu des nations

germaniques. Les inimitiés sont alors suspendues, et pour un moment les forêts du Nord cessent de retentir du bruit des armes. La déesse mystérieuse venoit de passer chez les Barbares, et nous étions arrivés au milieu des réjouissances que cause son apparition. Zacharie eut à peine un moment pour me serrer dans ses bras. Tous les chefs étoient convoqués au banquet solennel : on devoit y traiter de la conclusion de la paix, ou de la continuation de la guerre avec les Romains. Je fus chargé du rôle d'échanson, et Mérovée prit sa place au milieu des guerriers.

» Ils étoient rangés en demi-cercle, ayant au centre le foyer où s'apprêtoient les viandes du festin. Chaque chef, armé comme pour la guerre, étoit assis sur un faisceau d'herbes, ou sur un rouleau de peaux; il avoit devant lui une petite table séparée des autres, sur laquelle on lui servoit une portion de la victime, selon sa vaillance ou sa noblesse. Le guerrier reconnu pour le plus brave (et c'étoit Mérovée) occupoit la première place. Des affranchis, armés de lances et de boucliers, portoient çà et là des trépieds chargés de viande, et des cornes d'uroch pleines de liqueur de froment.

» Vers la fin du repas, on commença à délibérer. Il y avoit dans la ligue des Francs un Gaulois, appelé Camulogènes, descendant du

fameux vieillard qui défendit Lutèce contre Labiénus, lieutenant de Jules. Élevé parmi les quarante mille disciples des écoles d'Augustodunum[1], il avoit perfectionné une éducation brillante sous les rhéteurs les plus célèbres de Marseille et de Burdigalie[2]; mais l'inconstance naturelle aux Gaulois, et un caractère sauvage, l'avoient jeté d'abord dans la révolte des Bagaudes. Ces paysans soulevés furent domptés par Maximien, et Camulogènes passa chez les Francs, qui l'adoptèrent à cause de sa valeur et de ses richesses. Les prêtres du banquet de Pharamond ayant fait faire silence, le Gaulois se leva, et peut-être lassé secrètement d'un long exil il proposa d'envoyer des députés à César. Il vanta la discipline des légions romaines, les vertus de Constance, les charmes de la paix, et la douceur de la société.

« Qu'un Gaulois nous parle de la sorte, répondit Chlodéric, chef d'une tribu des Francs, cela ne doit pas nous surprendre : il attend quelques récompenses de ses anciens maîtres. J'avoue que le cep de vigne d'un centurion est plus facile à manier que ma framée, et qu'il est moins périlleux d'adorer César sur la pourpre au Capitole, que de le mépriser dans cette

[1] Autun. — [2] Bordeaux.

hutte sur une peau de loup. Je les ai vus dans Rome même ces avides possesseurs de tant de palais, qui sont assez à plaindre pour désirer encore une cabane dans nos forêts : croyez-moi, ils ne sont pas si redoutables que la frayeur d'un Gaulois vous les représente. Conquis par cette nation de femmes, les Gaulois peuvent demander la paix s'ils le veulent; pour Chlodéric, il sent en lui quelque chose qui le porte à brûler le Capitole, et à effacer le nom romain de la terre. »

» L'assemblée applaudit à ce discours, en agitant les lances et en frappant sur les boucliers.

« Allez, allez donc à Rome, repartit le Gaulois avec impétuosité. Que faites-vous ici cachés dans vos forêts? Quoi, braves, vous parlez de passer le Tibre, et vous n'avez pu encore franchir le Rhin! Les serfs gaulois, conquis par une nation de femmes, n'étoient pas assis tranquillement à un repas lorsqu'ils ravageoient cette ville que vous menacez de loin. Ignorez-vous que l'épée de fer d'un Gaulois a seule servi de contrepoids à l'empire du monde? Partout où il s'est remué quelque chose de grand, vous trouverez mes ancêtres. Les Gaulois seuls ne furent point étonnés à la vue d'Alexandre. César les combattit dix ans pour les soumettre, et Vercingétorix auroit soumis César si les Gaulois n'eussent été

divisés. Les lieux les plus célèbres dans l'univers ont été assujettis à mes pères. Ils ont ravagé la Grèce, occupé Bysance, campé sur les ruines de Troie, possédé le royaume de Mithridate, et vaincu au delà du Taurus ces Scythes qui n'avoient été vaincus par personne. Le destin de la terre paraît attaché à mes ancêtres, comme à une nation fatale et marquée d'un sceau mystérieux. Tous les peuples semblent avoir ouï successivement cette voix qui annonça l'arrivée de Brennus à Rome, et qui disoit à Céditius, au milieu de la nuit : « Céditius, va dire » aux tribuns que les Gaulois seront demain ici. »

» Camulogènes alloit continuer, lorsque Chlodéric l'interrompant par de bruyants éclats de rire, frappant du pommeau de son épée la table du festin, et renversant son vase à boire, s'écria :

« Rois chevelus, avez-vous compris quelque chose aux longs propos de cette prophétesse des Gaules. Qui de vous a entendu parler de cet Alexandre, de ce Mithridate ? Camulogènes, si tu sais faire de grands discours dans la langue de tes maîtres, épargne-toi la peine de les prononcer devant nous. Nous défendons à nos enfants d'apprendre à lire et à écrire, cet art de la servitude : nous ne voulons que du fer, des combats, du sang. »

» Des cris tumultueux s'élevèrent dans le conseil des Barbares. Le Gaulois, se vengeant de l'insulte par le mépris :

« Puisque le fameux Chlodéric ne connoît pas Alexandre, et n'aime pas les longs discours, je ne lui dirai qu'un mot : Si les Francs n'ont pas d'autres guerriers que lui pour porter la flamme au Capitole, je leur conseille d'accepter la paix à quelque prix que ce puisse être. »

— « Traître, s'écria le Sicambre écumant de rage, avant que peu d'années se soient écoulées, j'espère que ta nation changera de maître. Tu reconnoîtras en cultivant la terre pour les Francs, quelle est la valeur des rois chevelus. »

— « Si je n'ai que la tienne à craindre, repartit ironiquement le Gaulois, je ne me donnerai pas la peine de recueillir l'œuf du serpent à la lune nouvelle, afin de me mettre à l'abri des malheurs que me prépare Teutatès. »

» A ces mots, Chlodéric furieux tendit à Camulogènes la pointe de sa framée, en lui disant d'une voix étouffée par la colère :

« Tu n'oserois seulement y porter la vue. »

— « Tu mens, repartit le Gaulois, tirant son épée, et se précipitant sur le Franc. »

» On se jeta entre les deux guerriers. Les prêtres firent cesser ce nouveau festin des Centaures et des Lapithes. Le lendemain, jour où la lune

avoit acquis toute sa splendeur, on décida dans le calme ce qu'on avoit discuté dans l'ivresse, alors que le cœur ne peut feindre, et qu'il est ouvert aux entreprises généreuses.

» On se détermina à faire des propositions de paix aux Romains; et comme Mérovée, fidèle à sa parole, avoit déjà obtenu ma liberté de son père, il fut résolu que j'irois à l'instant porter les paroles du conseil à Constance. Zacharie et Clothilde vinrent m'annoncer ma délivrance. Ils me conjurèrent de me mettre en route sur-le-champ, pour éviter l'inconstance naturelle aux Barbares. Je fus obligé de céder à leurs inquiétudes. Zacharie m'accompagna jusqu'à la frontière des Gaules. Le bonheur de recouvrer ma liberté étoit balancé par le chagrin de me séparer de ce vieillard. En vain je le pressai de me suivre, en vain je m'attendris sur les maux dont il étoit accablé. Il cueillit en marchant une plante de lis sauvage, dont la cime commençoit à percer la neige, et il me dit :

« Cette fleur est le symbole du chef des Saliens et de sa tribu ; elle croît naturellement plus belle parmi ces bois que dans un sol moins exposé aux glaces de l'hiver ; elle efface la blancheur des frimas qui la couvrent, et qui ne font que la conserver dans leur sein, au lieu de la flétrir. J'espère que cette rude saison de ma vie, passée

auprès de la famille de mon maître, me rendra un jour comme ce lis aux yeux de Dieu : l'âme a besoin, pour se développer dans toute sa force, d'être ensevelie quelque temps sous les rigueurs de l'adversité. »

» En achevant ces mots, Zacharie s'arrêta, me montra le ciel où nous devions nous retrouver un jour, et, sans me laisser le temps de me jeter à ses pieds, il me quitta après m'avoir donné sa dernière leçon. C'est ainsi que Jésus-Christ, dont il imite l'exemple, se plaisoit à instruire ses disciples, en se promenant au bord du lac de Génésareth, et faisoit parler l'herbe des champs et le lis de la vallée. »





LIVRE HUITIÈME.

SOMMAIRE.

Interruption du récit. Commencement de l'amour d'Eudore pour Cymodocée, et de Cymodocée pour Eudore. Satan veut profiter de cet amour pour troubler l'Église. L'Enfer. Assemblée des Démons. Discours du Démon de l'homicide. Discours du Démon de la fausse sagesse. Discours du Démon de la volupté. Discours de Satan. Les Démons se répandent sur la terre.

DÉJA le récit d'Eudore s'étoit prolongé jusqu'à la neuvième heure du jour. Le soleil dardoit ses rayons brûlants sur les montagnes de l'Arcadie, et les oiseaux muets étoient retirés dans les roseaux du Ladon. Lasthénès invita les étrangers à prendre un nouveau repas, et leur proposa de remettre au jour suivant la fin de l'histoire de son fils. On quitta l'île et les deux autels, et l'on regagna en silence le toit hospitalier.

A peine quelques mots interrompus se firent entendre le reste de la journée. L'évêque de Lacédémone paroissoit profondément occupé de l'histoire du fils de Lasthénès. Il admiroit la peinture de l'état de l'Église et de ses progrès dans tout le monde. Il voyoit figurer au milieu de ce tableau les hommes que les Fidèles avoient à craindre, et dont les caractères tracés par Eudore ne promettoient qu'un sombre avenir. Cyrille reçut même de Rome des nouvelles alarmantes, qu'il ne crut pas devoir communiquer à la vertueuse famille.

Eudore à son tour étoit loin d'être tranquille. Il portoit au pied de la croix des tribulations intérieures; il ignoroit encore qu'elles étoient une suite des desseins de Dieu. Il redoubloit de prières et d'austérités; mais, au travers des pleurs de la pénitence, ses yeux apercevoient malgré lui les beaux cheveux, les mains d'albâtre, la taille élégante et les grâces ingénues de la fille d'Homère. Il voyoit sans cesse ses doux et timides regards attachés sur lui, ses traits charmants où se venoient peindre tous les sentiments qu'il exprimoit, et même ceux qu'il n'exprimoit point encore. Quelle naïve pudeur embellissoit la vierge innocente, lorsqu'il racontoit les coupables plaisirs de Rome et de Baïes! Quelle pâleur mortelle couvroit ses joues, lorsqu'il décrivoit

des combats, ou qu'il parloit de blessures et d'esclavage !

La prêtresse des Muses éprouvoit de son côté des sentiments confus et une émotion nouvelle. Son esprit et son cœur sortoient en même temps de leur double enfance. L'ignorance de son esprit s'évanouissoit devant la raison du Christianisme; l'ignorance de son cœur cédoit à cette lumière qu'apportent toujours les passions. Chose extraordinaire, cette jeune fille ressentoit à la fois le trouble et les délices de la sagesse et de l'amour!

« Mon père, disoit-elle à Démodocus, quel divin étranger nous a conviés à ses banquets! Combien le fils de Lasthénès est grand par le cœur et par les armes! N'est-ce point un de ces premiers habitants du monde que Jupiter a transformés en dieux favorables aux mortels? Jouet des cruelles destinées, que de combats il a livrés! que de maux il a soufferts! O Muses chastes et puissantes! ô mes diviuités tutélaires! où étiez-vous lorsque d'indignes chaînes pressoient de si nobles mains? Ne pouviez-vous faire tomber les liens de ce jeune héros au son de vos lyres? Mais, prêtre d'Homère, toi qui sais toutes choses et qui as la sage retenue des vieillards, dis : quelle est cette religion dont parle Eudore? Elle est belle cette religion! Elle

approche le cœur de la justice, elle apaise les folles amours. Celui qui la suit est toujours prêt à secourir le malheur, comme un voisin généreux, sans se donner le temps de prendre sa ceinture. Allons dans les temples immoler des brebis à Cérès qui porte des lois, au Soleil qui voit l'avenir. La robe traînante, la coupe des libations à la main, faisons le tour des autels arrosés de sang; pétrissons les gâteaux sacrés, et tâchons de découvrir quel est le Génie inconnu qui protége Eudore.... Je sens qu'une divinité mystérieuse parle à mon cœur.... Mais une vierge doit-elle pénétrer les secrets des jeunes hommes, et chercher à connoître leurs dieux? La pudeur lèvera-t-elle son voile pour interroger les oracles? »

En achevant ces mots, Cymodocée remplit son sein des larmes qui couloient de ses yeux.

Ainsi le ciel rapprochoit deux cœurs dont l'union devoit amener le triomphe de la Croix. Satan alloit profiter de l'amour du couple prédestiné, pour faire naître de violents orages, et tout marchoit à l'accomplissement des décrets de l'Éternel. Le Prince des ténèbres achevoit dans ce moment même la revue des temples de la terre. Il avoit visité les sanctuaires du mensonge et de l'imposture, l'antre de Trophonius, les soupiraux de la Sibylle, les trépieds de

Delphes, la pierre de Teutatès, les souterrains d'Isis, de Mitra, de Wishnou. Partout les sacrifices étoient suspendus, les Oracles abandonnés, et les prestiges de l'idolâtrie près de s'évanouir devant la vérité du Christ. Satan gémit de la perte de sa puissance; mais du moins il ne cèdera pas la victoire sans combat. Il jure, par l'éternité de l'Enfer, d'anéantir les adorateurs du vrai Dieu, oubliant que les portes du lieu de douleur ne prévaudront pas contre la bien-aimée du Fils de l'Homme. L'Archange rebelle ignore les desseins de l'Éternel qui va punir son Église coupable; mais il sent que la domination sur les Fidèles lui est un moment accordée, et que le ciel le laisse libre d'accomplir ses noirs projets. Aussitôt il quitte la terre et descend vers le sombre empire.

Telle qu'on voit au sommet du Vésuve une roche calcinée suspendue au milieu des cendres: si le soufre et le bitume rallumés dans la montagne obscurcissent le soleil, font bouillonner la mer et chanceler Parthénope comme une bacchante enivrée, alors la cime du volcan change sa forme mobile, la lave s'affaisse, la pierre roule et rentre en grondant au fond des entrailles brûlantes qui l'avoient rejetée : ainsi Satan, vomi par l'Enfer, se replonge dans le gouffre béant. Plus rapide que la pensée, il franchit tout

l'espace qui doit s'anéantir un jour; par delà les restes mugissants du Chaos, il arrive à la frontière de ces régions impérissables comme la vengeance qui les forma; régions maudites, tombe et berceau de la mort, où le temps ne fait point la règle; et qui resteront encore quand l'univers aura été enlevé ainsi qu'une tente dressée pour un jour. Une larme involontaire mouille les yeux de l'esprit pervers, au moment où il s'enfonce dans les royaumes de la nuit. Sa lance de feu éclaire à peine autour de lui l'épaisseur des ombres. Il ne suit aucune route à travers les ténèbres; mais, entraîné par le poids de ses crimes, il descend naturellement vers l'enfer. Il ne voit point encore la lueur lointaine de ces flammes qui brûlent sans aliments, et pourtant sans jamais s'éteindre, et déjà les gémissements des réprouvés parviennent à son oreille. Il s'arrête, il frémit à ce premier soupir des éternelles douleurs. L'Enfer étonne encore son monarque. Un mouvement de remords et de pitié saisit le cœur de l'Archange rebelle.

« C'est donc moi, s'écrie-t-il, qui ai creusé » ces prisons, et rassemblé tous ces maux ! Sans » moi le mal eût été inconnu dans les œuvres du » Tout-Puissant. Que m'avoit fait l'homme, » cette belle et noble créature.... ? »

Satan alloit prolonger les plaintes d'un repentir

inutile, quand la bouche embrasée de l'abîme venant à s'ouvrir le rappela tout à coup à d'autres pensées.

Un fantôme s'élance sur le seuil des portes inexorables: c'est la Mort. Elle se montre comme une tache obscure sur les flammes des cachots qui brûlent derrière elle; son squelette laisse passer les rayons livides de la lumière infernale entre les creux de ses ossements. Sa tête est ornée d'une couronne changeante, dont elle dérobe les joyaux aux peuples et aux rois de la terre. Quelquefois elle se pare des lambeaux de la pourpre ou de la bure, dont elle a dépouillé le riche et l'indigent. Tantôt elle vole, tantôt elle se traîne; elle prend toutes les formes, même celles de la beauté. On la croiroit sourde, et toutefois elle entend le plus petit bruit qui décèle la vie; elle paroît aveugle, et pourtant elle découvre le moindre insecte rampant sous l'herbe. D'une main elle tient une faux comme un moissonneur; de l'autre elle cache la seule blessure qu'elle ait jamais reçue, et que le Christ vainqueur lui porta dans le sein, au sommet du Golgotha.

C'est le Crime qui ouvre les portes de l'Enfer, et c'est la Mort qui les referme. Ces deux monstres, par un certain amour affreux, avoient été avertis de l'approche de leur père. Aussitôt que la

Mort reconnoît de loin l'ennemi des hommes, elle vole pleine de joie à sa rencontre :

« O mon père ! s'écrie-t-elle, j'incline devant » toi cette tête qui ne s'abaissa jamais devant per- » sonne. Viens-tu rassasier la faim insatiable de » ta fille ? je suis fatiguée des mêmes festins, » et j'attends de toi quelque nouveau monde à » dévorer. »

Satan, saisi d'horreur, détourna la tête pour éviter les embrassements du squelette. Il l'écarte avec sa lance, et lui répond en passant :

« O Mort ! tu seras satisfaite et vengée : je » vais livrer à ta rage le peuple nombreux de ton » unique vainqueur. »

En prononçant ces mots, le chef des Démons entre au séjour où pleurent à jamais ses victimes ; il s'avance dans les campagnes ardentes. L'abîme s'émeut à la vue de son roi ; les bûchers jettent une flamme plus éclatante ; le réprouvé qui pensoit être au comble de la douleur, est percé d'un aiguillon plus aigu : ainsi, dans le désert de Zaara, accablé par l'ardeur d'un orage sans pluie, le noir Africain se couche sur les sables, au milieu des serpents et des lions altérés comme lui ; il se croit parvenu au dernier degré du supplice : un soleil troublé, se montrant entre des nuées arides, lui fait sentir des tourments nouveaux.

Qui pourroit peindre l'horreur de ces lieux,

où sont rassemblées, agrandies et perpétuées sans fin toutes les tribulations de la vie ? Lié par cent nœuds de diamant sur un trône de bronze, le Démon du désespoir domine l'empire des chagrins. Satan, accoutumé aux clameurs infernales, distingue à chaque cri et la faute punie et la douleur éprouvée. Il reconnoît la voix du premier homicide; il entend le mauvais riche qui demande une goutte d'eau; il rit des lamentations du pauvre qui réclame, au nom de ses haillons, les royaumes du ciel.

« Insensé, lui dit-il, tu croyois donc que » l'indigence suppléoit à toutes les vertus ? Tu » pensois que tous les rois étoient dans mon em» pire, et tous tes frères autour de mon rival ? » Vile et chétive créature, tu fus insolent, » menteur, lâche, envieux du bien d'autrui, en» nemi de tout ce qui étoit au-dessus de toi par » l'éducation, l'honneur et la naissance, et tu » demandes des couronnes ! Brûle ici avec l'opu» lence impitoyable qui fit bien de t'éloigner » d'elle, mais qui te devoit un habit et du » pain. »

Du milieu de leurs supplices, une foule de malheureux crioient à Satan :

« Nous t'avons adoré, Jupiter, et c'est pour » cela, maudit, que tu nous retiens dans les » flammes ! »

Et l'Archange orgueilleux, souriant avec ironie, répondoit :

« Tu m'as préféré au Christ, partage mes » honneurs et mes joies! »

La peine du sang n'est pas le tourment le plus affreux qu'éprouvent les âmes condamnées ; elles conservent la mémoire de leur divine origine ; elles portent en elles-mêmes l'image ineffaçable de la beauté de Dieu, et regrettent à jamais le souverain bien qu'elles ont perdu : ce regret est sans cesse excité par la vue des âmes dont la demeure touche à l'Enfer, et qui, après avoir expié leurs erreurs, s'envolent aux régions célestes. A tous ces maux les réprouvés joignent encore les afflictions morales et la honte des crimes qu'ils ont commis sur la terre : les douleurs de l'hypocrite s'augmentent de la vénération que ses fausses vertus continuent d'inspirer au monde. Les titres magnifiques que le siècle déçu donne à des morts renommés font le tourment de ces morts dans les flammes de la vérité et de la vengeance. Les vœux qu'une tendre amitié offre au ciel pour des âmes perdues désolent, au fond de l'abîme, ces âmes inconsolables. C'est alors qu'on voit sortir du sépulcre ces coupables qui viennent révéler à la terre les châtiments de la justice divine, et dire aux hommes : « Ne priez pas » pour moi : je suis jugé. »

Au centre de l'abîme, au milieu d'un océan qui roule du sang et des larmes, s'élève parmi des rochers un noir château, ouvrage du Désespoir et de la Mort. Une tempête éternelle gronde autour de ses créneaux menaçants, un arbre stérile est planté devant sa porte, et sur le donjon de ses tristes murs repliés neuf fois sur eux-mêmes, flotte l'étendard de l'orgueil à demi consumé par la foudre. Les Démons que les païens appellent les Parques, veillent à la barrière de ce palais ténébreux. Satan arrive au pied de sa royale demeure. Les trois gardes du palais se lèvent, et laissent le marteau d'airain retomber avec un bruit lugubre sur la porte d'airain. Trois autres Démons, adorés sous le nom des Furies, ouvrent le guichet ardent : on aperçoit alors une longue suite de portiques désolés, semblables à ces galeries souterraines, où les prêtres de l'Égypte cachoient les monstres qu'ils faisoient adorer aux hommes. Les dômes du fatal édifice retentissent des sourds mugissements d'un incendie; une pâle lueur descend des voûtes embrasées. A l'entrée du premier vestibule, l'Éternité des douleurs est couchée sur un lit de fer : elle est immobile; son cœur même n'a aucun mouvement; elle tient à la main un sablier inépuisable. Elle ne sait et ne prononce que ce mot : « Jamais! »

Aussitôt que le Souverain des hiérarchies maudites est entré dans son habitacle impur, il ordonne aux quatre chefs des légions rebelles de convoquer le sénat des Enfers. Les Démons s'empressent d'obéir aux ordres de leur monarque. Ils remplissent en foule la vaste salle du conseil de Satan; ils se placent sur les gradins brûlants du sombre amphithéâtre; ils viennent tels que les adorent les mortels, avec les attributs d'un pouvoir qui n'est qu'imposture. Celui-là porte le trident dont il frappe en vain les mers qui n'obéissent qu'à Dieu; celui-ci, couronné des rayons d'une fausse gloire, veut imiter, astre menteur, ce géant superbe que l'Éternel fait sortir chaque matin du lieu où se lève l'aurore. Là raisonne le Génie de la fausse sagesse, là rugit l'Esprit de la guerre, là sourit le Démon de la volupté : les hommes l'appellent Vénus, l'Enfer le connoît sous le nom d'Astarté; ses yeux sont remplis d'une molle langueur, sa voix porte le trouble dans les âmes, et la brillante ceinture qui se rattache autour de ses flancs est l'ouvrage le plus dangereux des puissances de l'abîme. Enfin, on voit réunis dans ce conseil tous les faux dieux des nations, et Mitra, et Baal, et Moloch, Anubis, Brama, Teutatès, Odin, Erminsul, et mille autres fantômes de nos passions et de nos caprices.

Filles du ciel, les passions nous furent données avec la vie : tant qu'elles restent pures dans notre sein, elles sont sous la garde des Anges; mais aussitôt qu'elles se corrompent, elles passent sous l'empire des Démons. C'est ainsi qu'il y a un amour légitime et un amour coupable, une colère pernicieuse et une sainte colère, un orgueil criminel et une noble fierté, un courage brutal et une valeur éclairée. O grandeur de l'homme! nos vices et nos vertus font l'occupation et une partie de la puissance de l'Enfer et du Ciel.

Non plus comme cet astre du matin qui nous apporte la lumière, mais semblable à une comète effrayante, Lucifer s'assied sur son trône, au milieu de ce peuple d'Esprits. Telle qu'on voit pendant une tempête une vague s'élever au-dessus des autres flots, et menacer les nautoniers de sa cime écumante; ou telle que, dans une ville embrasée, on remarque au milieu des édifices fumants une haute tour dont les flammes couronnent le sommet : tel paroît l'Archange tombé au milieu de ses compagnons. Il soulève le sceptre de l'Enfer, où, par un feu subtil, tous les maux sont attachés. Dissimulant les chagrins qui le dévorent, Satan parle ainsi à l'assemblée :

» Dieux des nations, Trônes, Ardeurs, guer-

» riers généreux, milices invincibles, race noble » et indépendante, magnanimes enfants de cette » forte patrie, le jour de gloire est arrivé : nous » allons recueillir le fruit de notre constance et » de nos combats. Depuis que j'ai brisé le joug » du tyran, j'ai tâché de me rendre digne du » pouvoir que vous m'avez confié. Je vous ai » soumis l'univers; vous entendez d'ici les plain- » tes des descendants de cet homme qui devoit » vous remplacer au séjour des béatitudes. Pour » sauver cette race misérable, notre persécuteur » fut obligé d'envoyer son Fils sur la terre. Il a » paru ce Messie; il a osé pénétrer dans nos » royaumes, et si vous eussiez secondé mon » audace, nous l'aurions chargé de fers et re- » tenu au fond de ces abîmes. La guerre étoit » alors à jamais terminée entre nous et l'Éternel; » mais cette occasion favorable est perdue, et » c'est ce qui nous oblige à reprendre les armes. » Les sectateurs du Christ se multiplient. Trop » sûrs de la justice de nos droits, nous avons » négligé de défendre nos autels : faisons donc » tous ensemble un nouvel effort, afin de ren- » verser cette Croix qui nous menace; et délibé- » rons sur les moyens les plus prompts de par- » venir à cette victoire. »

Ainsi parle le blasphémateur vaincu du Christ dans la nuit éternelle, cet Archange qui vit le

Sauveur briser avec sa Croix les portes de l'Enfer, et délivrer la troupe des justes d'Israël; les Démons éperdus fuyoient à l'aspect de la lumière divine, et Satan lui-même, renversé au milieu des ruines de son empire, avoit la tête écrasée sous le pied d'une femme.

Lorsque le père du mal eut fini son discours, le Démon de l'homicide se leva. Des bras teints de sang, des gestes furieux, une voix effrayante, tout annonce en cet Esprit révolté les crimes qui le souillent et la violence des sentiments qui l'agitent. Il ne peut supporter la pensée qu'un seul chrétien échappe à ses fureurs : ainsi, dans l'océan qui baigne les rivages du Nouveau-Monde, on voit un monstre marin poursuivre sa proie au milieu des flots : si la proie brillante déploie tout à coup des ailes argentées, et trouve, oiseau d'un moment, sa sûreté dans les airs, le monstre trompé bondit sur les vagues, et, vomissant des tourbillons d'écume et de fumée, il effraie les matelots de sa rage impuissante.

« Qu'est-il besoin de délibérer? s'écrie l'Ange » atroce. Faut-il, pour détruire les peuples du » Christ, d'autres moyens que des bourreaux » et des flammes? Dieux des nations, laissez-» moi le soin de rétablir vos temples. Le prince » qui va bientôt régner sur l'empire romain est » dévoué à ma puissance. J'exciterai la cruauté

» de Galérius. Qu'un immense et dernier mas-
» sacre fasse nager les autels de notre ennemi
» dans le sang de ses adorateurs. Satan aura
» commencé la victoire en perdant le premier
» homme, moi je l'aurai couronnée en extermi-
» nant les Chrétiens. »

Il dit, et tout à coup les angoisses de l'Enfer se font sentir à cet Esprit féroce; il pousse un cri, comme un coupable frappé du glaive des bourreaux, comme un assassin percé de la pointe des remords. Une sueur ardente paroît sur son front; quelque chose de semblable à du sang distille de sa bouche : il se débat en vain sous le poids de la réprobation.

Alors le Démon de la fausse sagesse se lève avec une gravité qui ressemble à une triste folie. La feinte sévérité de sa voix, le calme apparent de ses esprits, trompent la multitude éblouie. Tel qu'une belle fleur portée sur une tige empoisonnée, il séduit les hommes, et leur donne la mort. Il affecte la forme d'un vieillard, chef d'une de ces écoles répandues dans Athènes et dans Alexandrie. Des cheveux blancs couronnés d'une branche d'olivier, un front à moitié chauve, préviennent d'abord en sa faveur; mais quand on le considère de plus près, on découvre en lui un abîme de bassesse et d'hypocrisie, et une haine monstrueuse de la véritable raison. Son crime

commença dans le ciel avec la création des mondes, aussitôt que ces mondes eurent été livrés à ses vaines disputes. Il blâma les ouvrages du Tout-Puissant; il vouloit, dans son orgueil, établir un autre ordre parmi les Anges et dans l'empire de la souveraine sagesse. C'est lui qui fut le père de l'Athéisme, exécrable fantôme que Satan même n'avoit point enfanté, et qui devint amoureux de la Mort lorsqu'elle parut aux Enfers. Mais quoique le Démon des doctrines funestes s'applaudisse de ses lumières, il sait pourtant combien elles sont pernicieuses aux mortels, et il triomphe des maux qu'elles font à la terre. Plus coupable que tous les Anges rebelles, il connoît sa propre perversité, et il s'en fait un titre de gloire. Cette fausse sagesse, née après les temps, parla de cette sorte à l'assemblée des Démons :

« Monarque de l'Enfer, vous le savez, j'ai » toujours été opposé à la violence. Nous n'obtiendrons la victoire que par le raisonnement, » la douceur et la persuasion. Laissez-moi répandre parmi nos adorateurs, et chez les Chrétiens eux-mêmes, ces principes qui dissolvent » les liens de la société, et minent les fondements des empires. Déjà Hiéroclès, ministre » chéri de Galérius, s'est jeté dans mes bras. Les » sectes se multiplient. Je livrerai les hommes

» à leur propre raison; je leur enverrai mon » fils, l'Athéisme, amant de la Mort et ennemi » de l'Espérance. Ils en viendront jusqu'à nier » l'existence de celui qui les créa. Vous n'aurez » point à livrer de combats, dont l'issue est » toujours incertaine : je saurai forcer l'Éternel » à détruire une seconde fois son ouvrage. »

A ce discours de l'Esprit le plus profondément corrompu de l'abîme, les Démons applaudirent en tumulte. Le bruit de cette lamentable joie se prolongea sous les voûtes infernales. Les réprouvés crurent que leurs persécuteurs venoient d'inventer de nouveaux tourments. Aussitôt ces âmes, qui n'étoient plus gardées dans leurs bûchers, s'échappèrent des flammes, et accoururent au conseil; elles traînoient avec elles quelque partie de leurs supplices : l'une son suaire embrasé, l'autre sa chape de plomb, celle-ci les glaçons qui pendoient à ses yeux remplis de larmes, celle-là les serpents dont elle étoit dévorée. Les affreux spectateurs d'un affreux sénat prennent leurs rangs dans les tribunes brûlantes. Satan lui-même effrayé appelle les spectres gardiens des ombres, les vaines Chimères, les Songes funestes, les Harpies aux sales griffes, l'Épouvante au visage étonné, la Vengeance à l'œil hagard, les Remords qui ne dorment jamais, l'inconcevable Folie, les pâles Douleurs et le Trépas.

« Remettez, s'écrie-t-il, ces coupables dans » les fers, ou craignez que Satan ne vous en- » chaîne avec eux. »

Inutiles menaces! Les fantômes se mêlent aux réprouvés, et veulent, à leur exemple, assister au conseil de leurs rois. On auroit vu peut-être un combat horrible, si Dieu qui maintient sa justice, et qui seul est auteur de l'ordre, même aux Enfers, n'eût fait cesser le tumulte. Il étendit son bras, et l'ombre de sa main se dessina sur le mur de la salle maudite. Aussitôt une terreur profonde s'empare, et des âmes perdues, et des Esprits rebelles : les premières retournent à leurs tourments, les seconds, après que la main divine s'est retirée, recommencent à délibérer.

Le Démon de la volupté, essayant de sourire sur le siége où il étoit demi-couché, fait un effort et relève la tête. Le plus beau des Anges tombés après l'Archange rebelle, il a conservé une partie des grâces dont l'avoit orné le Créateur; mais au fond de ses regards si doux, à travers le charme de sa voix et de son sourire, on découvre je ne sais quoi de perfide et d'empoisonné. Né pour l'amour, éternel habitant du séjour de la haine, il supporte impatiemment son malheur; trop délicat pour pousser des cris de rage, il pleure seulement, et pronounce ces paroles avec de profonds soupirs :

« Dieux de l'Olympe, et vous que je connois » moins, divinités du Brachmane et du Druide, » je n'essaierai point de le cacher; oui, l'Enfer » me pèse! Vous ne l'ignorez pas : je ne nour- » rissois contre l'Éternel aucun sujet de haine, » et j'ai seulement suivi dans sa rébellion et » dans sa chute un Ange que j'aimois. Mais » puisque je suis tombé du ciel avec vous, je » veux du moins vivre long-temps au milieu des » mortels, et je ne me laisserai point bannir » de la terre. Tyr, Héliopolis, Paphos, Ama- » thonte, m'appellent. Mon étoile brille encore » sur le mont Liban. Là j'ai des temples enchan- » tés, des fêtes gracieuses, des cygnes qui m'en- » traînent au milieu des airs, des fleurs, de » l'encens, des parfums, de frais gazons, des » danses voluptueuses et de riants sacrifices! Et » les Chrétiens m'arracheroient ce léger dédom- » magement des joies célestes! Le myrte de mes » bosquets, qui donne à l'Enfer tant de vic- » times, seroit transformé en croix sauvage, qui » multiplie les habitants du Ciel! Non, je ferai » connoître aujourd'hui ma puissance. Pour vain- » cre les disciples d'une loi sévère, il ne faut ni » violence ni sagesse : j'armerai contre eux les » tendres passions; cette ceinture vous répond » de la victoire. Bientôt mes caresses auront » amolli ces durs serviteurs d'un Dieu chaste. Je

» dompterai les vierges rigides, et j'irai trou-
» bler, jusque dans leur désert, ces anachorètes
» qui pensent échapper à mes enchantements.
» L'Ange de la sagesse s'applaudit d'avoir enlevé
» Hiéroclès à notre ennemi; mais Hiéroclès est
» aussi fidèle à mon culte : déjà j'ai allumé dans
» son sein une flamme criminelle; je saurai
» maintenir mon ouvrage, faire naître des riva-
» lités, bouleverser le monde en me jouant, et
» par les délices amener les hommes à parta-
» ger vos douleurs. »

En achevant ces mots, Astarté se laisse tomber sur sa couche. Il veut sourire, mais le serpent qu'il porte caché sous sa ceinture le frappe secrètement au cœur : le foible Démon pâlit, et les chefs expérimentés des bandes infernales devinèrent sa blessure.

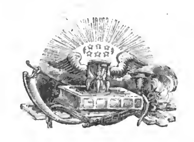
Cependant les trois avis partageoient l'horrible sanhédrin. Satan impose silence à l'assemblée :

« Compagnons, vos conseils sont dignes de
» vous; mais au lieu de choisir entre des avis
» également sages, suivons-les tous pour obtenir
» un succès éclatant. Appelons encore à notre
» aide l'idolâtrie et l'orgueil. Moi-même je ré-
» veillerai la superstition dans le cœur de Dio-
» clétien, et l'ambition dans l'âme de Galérius.
» Vous tous, dieux des nations, secondez mes

» efforts : allez, volez, excitez le zèle du peuple » et des prêtres. Remontez sur l'Olympe, faites » revivre les fables des poëtes. Que les bois de » Dodone et de Daphné rendent de nouveaux » oracles; que le monde soit partagé entre des » fanatiques et des athées; que les doux poisons » de la volupté allument des passions féroces; » et de tous ces maux réunis faisons naître » contre les Chrétiens une épouvantable persé- » cution. »

Ainsi parle Lucifer : trois fois il frappe son trône de son sceptre; trois fois le creux de l'abîme renvoie un long mugissement. Le Chaos, unique et sombre voisin de l'Enfer, ressent le contre-coup, s'entr'ouvre et laisse passer au travers de son sein un foible rayon de lumière qui descend jusque dans la nuit des réprouvés. Jamais Satan n'avoit paru plus formidable depuis le jour où, renonçant à l'obéissance, il se déclara l'ennemi de l'Éternel. Aussitôt les légions se lèvent, sortent du conseil, traversent la mer de larmes, la région des supplices, et volent vers la porte gardée par le Crime et la Mort. On voit passer la troupe immonde à la lueur des fournaises ardentes : comme, dans une grotte souterraine, voltigent à la lumière d'un flambeau ces oiseaux douteux dont un insecte impur semble avoir tissu les ailes.

Sous le vestibule du palais des Enfers, devant le lit de fer où repose l'Éternité des douleurs, est suspendue une lampe : là brûle la flamme primitive de la colère céleste qui alluma les brasiers éternels. Satan prend une étincelle de ce feu. Il part : du premier bond il touche à la ceinture étoilée; du second pas il arrive au séjour des hommes. Il porte l'étincelle fatale dans tous les temples, rallume les feux éteints sur les autels des idoles : aussitôt Pallas remue sa lance, Bacchus agite son thyrse, Apollon tend son arc, l'Amour secoue son flambeau, les vieux Pénates d'Énée prononcent des paroles mystérieuses, et les Dieux d'Ilion prophétisent au Capitole. Le Père du mensonge place un Esprit d'illusion à chaque simulacre des divinités païennes; et, réglant les mouvements de ses invisibles cohortes, il fait agir de concert, contre l'Église de Jésus-Christ, l'armée entière des Démons.





LIVRE NEUVIÈME.

SOMMAIRE.

Reprise du récit d'Eudore. Eudore à la cour de Constance. Il passe dans l'île des Bretons. Il obtient les honneurs du triomphe. Il revient dans les Gaules. Il est nommé commandant de l'Armorique. Les Gaules. L'Armorique. Épisode de Velléda.

Trop fidèle à ses promesses, le Démon des voluptés est descendu sous les lambris dorés qu'habite le disciple des faux sages. Il réveille dans son cœur une flamme assoupie; il présente à ses désirs l'image de la fille d'Homère; il le perce d'une flèche trempée dans les eaux qui recouvrent les ruines fumantes de Gomorrhe. Si Hiéroclès avoit pu voir, en ce moment même, la prêtresse des Muses atteinte des traits d'un autre amour, s'il l'avoit pu voir les yeux attachés sur Eudore qui s'apprête à continuer le récit de ses aventures, quelle jalousie

n'eût point embrasé l'âme de l'ennemi des Chrétiens! Hélas, les ravages de cette jalousie ne sont suspendus que pour quelques jours! La famille de Lasthénès jouit avec ses hôtes des derniers moments de paix que le ciel lui laisse ici-bas. Rassemblés, comme la veille, au lever de l'aurore, Lasthénès, ses filles et son épouse, Cyrille, Démodocus et Cymodocée, sont assis à la porte du verger, et prêtent une oreille attentive au guerrier repentant, qui recommence à parler en ces mots :

« Je vous ai dit, seigneurs, que Zacharie m'avoit laissé sur la frontière des Gaules. Constance se trouvoit alors à Lutèce. Après plusieurs jours de fatigue, j'arrivai chez les Belges[1] de la Séquana. Le premier objet qui me frappa dans les marais des Parisii, ce fut une tour octogone, consacrée à huit dieux gaulois. Du côté du midi, à deux mille pas de Lutèce, et par delà le fleuve qui l'embrasse, on découvroit le temple d'Hésus; plus près, dans une prairie au bord du fleuve, s'élevoit un second temple dédié à Isis; et vers le nord, sur une colline, on voyoit les ruines d'un troisième temple, jadis bâti en l'honneur de Teutatès. Cette colline étoit le Mont-de-Mars, où Denis avoit reçu la palme du martyre.

[1] Les habitants de l'Ile-de-France.

» En approchant de la Séquana, j'aperçus à travers un rideau de saules et de noyers, ses eaux claires, transparentes, d'un goût excellent, et qui rarement croissent ou diminuent. Des jardins plantés de quelques figuiers qu'on avoit entourés de paille pour les préserver de la gelée, étoient le seul ornement de ses rives. J'eus quelque peine à découvrir le village que je cherchois, et qui porte le nom de Lutèce, c'est-à-dire, la belle pierre ou la belle colonne. Un berger me le montra enfin au milieu de la Séquana, dans une île qui s'allonge en forme de vaisseau. Deux ponts de bois défendus par deux châteaux, où l'on paye le tribut à César, joignent ce misérable hameau aux deux rives opposées du fleuve.

» J'entrai dans la capitale des Parisii par le pont du septentrion, et je ne vis dans l'intérieur du village que des huttes de bois et de terre, recouvertes de paille et échauffées par des fourneaux. Je n'y remarquai qu'un seul monument : c'étoit un autel élevé à Jupiter par la compagnie des Nautes. Mais hors de l'île, de l'autre côté du bras méridional de la Séquana, on voyoit, sur la colline Lucotitius, un aquéduc romain, un cirque, un amphithéâtre et le palais des Thermes habité par Constance.

» Aussitôt que César eut appris que j'étois à la porte de son palais, il s'écria :

« Qu'on laisse entrer l'ami de mon fils! »

» Je me jetai aux pieds du prince; il me releva avec douceur, m'honora de ses éloges devant sa cour, et, me prenant par la main, me fit passer avec lui dans la salle du conseil. Je lui racontai ce qui m'étoit arrivé chez les Francs. Constance parut charmé que ces peuples consentissent enfin à poser les armes, et il fit partir à l'heure même un centurion pour traiter de la paix avec eux. Je remarquai avec douleur que la pâleur et la foiblesse de Constance étoient augmentées.

» Je trouvai réunis dans le palais de ce prince les Fidèles les plus illustres de la Gaule et de l'Italie. Là brilloient Donatien et Rogatien, aimables frères; Gervais et Protais, l'Oreste et le Pilade des Chrétiens; Procula de Marseille, Just de Lugdunum; enfin le fils du préfet des Gaules, Ambroise, modèle de science, de fermeté et de candeur. Ainsi que Xénophon, on racontoit qu'il avoit été nourri par des abeilles : l'Église attendoit en lui un orateur et un grand homme.

» J'avois un désir extrême d'apprendre de la bouche de Constance les changements survenus à la cour de Dioclétien depuis ma captivité. Il me fit bientôt appeler dans les jardins du palais qui descendent en amphithéâtre sur la colline,

Lucotitius, jusqu'à la prairie où s'élève le temple d'Isis au bord de la Séquana.

« Eudore, me dit-il, nous allons combattre Carrausius, et délivrer la Bretagne [1] de ce tyran, usurpateur de la pourpre impériale. Mais, avant de partir pour cette province, il est bon que vous connoissiez l'état des affaires à Rome, afin de régler votre conduite sur ce que je vais vous apprendre. Vous vous souvenez peut-être que lorsque vous vîntes me trouver dans les Gaules, Dioclétien alloit pacifier l'Égypte, et Galérius combattre les Perses. Ce dernier a obtenu la victoire : depuis ce moment, son orgueil et son ambition n'ont plus connu de bornes. Il a épousé Valérie, fille de Dioclétien, et il manifeste ouvertement le désir de parvenir à l'Empire, en forçant son beau-père à abdiquer. Dioclétien qui commence à vieillir, et dont l'esprit est affoibli par une maladie, ne peut presque plus résister à un ingrat. Les créatures de Galérius triomphent : Hiéroclès, votre ennemi, jouit d'une haute faveur ; il a été nommé proconsul du Péloponèse, votre patrie. Mon fils est exposé à mille dangers. Galérius a cherché à le faire périr, en l'obligeant une fois à combattre un lion, une autre fois en le chargeant d'une entreprise dan-

[1] L'Angleterre.

gereuse contre les Sarmates. Enfin, Galérius favorise Maxence, fils de Maximien, quoiqu'au fond il ne l'aime pas, mais seulement parce qu'il voit en lui un rival de Constantin. Ainsi, Eudore, tout annonce que nous touchons à une révolution. Mais tandis qu'il me reste un souffle de vie, je ne crains point la jalousie de Galérius. Que mon fils échappe à ses gardes, qu'il vienne retrouver son père, on apprendra, si l'on ose m'attaquer, que l'amour des peuples est pour les princes un rempart inexpugnable. »

» Quelques jours après cet entretien, nous partîmes pour l'île des Bretons, que l'océan sépare du reste du monde. Les Pictes avoient attaqué la muraille d'Agricola immortalisé par Tacite. D'une autre part, Carrausius, afin de résister à Constance, avoit soulevé le reste des anciennes factions de Caractacus et de la reine Boudicée. Ainsi nous fûmes plongés à la fois dans les troubles des discordes civiles et dans les horreurs d'une guerre étrangère. Un peu de courage naturel au sang dont je sors, et une suite d'actions heureuses, me conduisirent de grade en grade jusqu'au rang de premier tribun de la légion britannique. Bientôt je fus créé maître de la cavalerie, et je commandois l'armée lorsque les Pictes furent vaincus sous les murs de Petuaria [1];

[1] Beverley, dans le comté d'York, en Angleterre.

colonie que les Parisii des Gaules ont plantée au bord de l'Abus[1]. J'attaquai Carrausius sur le Thamésis[2], fleuve couvert de roseaux, qui baigne le village marécageux de Londinum[3]. L'usurpateur avoit choisi ce champ de bataille, parce que les Bretons s'y croyoient invincibles : là s'élevoit une vieille tour, du haut de laquelle un barde annonçoit, dans ses chants prophétiques, je ne sais quels tombeaux chrétiens qui devoient illustrer ce lieu[4]. Carrausius fut vaincu, et ses soldats l'assassinèrent. Constance me laissa toute la gloire de ce succès. Il envoya à l'Empereur mes lettres couronnées de laurier. Il sollicita et obtint pour moi la statue et les honneurs qui ont remplacé le triomphe. Bientôt après nous repassâmes dans les Gaules, et César, voulant me donner une nouvelle preuve de sa puissante amitié, me créa commandant des contrées armoricaines. Je me disposai à partir pour ces provinces où florissoit encore la religion des Druides, et dont les rivages étoient souvent insultés par les flottes des Barbares du Nord.

» Quand les préparatifs de mon voyage furent achevés, Rogatien, Sébastien, Gervais, Protais et tous les Chrétiens du palais de César accoururent pour me dire adieu.

[1] L'Humber. — [2] La Tamise

[3] Londres. — [4] Westminster.

« Nous nous retrouverons peut-être à Rome, s'écrièrent-ils, au milieu des persécutions et des épreuves. Puisse un jour la religion nous réunir à la mort comme de vieux amis et de dignes Chrétiens! »

» J'employai plusieurs mois à visiter les Gaules avant de me rendre à ma province. Jamais pays n'offrira un pareil mélange de mœurs, de religions, de civilisation, de barbarie. Partagé entre les Grecs, les Romains et les Gaulois, entre les Chrétiens et les adorateurs de Jupiter et de Teutatès, il présente tous les contrastes.

» De longues voies romaines se déroulent à travers les forêts des Druides. Dans les colonies des vainqueurs, au milieu des bois sauvages, vous apercevez les plus beaux monuments de l'architecture grecque et romaine: des aquéducs à trois galeries suspendus sur des torrents, des amphithéâtres, des capitoles, des temples d'une élégance parfaite; et non loin de ces colonies, vous trouvez les huttes arrondies des Gaulois, leurs forteresses de solives et de pierres, à la porte desquelles sont cloués des pieds de louves, des carcasses de hiboux, des os de morts. A Lugdunum, à Narbonne, à Marseille, à Burdigalie, la jeunesse gauloise s'exerce avec succès dans l'art de Démosthènes et de Cicéron; à quelques pas plus loin, dans la montagne, vous

n'entendez plus qu'un langage grossier, semblable au croassement des corbeaux. Un château romain se montre sur la cime d'un roc; une chapelle des Chrétiens s'élève au fond d'une vallée près de l'autel où l'Eubage égorge la victime humaine. J'ai vu le soldat légionnaire veiller au milieu d'un désert sur les remparts d'un camp, et le Gaulois devenu sénateur embarrasser sa toge romaine dans les halliers de ses bois. J'ai vu les vignes de Falerne mûrir sur les coteaux d'Augustodunum, l'olivier de Corinthe fleurir à Marseille, et l'abeille de l'Attique parfumer Narbonne.

» Mais ce que l'on admire partout dans les Gaules, ce qui fait le principal caractère de ce pays, ce sont les forêts. On voit çà et là dans leur vaste enceinte quelques camps romains abandonnés. On y trouve ensevelis sous l'herbe les squelettes du cheval et du cavalier. Les graines que les soldats y semèrent jadis pour leur nourriture, forment des espèces de colonies étrangères et civilisées, au milieu des plantes natives et sauvages des Gaules. Je ne pouvois reconnoître sans une sorte d'attendrissement ces végétaux domestiques, dont quelques-uns étoient originaires de la Grèce. Ils s'étoient répandus sur les collines et le long des vallées, selon les habitudes qu'ils avoient apportées de

leur sol natal : ainsi des familles exilées choisissent de préférence les sites qui leur rappellent la patrie.

» Je me souviens encore aujourd'hui d'avoir rencontré un homme parmi les ruines d'un de ces camps romains : c'étoit un pâtre des Barbares. Tandis que ses porcs affamés achevoient de renverser l'ouvrage des maîtres du monde, en fouillant les racines qui croissoient sous les murs, lui, tranquillement assis sur les débris d'une Porte Décumane, pressoit sous son bras une outre gonflée de vent ; il animoit ainsi une espèce de flûte dont les sons avoient une douceur selon son goût. En voyant avec quelle profonde indifférence ce berger fouloit le camp des Césars, combien il préféroit à de pompeux souvenirs son instrument grossier et son sayon de peau de chèvre, j'aurois dû sentir qu'il faut peu de chose pour passer la vie, et qu'après tout, dans un terme aussi court, il est assez indifférent d'avoir épouvanté la terre par le son du clairon, ou charmé les bois par les soupirs d'une musette.

» J'arrivai enfin chez les Rhédons[1]. L'Armorique ne m'offrit que des bruyères, des bois, des vallées étroites et profondes traversées de petites rivières que ne remonte point le navigateur, et

[1] Les peuples de Rennes, etc.

qui portent à la mer des eaux inconnues; région solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, retentissante du bruit des vents, et dont les côtes hérissées de rochers sont battues d'un océan sauvage.

» Le château où je commandois, situé à quelques milles de la mer, étoit une ancienne forteresse des Gaulois, agrandie par Jules-César, lorsqu'il porta la guerre chez les Vénètes [1] et les Curiosolites [2]. Il étoit bâti sur un roc, appuyé contre une forêt, et baigné par un lac.

» Là, séparé du reste du monde, je vécus plusieurs mois dans la solitude. Cette retraite me fut utile. Je descendis dans ma conscience; je sondai des plaies que je n'avois encore osé toucher depuis que j'avois quitté Zacharie; je m'occupai de l'étude de ma religion. Je perdois chaque jour un peu de cette inquiétude si amère que nourrit le commerce des hommes. Je comptois déjà sur une victoire qui auroit demandé des forces supérieures aux miennes. Mon âme étoit encore tout affoiblie par ma première insouciance et mes criminelles habitudes; je trouvois même dans les anciens doutes de mon esprit et la mollesse de mes sentiments, un certain charme qui m'arrêtoit : mes passions étoient

[1] Les habitants de Vannes.

[2] Peuples des environs de Dinan.

comme des femmes séduisantes qui m'enchaînoient par leurs caresses.

» Un évènement interrompit tout à coup des recherches, dont le résultat devoit avoir pour moi tant d'importance.

» Les soldats m'avertirent que depuis quelques jours une femme sortoit des bois à l'entrée de la nuit, montoit seule dans une barque, traversoit le lac, descendoit sur la rive opposée, et disparoissoit.

» Je n'ignorois pas que les Gaulois confient aux femmes les secrets les plus importants; que souvent ils soumettent, à un conseil de leurs filles et de leurs épouses, les affaires qu'ils n'ont pu régler entre eux. Les habitants de l'Armorique avoient conservé leurs mœurs primitives, et portoient avec impatience le joug romain. Braves, comme tous les Gaulois, jusqu'à la témérité, ils se distinguoient par une franchise de caractère qui leur est particulière, par des haines et des amours violentes, et par une opiniâtreté de sentiments que rien ne peut changer ni vaincre.

» Une circonstance particulière auroit pu me rassurer : il y avoit beaucoup de Chrétiens dans l'Armorique, et les Chrétiens sont sujets fidèles; mais Clair, pasteur de l'église des Rhédons, homme plein de vertus, étoit alors à Condi-

vincum[1], et lui seul pouvoit me donner les lumières qui me manquoient. La moindre négligence pouvoit me perdre auprès de Dioclétien, et compromettre Constance mon protecteur. Je crus donc ne devoir pas mépriser le rapport des soldats. Mais comme je connoissois la brutalité de ces hommes, je résolus de prendre sur moi-même le soin d'observer la Gauloise.

» Vers le soir, je me revêtis de mes armes que je recouvris d'une saie, et sortant secrètement du château, j'allai me placer sur le rivage du lac, dans l'endroit que les soldats m'avoient indiqué.

» Caché parmi les rochers, j'attendis quelque temps sans voir rien paroître. Tout à coup mon oreille est frappée des sons que le vent m'apporte du milieu du lac. J'écoute, et je distingue les accents d'une voix humaine; en même temps, je découvre un esquif suspendu au sommet d'une vague; il redescend, disparoît entre deux flots, puis se montre encore sur la cime d'une lame élevée; il approche du rivage. Une femme le conduisoit; elle chantoit en luttant contre la tempête, et sembloit se jouer dans les vents: on eût dit qu'ils étoient sous sa puissance, tant elle paroissoit les braver. Je la voyois jeter tour à tour, en sacrifice dans le lac, des pièces de toile,

[1] Nantes.

des toisons de brebis, des pains de cire, et de petites meules d'or et d'argent.

» Bientôt elle touche à la rive, s'élance à terre, attache sa nacelle au tronc d'un saule, et s'enfonce dans le bois, en s'appuyant sur la rame de peuplier qu'elle tenoit à la main. Elle passa tout près de moi, sans me voir. Sa taille étoit haute; une tunique noire, courte et sans manches servoit à peine de voile à sa nudité. Elle portoit une faucille d'or suspendue à une ceinture d'airain, et elle étoit couronnée d'une branche de chêne. La blancheur de ses bras et de son teint, ses yeux bleus, ses lèvres de rose, ses longs cheveux blonds qui flottoient épars, annonçoient la fille des Gaulois, et contrastoient, par leur douceur, avec sa démarche fière et sauvage. Elle chantoit d'une voix mélodieuse des paroles terribles, et son sein découvert s'abaissoit et s'élevoit comme l'écume des flots.

» Je la suivis à quelque distance. Elle traversa d'abord une châtaigneraie dont les arbres, vieux comme le temps, étoient presque tous desséchés par la cime. Nous marchâmes ensuite plus d'une heure sur une lande couverte de mousse et de fougère. Au bout de cette lande, nous trouvâmes un bois, et au milieu de ce bois une autre bruyère de plusieurs milles de tour. Jamais le sol n'en avoit été défriché, et l'on y avoit semé des

pierres, pour qu'il restât inaccessible à la faux et à la charrue. A l'extrémité de cette arène s'élevoit une de ces roches isolées que les Gaulois appellent Dolmin, et qui marquent le tombeau de quelque guerrier. Un jour, le laboureur, au milieu de ses sillons, contemplera ces informes pyramides : effrayé de la grandeur du monument, il attribuera peut-être à des puissances invisibles et funestes ce qui ne sera que le témoignage de la force et de la rudesse de ses aïeux.

» La nuit étoit descendue. La jeune fille s'arrêta non loin de la pierre, frappa trois fois des mains, en prononçant à haute voix ce mot mystérieux :

« Au-gui-l'an-neuf! »

» A l'instant je vis briller dans la profondeur du bois mille lumières; chaque chêne enfanta pour ainsi dire un Gaulois; les Barbares sortirent en foule de leurs retraites : les uns étoient complétement armés; les autres portoient une branche de chêne dans la main droite, et un flambeau dans la gauche. A la faveur de mon déguisement, je me mêle à leur troupe : au premier désordre de l'assemblée succèdent bientôt l'ordre et le recueillement, et l'on commence une procession solennelle.

» Des Eubages marchoient à la tête, condui-

sant deux taureaux blancs qui devoient servir de victimes; les Bardes suivoient en chantant sur une espèce de guitare les louanges de Teutatès; après eux venoient les disciples; ils étoient accompagnés d'un héraut d'armes vêtu de blanc, couvert d'un chapeau surmonté de deux ailes, et tenant à sa main une branche de verveine entourée de deux serpents. Trois Senanis [1], représentant trois Druides, s'avançoient à la suite du héraut d'armes : l'un portoit un pain, l'autre un vase plein d'eau, le troisième une main d'ivoire. Enfin, la Druidesse (je reconnus alors sa profession) venoit la dernière. Elle tenoit la place de l'Archi-Druide dont elle étoit descendue.

» On s'avança vers le chêne de trente ans où l'on avait découvert le gui sacré. On dressa au pied de l'arbre un autel de gazon. Les Senanis y brûlèrent un peu de pain, et y répandirent quelques gouttes d'un vin pur. Ensuite un Eubage vêtu de blanc monta sur le chêne, et coupa le gui avec la faucille d'or de la Druidesse; une saie blanche étendue sous l'arbre reçut la plante bénite; les autres Eubages frappèrent les victimes, et le gui, divisé en égales parties, fut distribué à l'assemblée.

» Cette cérémonie achevée, on retourna à la

[1] Philosophes gaulois qui succédèrent aux Druides.

pierre du tombeau, on planta une épée nue pour indiquer le centre du Mallus ou du conseil : au pied du Dolmin étoient appuyées deux autres pierres qui en soutenoient une troisième couchée horizontalement. La Druidesse monte à cette tribune. Les Gaulois debout et armés l'environnent, tandis que les Senanis et les Eubages élèvent des flambeaux : les cœurs étoient secrètement attendris par cette scène qui leur rappeloit l'ancienne liberté. Quelques guerriers en cheveux blancs laissoient tomber de grosses larmes qui rouloient sur leurs boucliers. Tous penchés en avant et appuyés sur leurs lances, ils sembloient déjà prêter l'oreille aux paroles de la Druidesse.

» Elle promena quelque temps ses regards sur ces guerriers représentants d'un peuple qui le premier osa dire aux hommes : « Malheur aux vaincus ! » Mot impie retombé maintenant sur sa tête ! On lisoit sur le visage de la Druidesse l'émotion que lui causoit cet exemple des vicissitudes de la fortune. Elle sortit bientôt de ses réflexions, et prononça ce discours :

« Fidèles enfants de Teutatès, vous qui, au milieu de l'esclavage de votre patrie, avez conservé la religion et les lois de vos pères, je ne puis vous contempler ici sans verser des larmes ! Est-ce là le reste de cette nation qui donnoit

des lois au monde? Où sont ces États florissants de la Gaule, ce Conseil des Femmes auquel se soumit le grand Annibal? Où sont ces Druides qui élevoient dans leurs colléges sacrés une nombreuse jeunesse? Proscrits par les tyrans, à peine quelques-uns d'entre eux vivent inconnus dans des antres sauvages. Velléda, une foible Druidesse, voilà donc tout ce qui vous reste aujourd'hui pour accomplir vos sacrifices! O île de Sayne; île vénérable et sacrée! je suis demeurée seule des neuf vierges qui desservoient votre sanctuaire! Bientôt Teutatès n'aura plus ni prêtres ni autels. Mais pourquoi perdrions-nous l'espérance? J'ai à vous annoncer les secours d'un allié puissant : auriez-vous besoin qu'on vous retraçât le tableau de vos souffrances pour vous faire courir aux armes? Esclaves en naissant, à peine avez-vous passé le premier âge que des Romains vous enlèvent. Que devenez-vous? Je l'ignore. Parvenus à l'âge d'homme, vous allez mourir sur la frontière pour la défense de vos tyrans, ou creuser le sillon qui les nourrit. Condamnés aux plus rudes travaux, vous abattez vos forêts, vous tracez avec des fatigues inouïes les routes qui introduisent l'esclavage jusque dans le cœur de votre pays : la servitude, l'oppression et la mort accourent sur ces chemins en poussant des cris d'allégresse,

aussitôt que le passage est ouvert. Enfin, si vous survivez à tant d'outrages, vous serez conduits à Rome : là, renfermés dans un amphithéâtre, on vous forcera de vous entre-tuer, pour amuser par votre agonie une populace féroce. Gaulois, il est une manière plus digne de vous de visiter Rome! Souvenez-vous que votre nom veut dire voyageur. Apparoissez tout à coup au Capitole, comme ces terribles voyageurs vos aïeux et vos devanciers. On vous demande à l'amphithéâtre de Titus ? Partez! Obéissez aux illustres spectateurs qui vous appellent. Allez apprendre aux Romains à mourir, mais d'une tout autre façon qu'en répandant votre sang dans leurs fêtes : assez long-temps ils ont étudié la leçon, faites-la leur pratiquer. Ce que je vous propose n'est point impossible. Les tribus des Francs qui s'étoient établis en Espagne retournent maintenant dans leur pays; leur flotte est à la vue de vos côtes; ils n'attendent qu'un signal pour vous secourir. Mais si le ciel ne couronne pas nos efforts, si la fortune des Césars doit l'emporter encore, eh bien! nous irons chercher avec les Francs un coin du monde où l'esclavage soit inconnu! Que les peuples étrangers nous accordent ou nous refusent une patrie, terre ne peut nous manquer pour y vivre ou pour y mourir. »

» Je ne puis vous peindre, seigneurs, l'effet de

ce discours prononcé à la lueur des flambeaux, sur une bruyère, près d'une tombe, dans le sang des taureaux mal égorgés qui méloient leurs derniers mugissements aux sifflements de la tempête : ainsi l'on représente ces assemblées des Esprits de ténèbres que des magiciennes convoquent la nuit dans les lieux sauvages. Les imaginations échauffées ne laissèrent aucune autorité à la raison. On résolut sans délibérer de se réunir aux Francs. Trois fois un guerrier voulut ouvrir un avis contraire, trois fois on le força au silence, et à la troisième fois le héraut d'armes lui coupa un pan de son manteau.

» Ce n'étoit là que le prélude d'une scène épouvantable. La foule demande à grands cris le sacrifice d'une victime humaine, afin de mieux connoître la volonté du ciel. Les Druides réservoient autrefois pour ces sacrifices quelque malfaiteur déjà condamné par les lois. La Druidesse fut obligée de déclarer que, puisqu'il n'y avoit point de victime désignée, la religion demandoit un vieillard, comme l'holocauste le plus agréable à Teutatès.

» Aussitôt on apporte un bassin de fer, sur lequel Velléda devoit égorger le vieillard. On place le bassin à terre devant elle. Elle n'étoit point descendue de la tribune funèbre d'où elle avoit harangué le peuple; mais elle s'étoit assise

sur un triangle de bronze, le vêtement en désordre, la tête échevelée, tenant un poignard à la main, et une torche flamboyante sous ses pieds. Je ne sais comment auroit fini cette scène : j'aurois peut-être succombé sous le fer des Barbares en essayant d'interrompre le sacrifice ; le ciel dans sa bonté ou dans sa colère mit fin à mes perplexités. Les astres penchoient vers leur couchant. Les Gaulois craignirent d'être surpris par la lumière. Ils résolurent d'attendre, pour offrir l'hostie abominable, que Dis, père des ombres, eût ramené une autre nuit dans les cieux. La foule se dispersa sur les bruyères, et les flambeaux s'éteignirent. Seulement quelques torches agitées par le vent brilloient encore çà et là dans la profondeur des bois, et l'on entendoit le chœur lointain des Bardes, qui chantoit en se retirant ces paroles lugubres :

« Teutatès veut du sang ; il a parlé dans le » chêne des Druides. Le gui sacré a été coupé » avec une faucille d'or, au sixième jour de la » lune, au premier jour du siècle. Teutatès » veut du sang ; il a parlé dans le chêne des » Druides ! »

» Je me hâtai de retourner au château. Je convoquai les tribus gauloises. Lorsqu'elles fu-

rent réunies au pied de la forteresse, je leur déclarai que je connoissois leur assemblée séditieuse, et les complots qu'on tramoit contre César.

» Les Barbares furent glacés d'effroi. Environnés de soldats romains, ils crurent toucher à leur dernier moment. Tout à coup des gémissements se font entendre ; une troupe de femmes se précipite dans l'assemblée. Elles étoient chrétiennes, et portoient dans leurs bras leurs enfants nouvellement baptisés. Elles tombent à mes genoux, me demandent grâce pour leurs époux, leurs fils et leurs frères ; elles me présentent leurs nouveau-nés, et me supplient, au nom de cette génération pacifique, d'être doux et charitable.

» Eh ! comment aurois-je pu résister à leurs prières ? Comment aurois-je pu mettre en oubli la charité de Zacharie ? Je relevai ces femmes !

« Mes sœurs, leur dis-je, je vous accorde la grâce que vous me demandez au nom de Jésus-Christ, notre commun maître. Vous me répondrez de vos époux, et je serai tranquille quand vous m'aurez promis qu'ils resteront fidèles à César. »

» Les Armoricains poussèrent des cris de joie, et ils élevèrent jusqu'aux nues une clémence qui me coûtoit bien peu. Avant de les congédier,

j'arrachai d'eux la promesse qu'ils renonceroient à des sacrifices affreux sans doute, puisqu'ils avoient été proscrits par Tibère même et par Claude. J'exigeai toutefois qu'on me livrât la Druidesse Velléda et son père Ségenax, le premier magistrat des Rhedons. Dès le soir même, on m'amena les deux otages; je leur donnai le château pour asile. Je fis sortir une flotte qui rencontra celle des Francs, et l'obligea de s'éloigner des côtes de l'Armorique. Tout rentra dans l'ordre. Cette aventure eut pour moi seul des suites dont il me reste à vous entretenir. »

Ici Eudore s'interrompit tout à coup. Il parut embarrassé, baissa les yeux, les reporta malgré lui sur Cymodocée, qui rougit comme si elle eût pénétré la pensée d'Eudore. Cyrille s'aperçut de leur trouble, et s'adressant aussitôt à l'épouse de Lasthénès :

« Séphora, dit-il, je veux offrir le saint sacrifice pour Eudore, quand il aura fini de raconter son histoire. Me pourriez-vous faire préparer l'autel ? »

Séphora se leva, et ses filles la suivirent. La timide Cymodocée n'osa rester seule avec les vieillards : elle accompagna les femmes, non sans éprouver un mortel regret.

Démodocus, qui la voyoit passer comme une biche légère sur le gazon du verger, s'écria plein de joie :

« Quelle gloire peut égaler celle d'un père qui voit son enfant croître et s'embellir sous ses yeux ! Jupiter même aima tendrement son fils Hercule : tout immortel qu'il est, il ressentit des craintes et des angoisses mortelles, parce qu'il avoit pris le cœur d'un père. Cher Eudore, tu causes les mêmes alarmes et les mêmes plaisirs à tes parents ! Continue ton histoire. J'aime, je l'avouerai, tes Chrétiens : enfants des Prières, ils viennent partout, comme leurs mères, à la suite de l'injure pour réparer le mal qu'elle a fait. Ils sont courageux comme des lions, et tendres comme des colombes ; ils ont un cœur paisible et intelligent ; c'est bien dommage qu'ils ne connoissent pas Jupiter ! Mais, Eudore, je parle encore malgré le désir que j'ai de t'entendre. Mon fils, tels sont les vieillards : lorsqu'ils ont commencé un discours, ils s'enchantent de leur propre sagesse ; un dieu les pousse, et ils ne peuvent plus s'arrêter. »

Eudore reprit la parole :



LIVRE DIXIÈME.

SOMMAIRE.

Suite du récit. Fin de l'épisode de Velléda.

JE vous ai dit, seigneurs, que Velléda habitoit le château avec son père. Le chagrin et l'inquiétude plongèrent d'abord Ségenax dans une fièvre ardente, pendant laquelle je lui prodiguai les secours qu'exigeoit l'humanité. J'allois, chaque jour, visiter le père et la fille dans la tour où je les avois fait transporter. Cette conduite différente de celle des autres commandants romains, charma les deux infortunés : le vieillard revint à la vie, et la Druidesse, qui avoit montré un grand abattement, parut bientôt plus contente. Je la rencontrois

se promenant seule, avec un air de joie, dans les cours du château, dans les salles, dans les galeries, les passages secrets, les escaliers tournants qui conduisoient au haut de la forteresse; elle se multiplioit sous mes pas, et, quand je la croyois auprès de son père, elle se montroit tout à coup au fond d'un corridor obscur, comme une apparition.

» Cette femme étoit extraordinaire. Elle avoit, ainsi que toutes les Gauloises, quelque chose de capricieux et d'attirant. Son regard étoit prompt, sa bouche un peu dédaigneuse, et son sourire singulièrement doux et spirituel. Ses manières étoient tantôt hautaines, tantôt voluptueuses; il y avoit dans toute sa personne de l'abandon et de la dignité, de l'innocence et de l'art. J'aurois été étonné de trouver dans une espèce de sauvage une connoissance approfondie des lettres grecques et de l'histoire de son pays, si je n'avois su que Velléda descendoit de la famille de l'Archidruide, et qu'elle avoit été élevée par un Senani, pour être attachée à l'ordre savant des prêtres gaulois. L'orgueil dominoit chez cette Barbare, et l'exaltation de ses sentiments alloit souvent jusqu'au désordre.

» Une nuit, je veillois seul dans une salle d'armes, où l'on ne découvroit le ciel que par d'étroites et longues ouvertures pratiquées dans

l'épaisseur des pierres. Quelques rayons des étoiles descendant à travers ces ouvertures, faisoient briller les lances et les aigles rangées en ordre le long des murailles. Je n'avois point allumé de flambeau, et je me promenois au milieu des ténèbres.

» Tout à coup, à l'une des extrémités de la galerie, un pâle crépuscule blanchit les ombres. La clarté augmente par degrés, et bientôt je vois paroître Velléda. Elle tenoit à la main une de ces lampes romaines qui pendent au bout d'une chaîne d'or. Ses cheveux blonds, relevés à la grecque sur le sommet de sa tête, étoient ornés d'une couronne de verveine, plante sacrée parmi les Druides. Elle portoit pour tout vêtement une tunique blanche : fille de roi a moins de beauté, de noblesse et de grandeur.

» Elle suspendit sa lampe aux courroies d'un bouclier, et venant à moi, elle me dit :

« Mon père dort; assieds-toi, écoute. »

» Je détachai du mur un trophée de piques et de javelots que je couchai par terre, et nous nous assîmes sur cette pile d'armes, en face de la lampe.

« Sais-tu, me dit alors la jeune Barbare, que je suis Fée ? »

» Je lui demandai l'explication de ce mot.

« Les Fées gauloises, répondit-elle, ont le

pouvoir d'exciter les tempêtes, de les conjurer, de se rendre invisibles, de prendre la forme de différents animaux. »

— « Je ne reconnois pas ce pouvoir, répondis-je avec gravité. Comment pourriez-vous croire raisonnablement posséder une puissance que vous n'avez jamais exercée? Ma religion s'offense de ces superstitions. Les orages n'obéissent qu'à Dieu. »

— « Je ne te parle pas de ton Dieu, reprit-elle avec impatience. Dis-moi, as-tu entendu la dernière nuit le gémissement d'une fontaine dans les bois, et la plainte de la brise dans l'herbe qui croît sur ta fenêtre? Eh bien! c'étoit moi qui soupirois dans cette fontaine et dans cette brise! Je me suis aperçue que tu aimois le murmure des eaux et des vents. »

» J'eus pitié de cette insensée : elle lut ce sentiment sur mon visage.

« Je te fais pitié, me dit-elle. Mais si tu me crois atteinte de folie, ne t'en prends qu'à toi. Pourquoi as-tu sauvé mon père avec tant de bonté? Pourquoi m'as-tu traitée avec tant de douceur? Je suis vierge, vierge de l'île de Sayne : que je garde ou que je viole mes vœux, j'en mourrai. Tu en seras la cause. Voilà ce que je voulois te dire. Adieu. »

» Elle se leva, prit sa lampe et disparut.

» Jamais, seigneurs, je n'ai éprouvé une dou-

leur pareille. Rien n'est affreux comme le malheur de troubler l'innocence. Je m'étois endormi au milieu des dangers, content de trouver en moi la résolution du bien et la volonté de revenir un jour au bercail. Cette tiédeur devoit être punie : j'avois bercé dans mon cœur les passions avec complaisance, il étoit juste que je subisse le châtiment des passions.

» Aussi le ciel m'ôta-t-il dans ce moment tout moyen d'écarter le danger. Clair, le pasteur chrétien, étoit absent; Ségenax étoit encore trop foible pour sortir du château, et je ne pouvois sans inhumanité séparer la fille du père. Je fus donc obligé de garder l'ennemi au dedans, et de m'exposer, malgré moi, à ses attaques. En vain je cessai de visiter le vieillard, en vain je me dérobai à la vue de Velléda : je la retrouvois partout; elle m'attendoit des journées entières dans des lieux où je ne pouvois éviter de passer, et là elle m'entretenoit de son amour.

» Je sentois, il est vrai, que Velléda ne m'inspireroit jamais un attachement véritable : elle manquoit pour moi de ce charme secret qui fait le destin de notre vie; mais la fille de Ségenax étoit jeune, elle étoit belle, passionnée, et, quand des paroles brûlantes sortoient de ses lèvres, tous mes sens étoient bouleversés.

» A quelque distance du château, dans un de-

ces bois appelés chastes par les Druides, on voyoit un arbre mort que le fer avoit dépouillé de son écorce. Cette espèce de fantôme se faisoit distinguer par sa pâleur au milieu des noirs enfoncements de la forêt. Adoré sous le nom d'Irminsul, il étoit devenu une divinité formidable pour des Barbares qui, dans leurs joies comme dans leurs peines, ne savent invoquer que la mort. Autour de ce simulacre, quelques chênes, dont les racines avoient été arrosées de sang humain, portoient suspendues à leurs branches les armes et les enseignes de guerre des Gaulois; le vent les agitoit sur les rameaux, et elles rendoient, en s'entre-choquant, des murmures sinistres.

» J'allois souvent visiter ce sanctuaire plein du souvenir de l'antique race des Celtes. Un soir je rêvois dans ce lieu. L'aquilon mugissoit au loin, et arrachoit du tronc des arbres des touffes de lierre et de mousse. Velléda parut tout à coup.

« Tu me fuis, me dit-elle, tu cherches les endroits les plus déserts pour te dérober à ma présence; mais c'est en vain : l'orage t'apporte Velléda, comme cette mousse flétrie qui tombe à tes pieds. »

» Elle se plaça debout devant moi, croisa les bras, me regarda fixement et me dit :

« J'ai bien des choses à t'apprendre; je voudrois causer long-temps avec toi. Je sais que

mes plaintes t'importunent ; je sais qu'elles ne te donneront pas de l'amour ; mais, cruel, je m'enivre de mes aveux ; j'aime à me nourrir de ma flamme, à t'en faire connoître toute la violence ! Ah ! si tu m'aimois, quelle seroit notre félicité ! Nous trouverions pour nous exprimer un langage digne du ciel : à présent il y a des mots qui me manquent, parce que ton âme ne répond pas à la mienne. »

» Un coup de vent ébranla la forêt, et une plainte sortit des boucliers d'airain. Velléda effrayée lève la tête, et regardant les trophées suspendus :

« Ce sont les armes de mon père qui gémissent : elles m'annoncent quelque malheur. »

» Après un moment de silence, elle ajouta :

« Il faut pourtant qu'il y ait quelque raison à ton indifférence. Tant d'amour auroit dû t'en inspirer. Cette froideur est trop extraordinaire. »

» Elle s'interrompit de nouveau. Sortant tout à coup comme d'une réflexion profonde, elle s'écria :

« Voilà la raison que je cherchois ! Tu ne peux me souffrir, parce que je n'ai rien à t'offrir qui soit digne de toi ! »

» Alors s'approchant de moi comme en délire, et mettant la main sur mon cœur :

« Guerrier, ton cœur reste tranquille sous la

main de l'amour; mais peut-être qu'un trône le feroit palpiter. Parle; veux-tu l'Empire? Une Gauloise l'avoit promis à Dioclétien, une Gauloise te le propose; elle n'étoit que prophétesse, moi je suis prophétesse et amante. Je peux tout pour toi. Tu le sais : nous avons souvent disposé de la pourpre. J'armerai secrètement nos guerriers. Teutatès te sera favorable, et, par mon art, je forçerai le Ciel à séconder tes vœux. Je ferai sortir les Druides de leurs forêts. Je marcherai moi-même aux combats, portant à la main une branche de chêne. Et si le sort nous étoit contraire, il est encore des antres dans les Gaules, où, nouvelle Éponine, je pourrois cacher mon époux. Ah! malheureuse Velléda! tu parles d'époux et tu ne seras jamais aimée! »

» La voix de la jeune Barbare expire; la main qu'elle tenoit sur mon cœur retombe; elle penche la tête, et son ardeur s'éteint dans des torrents de larmes.

» Cette conversation me remplit d'effroi. Je commençai à craindre que ma résistance ne fût inutile. Mon attendrissement étoit extrême quand Velléda cessa de parler, et je sentis tout le reste du jour la place brûlante de sa main sur mon cœur. Voulant du moins faire un dernier effort pour me sauver, je pris une résolution qui devoit prévenir le mal, et qui ne fit que l'aggraver : car,

lorsque Dieu va nous punir, il tourne contre nous notre propre sagesse, et ne nous tient point compte d'une prudence qui vient trop tard.

» Je vous ai dit que je n'avois pu d'abord faire sortir Ségenax du château à cause de son extrême foiblesse, mais le vieillard reprenant peu à peu ses forces, et le danger croissant pour moi tous les jours, je supposai des lettres de César qui m'ordonnoient de renvoyer les prisonniers. Velléda voulut me parler avant son départ; je refusai de la voir, afin de nous épargner à tous deux une scène douloureuse : sa piété filiale ne lui permit pas d'abandonner son père, et elle le suivit comme je l'avois prévu. Dès le lendemain, elle parut aux portes du château; on lui dit que j'étois parti pour un voyage; elle baissa la tête et rentra dans le bois en silence. Elle se présenta ainsi pendant plusieurs jours, et reçut la même réponse. La dernière fois elle resta long-temps appuyée contre un arbre, à regarder les murs de la forteresse. Je la voyois par une fenêtre, et je ne pouvois retenir mes pleurs : elle s'éloigna à pas lents et ne revint plus.

» Je commençois à retrouver un peu de repos; j'espérois que Velléda s'étoit enfin guérie de son fatal amour. Fatigué de la prison où je m'étois tenu renfermé, je voulus respirer l'air de la campagne. Je jetai une peau d'ours sur mes épaules,

j'armai mon bras de l'épieu d'un chasseur, et, sortant du château, j'allai m'asseoir sur une haute colline d'où l'on aperçoit le détroit Britannique.

» Comme Ulysse regrettant son Ithaque, ou comme les Troyennes exilées aux champs de la Sicile, je regardois la vaste étendue des flots, et je pleurois. « Né au pied du mont Taygète, me disois-je, le triste murmure de la mer est le premier son qui ait frappé mon oreille en venant à la vie. A combien de rivages n'ai-je pas vu depuis se briser les mêmes flots que je contemple ici! Qui m'eût dit, il y a quelques années, que j'entendrois gémir sur les côtes d'Italie, sur les grèves des Bataves, des Bretons, des Gaulois, ces vagues que je voyois se dérouler sur les beaux sables de la Messénie? Quel sera le terme de mes pèlerinages? Heureux si la mort m'eût surpris avant d'avoir commencé mes courses sur la terre, et lorsque je n'avois d'aventures à conter à personne! »

» Telles étoient mes réflexions, lorsque j'entendis assez près de moi les sons d'une voix et d'une guitare. Ces sons entrecoupés par des silences, par le murmure de la forêt et de la mer, par le cri du courlis et de l'alouette marine, avoient quelque chose d'enchanté et de sauvage. Je découvris aussitôt Velléda assise sur la bruyère. Sa parure annonçoit le désordre de son esprit:

elle portoit un collier de baies d'églantiers, sa guitare étoit suspendue à son sein par une tresse de lierre et de fougère flétrie; un voile blanc jeté sur sa tête descendoit jusqu'à ses pieds. Dans ce singulier appareil, pâle, et les yeux fatigués de pleurs, elle étoit encore d'une beauté frappante. On l'apercevoit derrière un buisson à demi dépouillé : ainsi le poëte représente l'ombre de Didon, se montrant à travers un bois de myrte, comme la lune nouvelle qui se lève dans un nuage.

» Le mouvement que je fis, en reconnoissant la fille de Ségenax, attira ses regards. A mon aspect, une joie troublée éclate sur son visage. Elle me fait un signe mystérieux et me dit :

« Je savois bien que je t'attirerois ici, rien ne résiste à la force de mes accents. »

» Et elle se met à chanter :

« Hercule, tu descendis dans la verte Aquitaine.
» Pyrène qui donna son nom aux montagnes de
» l'Ibérie, Pyrène, fille du roi Bébrycius, épousa
» le héros grec ; car les Grecs ont toujours ravi le
» cœur des femmes. »

» Velléda se lève, s'avance vers moi et me dit :

« Je ne sais quel enchantement m'entraîne sur tes pas ; j'erre autour de ton château, et je suis triste de ne pouvoir y pénétrer. Mais j'ai préparé des charmes; j'irai chercher le sélago : j'offrirai

d'abord une oblation de pain et de vin ; je serai vêtue de blanc, mes pieds seront nus, ma main droite cachée sous ma tunique arrachera la plante, et ma main gauche la dérobera à ma main droite. Alors rien ne pourra me résister. Je me glisserai chez toi sur les rayons de la lune ; je prendrai la forme d'un ramier, et je volerai sur le haut de la tour que tu habites. Si je savois ce que tu préfères!..... Je pourrois..... Mais non, je veux être aimée pour moi : ce seroit m'être infidèle que de m'aimer sous une forme empruntée. »

» A ces mots Velléda pousse des cris de désespoir.

» Bientôt, changeant d'idée et cherchant à lire dans mes yeux, comme pour pénétrer mes secrets :

« Oh! oui, c'est cela, s'écrie-t-elle, les Romaines auront épuisé ton cœur! Tu les auras trop aimées! Ont-elles donc tant d'avantages sur moi? Les cygnes sont moins blancs que les filles des Gaules; nos yeux ont la couleur et l'éclat du ciel; nos cheveux sont si beaux que tes Romaines nous les empruntent pour en ombrager leurs têtes; mais le feuillage n'a de grâces que sur la cime de l'arbre où il est né. Vois-tu la chevelure que je porte? Eh bien! si j'avois voulu la céder, elle seroit maintenant sur le front de l'Impératrice : c'est mon diadème, et je l'ai

gardé pour toi! Ne sais-tu pas que nos pères, nos frères, nos époux, trouvent en nous quelque chose de divin? Une voix mensongère t'aura peut-être raconté que les Gauloises sont capricieuses, légères, infidèles: ne crois pas ces discours. Chez les enfants des Druides, les passions sont sérieuses et leurs conséquences terribles. »

» Je pris les mains de cette infortunée entre les deux miennes; je les serrai tendrement.

« Velléda, dis-je, si vous m'aimez, il est un moyen de me le prouver: retournez chez votre père, il a besoin de votre appui. Ne vous abandonnez plus à une douleur qui trouble votre raison, et qui me fera mourir. »

» Je descendis de la colline, et Velléda me suivit. Nous nous avançâmes dans la campagne par des chemins peu fréquentés où croissoit le gazon.

« Si tu m'avois aimée, disoit Velléda, avec quels délices nous aurions parcouru ces champs! Quel bonheur d'errer avec toi dans ces routes solitaires, comme la brebis dont les flocons de laine sont restés suspendus à ces ronces! »

» Elle s'interrompit, regarda ses bras amaigris, et dit avec un sourire:

« Et moi aussi j'ai été déchirée par les épines de ce désert, et j'y laisse chaque jour quelque partie de ma dépouille. »

» Revenant à ses rêveries :

« Au bord du ruisseau, dit-elle, au pied de l'arbre, le long de cette haie, de ces sillons où rit la première verdure des blés que je ne verrai pas mûrir, nous aurions admiré le coucher du soleil. Souvent, pendant les tempêtes, cachés dans quelque grange isolée ou parmi les ruines d'une cabane, nous eussions entendu gémir le vent sous le chaume abandonné. Tu croyois peut-être que, dans mes songes de félicité, je désirois des trésors, des palais, des pompes? Hélas! mes vœux étoient plus modestes, et ils n'ont point été exaucés! Je n'ai jamais aperçu au coin d'un bois la hutte roulante d'un berger, sans songer qu'elle me suffiroit avec toi. Plus heureux que ces Scythes dont les Druides m'ont conté l'histoire, nous promènerions aujourd'hui notre cabane de solitude en solitude, et notre demeure ne tiendroit pas plus à la terre que notre vie. »

» Nous arrivâmes à l'entrée d'un bois de sapins et de mélèzes. La fille de Ségenax s'arrêta et me dit :

» Mon père habite ce bois; je ne veux pas que tu entres dans sa demeure : il t'accuse de lui avoir ravi sa fille. Tu peux, sans être trop malheureux, me voir au milieu de mes chagrins, parce que je suis jeune et pleine de force;

mais les larmes d'un vieillard brisent le cœur. Je t'irai chercher au château. »

» En prononçant ces mots, elle me quitta brusquement.

» Cette rencontre imprévue porta le dernier coup à ma raison. Tel est le danger des passions, que, même sans les partager, vous respirez dans leur atmosphère quelque chose d'empoisonné qui vous enivre. Vingt fois, tandis que Velléda m'exprimoit des sentiments si tristes et si tendres, vingt fois je fus prêt à me jeter à ses pieds, à l'étonner de sa victoire, à la ravir par l'aveu de ma défaite. Au moment de succomber, je ne dus mon salut qu'à la pitié même que m'inspiroit cette infortunée. Mais cette pitié, qui me sauva d'abord, fut en effet ce qui me perdit, car elle m'ôta le reste de mes forces. Je ne me sentis plus aucune fermeté contre Velléda; je m'accusai d'être la cause de l'égarement de son esprit par trop de sévérité. Un si triste essai de courage me dégoûta du courage même; je retombai dans ma foiblesse accoutumée, et, ne comptant plus sur moi, je mis tout mon espoir dans le retour de Clair.

» Quelques jours s'écoulèrent : Velléda ne reparoissant point au château selon sa promesse, je commençai à craindre quelque accident fatal. Plein d'inquiétude, je sortois pour me rendre à

la demeure de Ségenax, lorsqu'un soldat, accouru du bord de la mer, vint m'avertir que la flotte des Francs reparoissoit à la vue de l'Armorique. Je fus obligé de partir sur-le-champ. Le temps étoit sombre, et tout annonçoit une tempête. Comme les Barbares choisissent presque toujours pour débarquer le moment des orages, je redoublai de vigilance. Je fis mettre partout les soldats sous les armes, et fortifier les lieux les plus exposés. La journée entière se passa dans ces travaux, et la nuit, en faisant éclater la tempête, nous apporta de nouvelles inquiétudes.

» A l'extrémité d'une côte dangereuse, sur une grève où croissent à peine quelques herbes dans un sable stérile, s'élève une longue suite de pierres druidiques, semblables à ce tombeau où j'avois jadis rencontré Velléda. Battues des vents, des pluies et des flots, elles sont là solitaires, entre la mer, la terre et le ciel. Leur origine et leur destination sont également inconnues. Monuments de la science des Druides, retracent-elles quelques secrets de l'astronomie, ou quelques mystères de la divinité? On l'ignore. Mais les Gaulois n'approchent point de ces pierres sans une profonde terreur. Ils disent qu'on y voit des feux errants, et qu'on y entend la voix des fantômes.

» La solitude de ce lieu, et la frayeur qu'il

inspire me parurent propres à favoriser la descente des Barbares. Je crus donc devoir placer une garde sur cette côte, et je résolus moi-même d'y passer la nuit.

» Un esclave que j'avois envoyé porter une lettre à Velléda, étoit revenu avec cette lettre. Il n'avoit point trouvé la Druidesse : elle avoit quitté son père vers la troisième heure du jour, et l'on ne savoit ce qu'elle étoit devenue. Cette nouvelle ne fit qu'augmenter mes alarmes. Dévoré de chagrins, je m'étois assis loin des soldats, dans un endroit écarté. Tout à coup j'entends du bruit, et crois entrevoir quelque chose dans l'ombre. Je mets l'épée à la main, je me lève et cours vers le fantôme qui fuyoit. Quelle fut ma surprise, lorsque je saisis Velléda!

« Quoi, me dit-elle à voix basse, c'est toi! Tu as donc su que j'étois ici? »

— « Non, lui répondis-je; mais vous, trahissez-vous les Romains? »

— « Trahir, repartit-elle indignée! Ne t'ai-je pas juré de ne rien entreprendre contre toi? Suis-moi, tu vas voir ce que je fais ici. »

» Elle me prit par la main, et me conduisit sur la pointe la plus élevée du dernier rocher druidique.

» La mer se brisoit au-dessous de nous parmi des écueils avec un bruit horrible. Ses tour-

billons, poussés par le vent, s'élançoient contre le rocher, et nous couvroient d'écume et d'étincelles de feu. Des nuages voloient dans le ciel sur la face de la lune qui sembloit courir rapidement à travers ce chaos.

« Écoute bien ce que je vais t'apprendre, me dit Velléda. Sur cette côte demeurent des pêcheurs qui te sont inconnus. Lorsque la moitié de la nuit sera écoulée, ils entendront quelqu'un frapper à leurs portes, et les appeler à voix basse. Alors ils courront au rivage, sans connoître le pouvoir qui les entraîne. Ils y trouveront des bateaux vides, et pourtant ces bateaux seront si chargés des âmes des morts, qu'ils s'élèveront à peine au-dessus des flots. En moins d'une heure les pêcheurs achèveront une navigation d'une journée, et conduiront les âmes à l'île des Bretons. Ils ne verront personne, ni pendant le trajet, ni pendant le débarquement; mais ils entendront une voix qui comptera les nouveaux passagers au gardien des âmes. S'il se trouve quelques femmes dans les barques, la voix déclarera le nom de leurs époux. Tu sais, cruel, si l'on pourra nommer le mien. »

» Je voulus combattre les superstitions de Velléda.

« Tais-toi, me dit-elle, comme si j'eusse été coupable d'impiété. Tu verras bientôt le tour-

billon de feu qui annonce le passage des âmes. N'entends-tu pas déjà leurs cris ? »

» Velléda se tut, et prêta une oreille attentive.

» Après quelques moments de silence, elle me dit :

« Quand je ne serai plus, promets-moi de me donner des nouvelles de mon père. Lorsque quelqu'un sera mort, tu m'écriras des lettres que tu jetteras dans le bûcher funèbre ; elles me parviendront au *Séjour des Souvenirs* ; je les lirai avec délices, et nous causerons ainsi des deux côtés du tombeau. »

» Dans ce moment, une vague furieuse vient roulant contre le rocher qu'elle ébranle dans ses fondements. Un coup de vent déchire les nuages, et la lune laisse tomber un pâle rayon sur la surface des flots. Des bruits sinistres s'élèvent sur le rivage. Le triste oiseau des écueils, le lumb, fait entendre sa plainte semblable au cri de détresse d'un homme qui se noie : la sentinelle effrayée appelle aux armes. Velléda tressaille, étend les bras, s'écrie :

« On m'attend ! »

» Et elle s'élançoit dans les flots. Je la retins par son voile....

» O Cyrille ! comment continuer ce récit ? Je rougis de honte et de confusion ; mais je vous

dois l'entier aveu de mes fautes : je les soumets, sans en rien dérober, au saint tribunal de votre vieillesse. Hélas! après mon naufrage, je me réfugie dans votre charité, comme dans un port de miséricorde!

» Épuisé par les combats que j'avois soutenus contre moi-même, je ne pus résister au dernier témoignage de l'amour de Velléda. Tant de beauté, tant de passion, tant de désespoir m'ôtèrent à mon tour la raison : je fus vaincu.

« Non, dis-je, au milieu de la nuit et de la tempête, je ne suis pas assez fort pour être Chrétien! »

» Je tombe aux pieds de Velléda!.... L'Enfer donne le signal de cet hymen funeste; les Esprits de ténèbres hurlent dans l'abîme; les chastes épouses des Patriarches détournent la tête, et mon Ange protecteur se voilant de ses ailes remonte vers les cieux!

» La fille de Ségenax consentit à vivre, ou plutôt elle n'eut pas la force de mourir. Elle restoit muette dans une sorte de stupeur qui étoit à la fois un supplice affreux et une ineffable volupté. L'amour, le remords, la honte, la crainte, et surtout l'étonnement, agitoient le cœur de Velléda : elle ne pouvoit croire que je fusse ce même Eudore jusque-là si insensible; elle ne savoit si elle n'étoit point abusée par

quelque fantôme de la nuit, et elle me touchoit les mains et les cheveux pour s'assurer de la réalité de mon existence. Mon bonheur à moi ressembloit au désespoir, et quiconque nous eût vus au milieu de notre félicité, nous eût pris pour deux coupables à qui l'on vient de prononcer l'arrêt fatal.

» Dans ce moment, je me sentis marqué du sceau de la réprobation divine : je doutai de la possibilité de mon salut et de la toute-puissance de la miséricorde de Dieu. D'épaisses ténèbres, comme une fumée, s'élevèrent dans mon âme, dont il me sembla qu'une légion d'Esprits rebelles prenoit tout à coup possession. Je me trouvai des idées inconnues; le langage de l'Enfer s'échappa naturellement de ma bouche, et je fis entendre les blasphèmes de ces lieux où il y aura des gémissements et des pleurs éternels.

» Pleurant et souriant tour à tour, la plus heureuse et la plus infortunée des créatures, Velléda gardoit le silence. L'aube commençoit à blanchir les cieux. L'ennemi ne parut point. Je retournai au château, ma victime m'y suivit. Deux fois l'étoile qui marque les derniers pas du jour cacha notre rougeur dans les ombres, et deux fois l'étoile qui rapporte la lumière nous ramena la honte et le remords. A la troisième

aurore, Velléda monta sur mon char pour aller chercher Ségenax. Elle avoit à peine disparu dans le bois de chênes, que je vis s'élever au-dessus des forêts une colonne de feu et de fumée. A l'instant où je découvrois ces signaux, un centurion vint m'apprendre qu'on entendoit retentir de village en village le cri que poussent les Gaulois quand ils veulent se communiquer une nouvelle. Je crus que les Francs avoient attaqué quelque partie du rivage, et je me hâtai de sortir avec mes soldats.

» Bientôt j'aperçois des paysans qui courent de toutes parts. Ils se réunissent à une grande troupe qui s'avance vers moi.

» Je marche à la tête des Romains vers les bataillons rustiques. Arrivé à la portée du javelot, j'arrête mes soldats, et m'avançant seul, la tête nue, entre les deux armées :

« Gaulois, quel sujet vous rassemble? Les Francs sont-ils descendus dans les Armoriques? Venez-vous m'offrir votre secours, ou vous présentez-vous ici comme ennemis de César? »

» Un vieillard sort des rangs. Ses épaules trembloient sous le poids de sa cuirasse, et son bras étoit chargé d'un fer inutile. O surprise! je crois reconnoître une de ces armures que j'avois vues suspendues au bois des Druides.

O confusion ! O douleur ! ce vénérable guerrier étoit Ségenax !

« Gaulois, s'écrie-t-il, j'en atteste ces armes de ma jeunesse, que j'ai reprises au tronc d'Irminsul où je les avois consacrées, voilà celui qui a déshonoré mes cheveux blancs. Un Eubage avoit suivi ma fille dont la raison est égarée : il a vu dans l'ombre le crime du Romain. La vierge de Sayne a été outragée. Vengez vos filles et vos épouses ; vengez les Gaulois et vos Dieux. »

» Il dit, et me lance un javelot d'une main impuissante. Le dard, sans force, vient tomber à mes pieds ; je l'aurois béni s'il m'eût percé le cœur. Les Gaulois, poussant un cri, se précipitent sur moi ; mes soldats s'avancent pour me secourir. En vain je veux arrêter les combattants. Ce n'est plus un tumulte passager ; c'est un véritable combat, dont les clameurs s'élèvent jusqu'au ciel. On eût cru que les divinités des Druides étoient sorties de leurs forêts, et que du faîte de quelque bergerie elles animoient les Gaulois au carnage, tant ces laboureurs montroient d'audace ! Indifférent sur les coups qui menacent ma tête, je ne songe qu'à sauver Ségenax ; mais tandis que je l'arrache aux mains des soldats, et que je cherche à lui faire un abri du tronc d'un chêne, une javeline lancée

du milieu de la foule vient, avec un affreux sifflement, s'enfoncer dans les entrailles du vieillard : il tombe sous l'arbre de ses aïeux, comme l'antique Priam sous le laurier qui embrassoit ses autels domestiques.

» Dans ce moment, un char paroît à l'extrémité de la plaine. Penchée sur les coursiers, une femme échevelée excite leur ardeur, et semble vouloir leur donner des ailes. Velléda n'avoit point trouvé son père. Elle avoit appris qu'il assembloit les Gaulois pour venger l'honneur de sa fille. La Druidesse voit qu'elle est trahie, et connoît toute l'étendue de sa faute. Elle vole sur les traces du vieillard, arrive dans la plaine où se donnoit le combat fatal, pousse ses chevaux à travers les rangs, et me découvre gémissant sur son père étendu mort à mes pieds. Transportée de douleur, Velléda arrête ses coursiers, et s'écrie du haut de son char :

« Gaulois, suspendez vos coups. C'est moi qui ai causé vos maux, c'est moi qui ai tué mon père. Cessez d'exposer vos jours pour une fille criminelle. Le Romain est innocent. La vierge de Sayne n'a point été outragée : elle s'est livrée elle-même, elle a violé volontairement ses vœux. Puisse ma mort rendre la paix à ma patrie! »

» Alors, arrachant de son front sa couronne de verveine, et prenant à sa ceinture sa faucille

d'or, comme si elle alloit faire un sacrifice à ses dieux :

« Je ne souillerai plus, dit-elle, ces ornements d'une vestale ! »

» Aussitôt elle porte à sa gorge l'instrument sacré : le sang jaillit. Comme une moissonneuse qui a fini son ouvrage, et qui s'endort fatiguée au bout du sillon, Velléda s'affaisse sur le char ; la faucille d'or échappe à sa main défaillante, et sa tête se penche doucement sur son épaule. Elle veut prononcer encore le nom de celui qu'elle aime, mais sa bouche ne fait entendre qu'un murmure confus : déjà je n'étois plus que dans les songes de la fille des Gaules, et un invincible sommeil avoit fermé ses yeux.





LIVRE ONZIÈME.

SOMMAIRE.

Suite du récit. Repentir d'Eudore. Sa pénitence publique. Il quitte l'armée. Il passe en Égypte pour demander sa retraite à Dioclétien. Navigation. Alexandrie. Le Nil. L'Égypte. Eudore obtient sa retraite de Dioclétien. La Thébaïde. Retour d'Eudore chez son père. Fin du récit.

« Pardonnez, seigneurs, aux larmes qui coulent encore de mes yeux ! Je ne » vous dirai point que les centurions m'avoient retenu au milieu d'eux, tandis que Velléda s'arrachoit la vie. Trop juste châtiment du ciel, je ne devois plus revoir celle que j'avois séduite, que pour l'ensevelir dans la tombe !

» La grande époque de ma vie, ô Cyrille ! doit être comptée de ce moment, puisque c'est l'époque de mon retour à la religion. Jusques alors les fautes qui m'avoient été personnelles, et qui

n'étoient retombées que sur moi, m'avoient peu frappé; mais quand je me trouvai la cause du malheur d'autrui, mon cœur se révolta contre moi. Je ne balançai plus; Clair arriva : je tombai à ses genoux; je lui fis la confession des iniquités de ma vie. Il m'embrassa avec des transports de joie, et m'imposa une partie de cette pénitence, non assez rigoureuse, dont vous voyez la suite aujourd'hui.

» Les fièvres de l'âme sont semblables à celles du corps : pour les guérir il faut surtout changer de lieux. Je résolus de quitter l'Armorique, de renoncer au monde, et d'aller pleurer mes erreurs sous le toit de mes pères. Je renvoyai à Constance les marques de mon pouvoir, en le priant de me permettre d'abandonner le siècle et les armes. César essaya de me retenir par toutes sortes de moyens : il me nomma préfet du prétoire des Gaules, dignité suprême dont l'autorité s'étend sur l'Espagne et sur les îles des Bretons. Mais Constance s'apercevant que j'étois ferme dans mes projets, m'écrivit ces mots pleins de sa douceur accoutumée :

« Je ne puis vous accorder moi-même la grâce
» que vous me demandez, parce que vous ap-
» partenez au peuple romain. L'Empereur seul
» a le droit de prononcer sur votre sort. Rendez-

» vous donc auprès de lui. Sollicitez votre re-
» traite, et si Auguste vous refuse, revenez
» trouver César. »

» Je remis le commandement de l'Armorique au tribun qui me devoit remplacer; j'embrassai Clair, et, plein d'attendrissement et de remords, j'abandonnai les bois et les bruyères qu'avoit habités Velléda. Je m'embarquai au port de Nismes; j'arrivai à Ostie, et je revis cette Rome, théâtre de mes premières erreurs. En vain quelques jeunes amis voulurent me rappeler à leurs fêtes, ma tristesse corrompoit la joie du banquet; en affectant de sourire, je tenois longtemps la coupe à mes lèvres, pour cacher les pleurs qui tomboient de mes yeux. Prosterné devant le Chef des Chrétiens, qui m'avoit retranché de la communion des Fidèles, je le suppliai de me réunir au troupeau. Marcellin m'admit au repentir; il me fit même espérer que mon épreuve seroit abrégée, et que la maison du Seigneur me seroit rouverte après cinq ans, si je persévérois dans la pénitence.

» Il ne me restoit plus qu'à porter mes prières aux pieds de Dioclétien : il étoit encore en Egypte. Je ne voulus point attendre son retour, et je me déterminai à passer en Orient.

» Il y avoit au môle de Marc-Aurèle un de ces vaisseaux chrétiens que les évêques d'Alexandrie

envoient, dans les temps de disette, porter du blé destiné au soulagement des pauvres. Ce vaisseau étoit prêt à faire voile pour l'Égypte : je m'y embarquai. La saison étoit favorable. Nous levâmes l'ancre, et nous nous éloignâmes rapidement des côtes de l'Italie.

» Hélas! j'avois déjà traversé cette mer, en sortant pour la première fois de mon Arcadie! J'étois jeune alors, plein d'espérance, je rêvois gloire, fortune, honneurs; je ne connoissois le monde que par les songes de mon imagination. « Aujourd'hui, me disois-je, quelle différence! je reviens de ce monde, et qu'ai-je appris dans ce triste pèlerinage? »

» L'équipage étoit chrétien : les devoirs de notre religion accomplis sur le vaisseau sembloient augmenter la majesté de la scène. Si tous ces hommes revenus à la raison ne voyoient plus Vénus sortir d'une mer brillante, et s'envoler au ciel sur l'aile des Heures, ils admiroient la main de celui qui creusa l'abîme, et qui répandit à volonté la terreur ou la beauté sur les flots. Avions-nous besoin des fables d'Alcyon et de Céyx pour trouver des rapports attendrissants entre les oiseaux qui passent sur les mers et nos destinées? En voyant se suspendre à nos mâts des hirondelles fatiguées, nous étions tentés de les interroger touchant notre patrie. Elles avoient

peut-être voltigé autour de notre demeure, et suspendu leurs nids à notre toit. Reconnoissez ici, Démodocus, cette simplicité des Chrétiens qui les rend semblables à des enfants. Un cœur couronné d'innocence vaut mieux pour le marinier qu'une poupe ornée de fleurs; et les sentiments que répand une âme pure sont plus agréables au Souverain des mers que le vin qui coule d'une coupe d'or.

» La nuit, au lieu d'adresser aux astres des invocations coupables et vaines, nous regardions en silence ce firmament où les étoiles se plaisent à luire pour le Dieu qui les a créées, ce beau ciel, ces demeures paisibles, que j'avois pour toujours fermés à Velléda !

» Nous passâmes non loin d'Utique et de Carthage : Marius et Caton ne me rappelèrent dans le crime et dans la vertu qu'un peu de gloire et beaucoup de malheur. J'aurois voulu embrasser Augustin sur ces bords. A la vue de la colline où fut le palais de Didon, je fondis tout à coup en larmes. Une colonne de fumée qui s'élevoit du rivage sembla m'annoncer, ainsi qu'au fils d'Anchise, l'embrasement du bûcher funèbre. Dans le destin de la reine de Carthage, je retrouvai celui de la prêtresse des Gaulois. Cachant ma tête dans mes deux mains, je me mis à pousser des sanglots. Je fuyois aussi sur les

mers après avoir causé la mort d'une femme, et pourtant, homme sans gloire et sans avenir, je n'étois pas comme Énée le dernier héritier d'Ilion et d'Hector; je n'avois pas comme lui pour excuse l'ordre du ciel et les destinées de l'Empire romain.

» Nous franchîmes le promontoire de Mercure, et le cap où Scipion, saluant la fortune de Rome, voulut aborder avec son armée. Poussés par les vents vers la petite sirte, nous vîmes la tour qui servit de retraite au grand Annibal, lorsqu'il s'embarqua furtivement pour échapper à l'ingratitude de sa patrie: à quelque terre que l'on aborde, on est sûr d'y rencontrer les traces de l'injustice et du malheur. C'est ainsi qu'au rivage opposé de la Sicile, je croyois voir ces victimes de Verrès, qui du haut de l'instrument de leur supplice, tournoient inutilement vers Rome leurs regards mourants. Ah! le Chrétien sur sa croix n'implorera point en vain sa patrie!

» Déjà nous avions laissé à notre droite l'île délicieuse des Lotophages, les autels des Philènes, et Leptis, patrie de Sévère. Nous ne tardâmes pas à traverser le golfe de Cyrène. La treizième aurore embellissoit les cieux, lorsque nous vîmes se former à l'horizon, le long des flots, une rive basse et désolée. Par delà une vaste plaine de sable, une haute colonne attira

bientôt nos regards. Les marins reconnurent la colonne de Pompée, consacrée aujourd'hui à Dioclétien, par Pollion, préfet d'Égypte. Nous nous dirigeâmes sur ce monument qui annonce si bien aux voyageurs cette cité, fille d'Alexandre, bâtie par le vainqueur d'Arbelles pour être le tombeau du vaincu de Pharsale. Nous vînmes jeter l'ancre à l'occident du phare, dans le grand port d'Alexandrie. Pierre[1], évêque de cette ville fameuse, m'accueillit avec une bonté paternelle. Il m'offrit un asile dans les bâtiments des serviteurs de l'autel; mais des liens de parenté me firent choisir la maison de la belle et pieuse Aecaterine[2].

» Avant de rejoindre Dioclétien dans la Haute-Égypte, je passai quelques jours à Alexandrie, pour en visiter les merveilles. La bibliothèque excita surtout mon admiration. Elle étoit gouvernée par le savant Didyme, digne successeur d'Aristarque. Là, je rencontrai des philosophes de tous les pays, et les hommes les plus illustres des églises de l'Afrique et de l'Asie : Arnobe[3] de Carthage, Athanase[4] d'Alexandrie, Eusèbe[5]

[1] Le Martyr. Il nous reste une lettre apostolique de lui.

[2] Aecaterine, qui résista à l'amour de Maximin.

[3] L'apologiste, dont nous avons les ouvrages.

[4] Le patriarche. — [5] L'historien.

de Césarée, Timothée, Pamphile [1], tous apologistes, docteurs ou confesseurs de Jésus-Christ. Le foible séducteur de Velléda osoit à peine lever les yeux dans la société de ces hommes forts qui avoient vaincu et détrôné les passions, comme ces conquérants envoyés du ciel pour frapper les princes de la verge, et mettre le pied sur le cou des rois.

» Un soir, j'étois resté presque seul dans le dépôt des remèdes et des poisons de l'âme. Du haut d'une galerie de marbre je regardois Alexandrie éclairée des derniers rayons du jour. Je contemplois cette ville habitée par un million d'hommes, et située entre trois déserts : la mer, les sables de la Libye et Nécropolis, cité des morts aussi grande que celle des vivants. Mes yeux erroient sur tant de monuments, le Phare, le Timonium, l'Hippodrome, le palais des Ptolémées, les Aiguilles de Cléopâtre; je considérois ces deux ports couverts de navires, ces flots, témoins de la magnanimité du premier des Césars, et de la douleur de Cornélie. La forme même de la cité frappoit mes regards : elle se dessine comme une cuirasse macédonienne sur les sables de la Libye, soit pour rappeler le souvenir de son fondateur, soit pour dire aux

[1] Le martyr, maître d'Eusèbe.

voyageurs que les armes du héros grec étoient fécondes, et que la pique d'Alexandre faisoit éclore des cités au désert, comme la lance de Minerve fit sortir l'olivier fleuri du sein de la terre.

» Pardonnez, seigneurs, à cette image empruntée d'une source impure. Plein d'admiration pour Alexandre, je rentrai dans l'intérieur de la bibliothèque; je découvris une salle que je n'avois point encore parcourue. A l'extrémité de cette salle, je vis un petit monument de verre qui réfléchissoit les feux du soleil couchant. Je m'en approchai; c'étoit un cercueil : le cristal transparent me laissa voir au fond de ce cercueil un roi mort à la fleur de l'âge, le front ceint d'une couronne d'or, et environné de toutes les marques de la puissance. Ses traits immobiles conservoient encore des traces de la grandeur de l'âme qui les anima; il sembloit dormir du sommeil de ces vaillants qui sont tombés morts et qui ont mis leurs épées sous leur tête.

» Un homme étoit assis près du cercueil : il paroissoit profondément occupé d'une lecture. Je jetai les yeux sur son livre : je reconnus la Bible des Septante qu'on m'avoit déjà montrée. Il la tenoit déroulée à ce verset des Machabées :

« Lorsque Alexandre eut vaincu Darius, il » passa jusqu'à l'extrémité du monde, et la terre



» se tut devant lui. Après cela il connut qu'il de-
» voit bientôt mourir. Les grands de sa cour pri-
» rent tous le diadème après sa mort, et les maux
» se multiplièrent sur la terre. »

» Dans ce moment je reportai mes regards sur le cercueil : le fantôme qu'il renfermoit me parut avoir quelque ressemblance avec les bustes d'Alexandre. . . . . . Celui devant qui la terre se taisoit, réduit à un éternel silence! Un obscur Chrétien assis près du cercueil du plus fameux des conquérants, et lisant dans la Bible l'histoire et les destinées de ce conquérant! Quel vaste sujet de réflexions! Ah! si l'homme, quelque grand qu'il soit, est si peu de chose, qu'est-ce donc que ses œuvres? disois-je en moi-même. Cette superbe Alexandrie périra à son tour comme son fondateur. Un jour, dévorée par les trois déserts qui la pressent, la mer, les sables et la mort la reprendront comme un bien envahi sur eux, et l'Arabe reviendra planter sa tente sur ses ruines ensevelies!

» Le lendemain de cette journée je m'embarquai pour Memphis. Nous nous trouvâmes bientôt au milieu de la mer, dans les eaux rougissantes du Nil. Quelques palmiers qui sembloient plantés dans les flots, nous annoncèrent ensuite une terre que l'on ne voyoit point encore. Le sol

qui les portoit s'éleva peu à peu au-dessus de l'horizon. On découvrit par degrés les sommets confus des édifices de Canope; et l'Égypte enfin, toute brillante d'une inondation nouvelle, se montre à nos yeux, comme une génisse féconde qui vient de se baigner dans les flots du Nil.

» Nous entrâmes à pleines voiles dans le fleuve. Les mariniers le saluèrent de leurs cris, et portèrent à leur bouche son onde sacrée. Un paysage à fleur d'eau s'étendoit sur l'une et l'autre rive. Ce fertile marais étoit à peine ombragé par des sycomores chargés de figues, et par des palmiers qui semblent être les roseaux du Nil. Quelquefois le désert, comme un ennemi, se glisse dans la verte plaine; il pousse ses sables en longs serpents d'or, et dessine au sein de la fécondité des Méandres stériles. Les hommes ont multiplié sur cette terre l'obélisque, la colonne et la pyramide, sorte d'architecture isolée, qui remplace par l'art les troncs des vieux chênes que la nature a refusés à un sol rajeuni tous les ans.

» Cependant nous commencions à découvrir à notre droite les premières sinuosités de la montagne de Libye, et à notre gauche la crête des monts de la mer Érythrée. Bientôt, dans l'espace vide que laissoit l'écartement de ces deux chaînes de montagnes, nous vîmes paroître le sommet des deux grandes pyramides. Placées à l'entrée

de la vallée du Nil, elles ressemblent aux portes funèbres de l'Égypte, ou plutôt à quelque monument triomphal élevé à la Mort pour ses victoires : Pharaon est là avec tout son peuple, et ses sépulcres sont autour de lui.

» Non loin, et comme à l'ombre de ces demeures du néant, Memphis s'élève entourée de cercueils. Baignée par le lac Achéruse où Caron passoit les morts, voisine de la plaine des tombeaux, elle semble n'avoir qu'un pas à franchir pour descendre aux Enfers avec ses générations. Je ne m'arrêtai pas long-temps dans cette ville déchue de sa première grandeur. Cherchant toujours Dioclétien, je remontai jusque dans la haute Égypte. Je visitai Thèbes aux cent portes, Tentyra aux ruines magnifiques, et quelques-unes des quatre mille cités que le Nil arrose dans son cours.

» Ce fut en vain que je cherchai cette sage et sérieuse Égypte, qui donna Cécrops et Inachus à la Grèce, qui fut visitée par Homère, Lycurgue et Pythagore, et par Jacob, Joseph et Moïse, cette Égypte où le peuple jugeoit ses rois après leur mort, où l'on empruntoit en livrant pour gage le corps d'un père, où le père qui avoit tué son fils étoit obligé de tenir pendant trois jours le corps de ce fils embrassé, où l'on promenoit un cercueil autour de la table du festin, où

les maisons s'appeloient des hôtelleries, et les tombeaux des maisons. J'interrogeai les prêtres si renommés dans la science des choses du ciel et des traditions de la terre. Je ne trouvai que des fourbes qui entourent la vérité de bandelettes comme leurs momies, et la rangent au nombre des morts dans leurs puits funèbres. Retombés dans une grossière ignorance, ils n'entendent plus la langue hiéroglyphique; leurs symboles bizarres ou effrontés sont muets pour eux comme pour l'avenir : ainsi, la plupart de leurs monuments, les obélisques, les sphinx, les colosses, ont perdu leurs rapports avec l'histoire et les mœurs. Tout est changé sur ces bords, hors la superstition consacrée par le souvenir des ancêtres : elle ressemble à ces monstres d'airain que le temps ne peut faire entièrement disparoître dans ce climat conservateur : leurs croupes et leurs dos sont ensevelis dans le sable, mais ils lèvent encore une tête hideuse du milieu des tombeaux.

» Enfin, je rencontrai Dioclétien auprès des grandes cataractes, où il venoit de conclure un traité avec les peuples de Nubie. L'empereur me daigna parler des honneurs militaires que j'avois obtenus, et me témoigner quelque regret de la résolution que j'avois prise.

« Toutefois, dit-il, si vous persistez dans

votre projet, vous pouvez retourner dans votre patrie. J'accorde cette grâce à vos services : vous serez le premier de votre famille qui soit rentré sous le toit de ses pères avant d'avoir laissé un fils en otage au peuple romain. »

» Plein de joie de me trouver libre, il me restoit à voir en Égypte une autre espèce d'antiquités, plus d'accord avec mes sentiments, ma pénitence et mes remords. Je touchois au désert témoin de la fuite des Hébreux, et consacré par les miracles du Dieu d'Israël : je résolus de le traverser en prenant la route de Syrie.

» Je redescendis le fleuve de l'Égypte. A deux journées au-dessus de Memphis, je pris un guide pour me conduire au rivage de la mer Rouge; de là, je devois passer à Arsinoé [1] pour me rendre à Gaza avec les marchands de Syrie. Quelques dattes et des outres remplies d'eau furent les seules provisions du voyage. Le guide marchoit devant moi, monté sur un dromadaire; je le suivois sur une cavale arabe. Nous franchîmes la première chaîne des montagnes qui bordent la rive orientale du Nil; et perdant de vue les humides campagnes, nous entrâmes dans une plaine aride : rien ne représente mieux le passage de la vie à la mort.

» Figurez-vous, seigneurs, des plages sa-

[1] Suez.

blonneuses, labourées par les pluies de l'hiver, brûlées par les feux de l'été, d'un aspect rougeâtre, et d'une nudité affreuse. Quelquefois seulement, des nopals épineux couvrent une petite partie de l'arène sans bornes; le vent traverse ces forêts armées, sans pouvoir courber leurs inflexibles rameaux; çà et là des débris de vaisseaux pétrifiés étonnent les regards, et des monceaux de pierre élevés de loin à loin servent à marquer le chemin aux caravanes.

» Nous marchâmes tout un jour dans cette plaine. Nous franchîmes une autre chaîne de montagnes, et nous découvrîmes une seconde plaine plus vaste et plus désolée que la première.

» La nuit vint. La lune éclairoit le désert vide : on n'apercevoit, sur une solitude sans ombre, que l'ombre immobile de notre dromadaire, et l'ombre errante de quelques troupeaux de gazelles. Le silence n'étoit interrompu que par le bruit des sangliers qui broyoient des racines flétries, ou par le chant du grillon qui demandoit en vain dans ce sable inculte le foyer du laboureur.

» Nous reprîmes notre route avant le retour de la lumière. Le soleil se leva dépouillé de ses rayons, et semblable à une meule de fer rougie. La chaleur augmentoit à chaque instant. Vers la troisième heure du jour, le dromadaire

commença à donner des signes d'inquiétude : il enfonçoit ses nazeaux dans le sable et souffloit avec violence. Par intervalle, l'autruche poussoit des sons lugubres. Les serpents et les caméléons se hâtoient de rentrer dans le sein de la terre. Je vis le guide regarder le ciel et pâlir. Je lui demandai la cause de son trouble.

« Je crains, dit-il, le vent du midi ; sauvons-nous. »

» Tournant le visage au nord, il se mit à fuir de toute la vitesse de son dromadaire. Je le suivis : l'horrible vent qui nous menaçoit étoit plus léger que nous.

» Soudain de l'extrémité du désert accourt un tourbillon. Le sol emporté devant nous manque à nos pas, tandis que d'autres colonnes de sables, enlevées derrière nous, roulent sur nos têtes. Égaré dans un labyrinthe de tertres mouvants et semblables entre eux, le guide déclare qu'il ne reconnoît plus sa route ; pour dernière calamité, dans la rapidité de notre course, nos outres remplies d'eau s'écoulent. Haletants, dévorés d'une soif ardente, retenant fortement notre haleine dans la crainte d'aspirer des flammes, la sueur ruisselle à grands flots de nos membres abattus. L'ouragan redouble de rage : il creuse jusqu'aux antiques fondements de la terre, et répand dans le ciel les entrailles brûlantes du

désert. Enseveli dans une atmosphère de sable embrasé, le guide échappe à ma vue. Tout à coup j'entends son cri; je vole à sa voix : l'infortuné, foudroyé par le vent de feu, étoit tombé mort sur l'arène, et son dromadaire avoit disparu.

» En vain j'essayai de ranimer mon malheureux compagnon. Mes efforts furent inutiles. Je m'assis à quelque distance, tenant mon cheval en main, et n'espérant plus que dans celui qui changea les feux de la fournaise d'Azarias en un vent frais et une douce rosée. Un acacia qui croissoit dans ce lieu, me servit d'abri. Derrière ce frêle rempart, j'attendis la fin de la tempête. Vers le soir, le vent du nord reprit son cours; l'air perdit sa chaleur cuisante, les sables tombèrent du ciel, et me laissèrent voir les étoiles : inutiles flambeaux qui me montrèrent seulement l'immensité du désert!

» Toutes les bornes avoient disparu, tous les sentiers étoient effacés. Des paysages de sable formés par les vents offroient de toutes parts leurs nouveaux aspects et leurs créations nouvelles. Épuisée de soif, de faim et de fatigue, ma cavale ne pouvoit plus porter son fardeau : elle se coucha mourante à mes pieds. Le jour vint achever mon supplice. Le soleil m'ôta le peu de force qui me restoit : j'essayai de faire quelques pas; mais bientôt incapable d'aller plus avant,

je me précipitai la tête dans un buisson, et j'attendis, ou plutôt j'appelai la mort.

» Déjà le soleil avoit passé le milieu de son cours : tout à coup le rugissement d'un lion se fait entendre. Je me soulève avec peine, et j'aperçois l'animal terrible courant à travers les sables. Il me vint alors en pensée qu'il se rendoit peut-être à quelque fontaine connue des bêtes de ces solitudes. Je me recommandai à la puissance qui protégea Daniel, et louant Dieu, je me levai et suivis de loin mon étrange conducteur. Nous ne tardâmes pas d'arriver à une petite vallée. Là, se voyoit un puits d'eau fraîche environné d'une mousse verdoyante. Un dattier s'élevoit auprès; ses fruits mûrs pendoient sous ses palmes recourbées. Ce secours inespéré me rendit la vie. Le lion but à la fontaine, et s'éloigna doucement, comme pour me céder sa place au banquet de la Providence : ainsi renaissoient pour moi ces jours du berceau du monde, alors que le premier homme, exempt de souillure, voyoit les bêtes de la création se jouer autour de leur roi, et lui demander le nom qu'elles porteroient au désert.

De la vallée du palmier on apercevoit à l'orient une haute montagne. Je me dirigeai sur cette espèce de phare, qui sembloit m'appeler à un port à travers les flots fixes et les ondes

épaisses d'un océan de sable. J'arrivai au pied de cette montagne; je commençai à gravir des rocs noircis et calcinés qui fermoient l'horizon de toutes parts. La nuit étoit descendue; je n'entendois que les pas d'une bête sauvage qui marchoit devant moi, et qui brisoit, en passant dans l'ombre, quelques plantes desséchées. Je crus reconnoître le lion de la fontaine. Tout à coup il se mit à rugir: les échos de ces montagnes inconnues semblèrent s'éveiller pour la première fois, et répondirent par un murmure sauvage aux accents du lion. Il s'étoit arrêté devant une caverne dont l'entrée étoit fermée par une pierre. J'entrevois une foible lumière à travers les fentes du rocher. Le cœur palpitant de surprise et d'espoir, je m'approche, je regarde; ô miracle! je découvre réellement une lumière au fond de cette grotte.

« Qui que vous soyez, m'écriai-je, vous qui apprivoisez les bêtes farouches, prenez pitié d'un voyageur égaré! »

» A peine avois-je prononcé ces mots, que j'entendis la voix d'un vieillard qui chantoit un cantique de l'Écriture.

« O Chrétien, m'écriai-je de nouveau, recevez votre frère! »

» A l'instant même je vis paroître un homme cassé de vieillesse, et qui sembloit réunir sur sa

tête autant d'années que Jacob. Il étoit vêtu d'une robe de feuilles de palmier :

« Étranger, me dit-il, soyez le bienvenu! Vous voyez un homme qui est sur le point d'être réduit en poussière. L'heure de mon heureux sommeil est arrivée; mais je puis encore vous donner l'hospitalité pour quelques moments. Entrez, mon frère, dans la grotte de Paul. »

» Je suivis, en tremblant de respect, ce fondateur du Christianisme dans les sables de la Thébaïde.

» Au fond de la grotte, un palmier, étendant et entrelaçant ses branches de toutes parts, formoit une espèce de vestibule. Une fontaine très-claire couloit auprès. De cette fontaine sortoit un petit ruisseau qui, à peine échappé de sa source, rentroit dans le sein de la terre. Paul s'assit avec moi au bord de l'eau, et le lion qui m'avoit montré le puits de l'Arabe se vint coucher à nos pieds.

« Étranger, me dit l'anachorète avec une bienheureuse simplicité, comment vont les choses du monde? Bâtit-on encore des villes? Quel est le maître qui règne aujourd'hui? Il y a cent treize ans que j'habite cette grotte : depuis cent ans je n'ai vu que deux hommes, vous aujourd'hui, et Antoine, l'héritier de mon désert, qui vint frap-

per hier à ma porte, et qui reviendra demain pour m'ensevelir. »

» En achevant ces mots, Paul alla chercher dans le trou d'un rocher un pain du plus pur froment. Il me dit que la Providence lui fournissoit chaque jour une pareille nourriture. Il m'invita à rompre avec lui le don céleste. Nous bûmes un peu d'eau dans le creux de notre main; et après ce repas frugal, l'homme saint me demanda quels évènements m'avoient conduit dans cette retraite inaccessible. Après avoir entendu la déplorable histoire de ma vie :

« Eudore, me dit-il, vos fautes ont été grandes, mais il n'est rien que ne puissent effacer des larmes sincères. Ce n'est pas sans dessein sur vous que la Providence vous a fait voir le Christianisme naissant par toute la terre. Vous le retrouvez encore dans cette solitude, parmi les lions, sous les feux du tropique, comme vous l'avez rencontré au milieu des ours et des glaces du pôle. Soldat de Jésus-Christ, vous êtes destiné à combattre et à vaincre pour la foi. O Dieu, dont les voies sont incompréhensibles! c'est toi qui as conduit ce jeune confesseur dans cette grotte, afin que je lui dévoile l'avenir; et qu'en achevant de lui faire connoître sa religion, je complète en lui par la grâce l'œuvre que la nature a commencée! Eudore, reposez-vous ici

toute cette journée ; demain, au lever du soleil, nous irons prier Dieu sur la montagne, et je vous parlerai avant de mourir. »

» L'anachorète m'entretint encore long-temps de la beauté de la religion et des bienfaits qu'elle doit répandre un jour sur le genre humain. Ce vieillard présentoit dans ses discours un contraste extraordinaire : aussi naïf qu'un enfant, quand il étoit abandonné à la seule nature, il sembloit avoir tout oublié, ou ne rien connoître du monde, de ses grandeurs, de ses peines, de ses plaisirs; mais quand Dieu descendoit dans son âme, Paul devenoit un génie inspiré, rempli de l'expérience du présent, et des visions de l'avenir. Deux hommes se trouvoient ainsi réunis dans le même homme : on ne pouvoit dire lequel étoit le plus admirable, ou de Paul l'ignorant, ou de Paul le prophète, puisque c'étoit à la simplicité du premier qu'étoit accordée la sublimité du second.

» Après m'avoir donné des leçons pleines d'une douceur grave et d'une agréable sagesse, Paul m'invite à faire avec lui un sacrifice de louanges à l'Éternel; il se lève, et debout sous le palmier, il chante :

« Béni soyez-vous, Dieu de nos pères, qui n'avez pas méprisé ma bassesse!

» Solitude, ô mon épouse! vous allez perdre » celui qui trouvoit en vous des douceurs!

» Le Solitaire doit avoir le corps chaste, la » bouche pure, l'esprit éclairé d'une lumière » divine.

» Sainte tristesse de la pénitence, percez mon » âme comme un aiguillon d'or, et remplissez-» la d'une douleur céleste!

» Les larmes sont mères des vertus, et le » malheur est un marchepied pour s'élever vers » le ciel. »

» La prière du saint étoit à peine achevée, qu'un doux et profond sommeil me saisit. Je m'endormis sur le lit de cendre que Paul préféroit à la couche des rois. Le soleil étoit prêt à finir son tour quand je rouvris les yeux à la lumière. L'hermite me dit :

« Levez-vous; priez, mangez, et allons sur la » montagne. »

» Je lui obéis; nous partîmes. Pendant plus de six heures, nous gravîmes des roches escarpées, et au lever du jour, nous atteignîmes la pointe la plus élevée du mont Colzim.

» Un horizon immense s'étendoit en cercle autour de nous. On découvroit à l'orient les sommets d'Horeb et de Sinaï, le désert de Sur et la mer Rouge; au midi, les chaînes des montagnes

de la Thébaïde; au nord, les plaines stériles où Pharaon poursuivit les Hébreux; et à l'occident, par delà les sables où je m'étois égaré, la vallée féconde de l'Égypte.

» L'aurore, entr'ouvrant le ciel de l'Arabie Heureuse, éclaira quelque temps ce tableau. L'onagre, la gazelle et l'autruche couroient rapidement dans le désert, tandis que les chameaux d'une caravane passoient lentement à la file, menés par l'âne intelligent qui leur servoit de conducteur. On voyoit fuir sur la mer Rouge des vaisseaux chargés de parfums et de soies, ou qui portoient quelque Sage aux rives indiennes. Couronnant enfin de splendeur cette frontière de deux mondes, le soleil se leva; il parut éclatant de lumière au sommet du Sinaï : foible et pourtant brillante image du Dieu que Moïse contempla sur la cime de ce mont sacré!

» Le Solitaire prit la parole :

« Confesseur de la foi, jetez les yeux autour de vous. Voilà cet Orient d'où sont sorties toutes les religions et toutes les révolutions de la terre; voilà cette Égypte qui a donné des dieux élégants à votre Grèce, et des dieux informes à l'Inde; voilà ce désert de Sur où Moïse reçut la Loi; Jésus-Christ a paru dans ces mêmes régions, et un jour viendra qu'un descendant d'Ismaël réta-

blira l'erreur sous la tente de l'Arabe. La morale écrite est pareillement un fruit de ce sol fécond. Or, remarquez que les peuples de l'Orient, comme en punition de quelque grande rébellion tentée par leurs pères, ont presque toujours été soumis à des tyrans : ainsi (merveilleux contre-poids !) la morale est née auprès de l'esclavage, et la religion nous est venue de la contrée du malheur. Enfin, ces mêmes déserts ont vu marcher les armées de Sésostris, de Cambyse, d'Alexandre, de César. Siècles à venir, vous y ramènerez des armées non moins nombreuses, des guerriers non moins célèbres ! Tous les grands mouvements imprimés à l'espèce humaine sont partis d'ici, ou sont venus s'y perdre. Une énergie surnaturelle s'est conservée aux bords où le premier homme a reçu la vie ; quelque chose de mystérieux semble encore attaché au berceau de la création et aux sources de la lumière.

» Sans nous arrêter à ces grandeurs humaines qui tour à tour ont trébuché dans la tombe, sans considérer ces siècles fameux qu'une pelletée de terre sépare, et qu'un peu de poussière recouvre, c'est surtout pour les Chrétiens que l'Orient est le pays des merveilles...

» Vous avez vu le Christianisme pénétrer, à l'aide de la morale, chez les nations civilisées de l'Italie et de la Grèce ; vous l'avez vu s'intro-

duire par la charité au milieu des peuples barbares de la Gaule et de la Germanie; ici, sous l'influence d'une nature qui affoiblit l'âme en rendant l'esprit obstiné, chez un peuple grave par ses institutions politiques, et léger par son climat, la charité et la morale seroient insuffisantes. La religion de Jésus-Christ ne peut entrer dans les temples d'Isis et d'Ammon que sous les voiles de la pénitence. Il faut qu'elle offre à la mollesse le spectacle de toutes les privations; il faut qu'elle oppose aux fourberies des prêtres et aux mensonges des faux dieux, des miracles certains et de vrais oracles; des scènes extraordinaires de vertu peuvent seules arracher la foule enchantée aux jeux du cirque et du théâtre: tandis que d'une part les hommes commettent de grands crimes, les grandes expiations sont nécessaires, afin que la renommée de ces dernières étouffe la célébrité des premiers.

» Voilà la raison de l'établissement de ces missionnaires qui commencent en moi, et qui se perpétueront dans ces solitudes. Admirez notre Divin Chef qui sait dresser sa milice selon les lieux et les obstacles qu'elle a à combattre. Contemplez les deux religions qui vont lutter ici corps à corps, jusqu'à ce que l'une ait terrassé l'autre. L'antique culte d'Osiris qui se perd dans la nuit des temps, fier de ses traditions, de ses

mystères, de ses pompes, se croit sûr de la victoire. Le grand Dragon d'Égypte se couche au milieu de ses eaux, et dit : « Le fleuve est à moi. » Il croit que le crocodile recevra toujours l'encens des mortels, que le bœuf qu'on assomme à la crèche sera toujours le plus grand des dieux. Non, mon fils, une armée va se former dans le désert, et marcher à la conquête de la vérité. Elle s'avance de la Thébaïde et de la solitude de Scété; elle est composée de saints vieillards qui ne portent que des bâtons blancs pour assiéger les prêtres de l'erreur dans leurs temples. Ces derniers occupent des champs fertiles, et sont plongés dans le luxe et les plaisirs; les premiers habitent un sable brûlant parmi toutes les rigueurs de la vie. L'Enfer, qui pressent sa ruine, tente tous les moyens de victoire : les Démons de la volupté, de l'or, de l'ambition, cherchent à corrompre la milice fidèle. Le ciel vient au secours de ses enfants; il prodigue en leur faveur les miracles. Qui pourroit dire les noms de tant d'illustres Solitaires, les Antoine, les Sérapion, les Macaire, les Pacôme ! La victoire se déclare pour eux : le Seigneur se revêt de l'Égypte, comme un berger de son manteau. Partout où l'erreur avoit parlé, la vérité s'est fait entendre; partout où les faux dieux avoient placé un mystère, Jésus-Christ a placé un saint. Les grottes

de la Thébaïde sont envahies, les catacombes des morts sont occupées par des vivants morts aux passions de la terre. Les dieux forcés dans leurs temples retournent au fleuve ou à la charrue. Un cri de triomphe s'élève depuis la pyramide de Chéops jusqu'au tombeau d'Osymandué. La postérité de Joseph rentre dans la terre de Gessen; et cette conquête due aux larmes des vainqueurs ne coûte pas une larme aux vaincus! »

» Paul suspendit un moment son discours; ensuite reprenant la parole :

« Eudore, dit-il, vous n'abandonnerez plus les rangs des soldats de Jésus-Christ? Si vous n'êtes pas rebelle à la voix du Ciel, quelle couronne vous attend! Quelle gloire sera répandue sur vous! Eh! mon fils, que chercheriez-vous à présent parmi les hommes! Le monde pourroit-il vous toucher? Voudriez-vous, ainsi que l'infidèle Israélite, mener des danses autour du Veau d'or? Savez-vous quelle fin menace cet Empire qui depuis long-temps écrase le genre humain? Les crimes des maîtres du monde amèneront bientôt le jour de la vengeance. Ils ont persécuté les Fidèles; ils se sont remplis du sang des Martyrs, comme les coupes et les cornes de l'autel.... »

» Paul s'interrompit de nouveau. Il étendit ses bras vers le mont Horeb, ses yeux s'animèrent, une flamme parut sur sa tête, son front ridé brilla tout à coup d'une jeunesse divine; le nouvel Élie s'écria :

« D'où viennent ces familles fugitives qui cherchent un abri dans l'antre du Solitaire? Qui sont ces peuples sortis des quatre régions de la terre? Voyez-vous ces hideux cadavres, enfants impurs des Démons et des sorcières de la Scythie[1]? Le Fléau de Dieu les conduit[2]. Leurs chevaux sont plus légers que les léopards; ils assemblent des troupes de captifs comme des monceaux de sable! Que veulent ces rois vêtus de peaux de bêtes, la tête couverte d'un chapeau barbare[3], ou les joues peintes d'une couleur verte[4]? Pourquoi ces hommes nus égorgent-ils les prisonniers autour de la ville assiégée[5]? Arrêtez : ce monstre a bu le sang du Romain qu'il avoit abattu[6]! Tous viennent du désert d'une terre affreuse; tous marchent vers la nouvelle Babylone. Es-tu tombée, reine des cités? Ton Capitole est-il caché dans la poussière? Que tes campagnes sont désertes! Quelle solitude autour de toi...! Mais, ô prodige! la Croix paroît

[1] Les Huns. — [2] Attila.
[3] Les Goths. — [4] Les Lombards.
[5] Les Francs et les Vandales. — [6] Le Sarrasin.

au milieu de ce tourbillon de poussière! Elle s'élève sur Rome ressuscitée! Elle en marque les édifices. Père des anachorètes, Paul, réjouis-toi avant de mourir! tes enfants occupent les ruines du palais des Césars; les portiques où la mort des Chrétiens fut jurée, sont changés en cloîtres pieux [1], et la pénitence habite où régna le crime triomphant! »

» Paul laissa retomber ses mains à ses côtés. Le feu qui l'avoit animé s'éteignit. Redevenu mortel, il en reprit le langage.

« Eudore, me dit-il, il faut nous séparer. Je ne dois plus descendre de la montagne. Celui qui me doit ensevelir approche; il vient couvrir ce pauvre corps et rendre la terre à la terre. Vous le trouverez au bas du rocher; vous attendrez son retour : il vous montrera le chemin. »

» Alors l'étonnant vieillard me força de le quitter. Triste, et plongé dans les plus sérieuses pensées, je m'éloignai en silence. J'entendois la voix de Paul qui chantoit son dernier cantique. Prêt à se brûler sur l'autel, le vieux phénix saluoit par des concerts sa jeunesse renaissante. Au bas de la montagne je rencontrai un autre vieillard qui hâtoit ses pas. Il tenoit à la main la tunique d'Athanase que Paul lui avoit demandée

[1] Les Thermes de Dioclétien habités par les chartreux.

pour lui servir de linceul. C'étoit le grand Antoine, éprouvé par tant de combats contre l'Enfer. Je voulus lui parler; mais lui, toujours marchant, s'écrioit :

« J'ai vu Élie, j'ai vu Jean dans le désert, j'ai vu Paul dans un paradis! »

» Il passa, et j'attendis son retour toute la journée. Il ne revint que le jour suivant. Des pleurs couloient de ses yeux.

« Mon fils, s'écria-t-il en s'approchant de moi, le Séraphin n'est plus sur la terre. A peine hier m'étois-je éloigné de vous, que je vis, au milieu d'un chœur d'anges et de Prophètes, Paul tout éclatant d'une blancheur pure, monter au ciel. Je courus au haut de la montagne, j'aperçus le saint, les genoux en terre, la tête levée et les bras étendus vers le ciel; il sembloit encore prier, et il n'étoit plus! Deux lions qui sortirent des rochers voisins, m'ont aidé à lui creuser un tombeau, et sa tunique de feuilles de palmier est devenue mon héritage. »

» Ce fut ainsi qu'Antoine me raconta la mort du premier des anachorètes. Nous nous mîmes en route, et nous arrivâmes au monastère où déjà se formoit sous la direction d'Antoine cette milice dont Paul m'avoit annoncé les conquêtes. Un Solitaire me conduisit à Arsinoé. J'en partis bientôt avec les marchands de Ptolémaïs. En

traversant l'Asie, je m'arrêtai aux Saints Lieux, où je connus la pieuse Hélène, épouse de Constance, mon généreux protecteur, et mère de Constantin, mon illustre ami. Je vis ensuite les sept Églises instruites par le prophète de Patmos, la patiente Éphèse, Smyrne l'affligée, Pergame remplie de foi, la charitable Thyatire, Sardes mise au rang des morts, Laodicée qui doit acheter des habits blancs, et Philadelphie aimée de celui qui possède la clef de David. J'eus le bonheur de rencontrer à Byzance le jeune prince Constantin, qui daigna me presser dans ses bras, et me confier ses vastes projets. Je vous revis enfin, ô mes parents! après dix années d'absence et de malheurs! Si le ciel exauçoit mes vœux, je ne quitterois plus les vallons de l'Arcadie : heureux d'y passer mes jours dans la pénitence, et d'y dormir après ma mort dans le tombeau de mes pères! »

Ces dernières paroles mirent fin au récit d'Eudore : les vieillards qui l'écoutoient demeurèrent quelque temps en silence. Lasthénès remercioit Dieu au fond du cœur de lui avoir donné un tel fils; Cyrille n'avoit plus rien à dire à un jeune homme qui avouoit ses fautes avec tant de candeur; il le regardoit même avec un mélange de respect et d'admiration, comme un confesseur

appelé par le ciel aux plus hautes destinées; Démodocus étoit presque effrayé du langage inconnu et des vertus incompréhensibles d'Eudore. Les trois vieillards se lèvent avec majesté, comme trois rois, et rentrent au foyer de Lasthénès. Cyrille, après avoir offert pour Eudore le redoutable sacrifice, prend congé de ses hôtes et retourne à Lacédémone. Eudore se retire dans la grotte témoin de sa pénitence. Démodocus, resté seul avec sa fille, la serre tendrement dans ses bras, et lui dit avec un pressentiment triste :

« Fille de Démodocus, tu seras peut-être aussi malheureuse à ton tour, car Jupiter dispose de nos destinées. Mais tu imiteras Eudore. L'adversité a augmenté les vertus de ce jeune homme. Les vertus les plus rares ne sont pas toujours le résultat de cette lente maturité que l'âge amène : la grappe encore verte, tordue par la main du vigneron, et flétrie sur le cep avant l'automne, donne le plus doux vin aux bords de l'Alphée et sur les coteaux de l'Erymanthe. »





LIVRE DOUZIÈME.

SOMMAIRE.

Invocation à l'Esprit Saint. Conjuration des Démons contre l'Église. Dioclétien ordonne de faire le dénombrement des Chrétiens. Hiéroclès part pour l'Achaïe. Amour d'Eudore et de Cymodocée.

Esprit Saint, qui fécondas le vaste abîme en le couvrant de tes ailes, c'est à présent que j'ai besoin de ton secours! Du haut de la montagne qui voit s'abaisser à ses pieds les sommets d'Aonie, tu contemples ce mouvement perpétuel des choses de la terre, cette société humaine où tout change, même les principes, où le bien devient le mal, où le mal devient le bien; tu regardes en pitié les dignités qui nous enflent le cœur, les vains honneurs qui le corrompent;

tu menaces le pouvoir acquis par des crimes, tu consoles le malheur acheté par des vertus; tu vois les diverses passions des hommes, leurs craintes honteuses, leurs haines basses, leurs vœux intéressés, leurs joies si courtes, leurs ennuis si longs; tu pénètres toutes ces misères, ô Esprit créateur! Anime et vivifie ma parole dans le récit que je vais faire : heureux si je puis adoucir l'horreur du tableau, en y peignant les miracles de ton amour!

Placés aux postes désignés par leur chef, les Esprits de ténèbres soufflent de toutes parts la discorde et l'horreur du nom chrétien. Ils déchaînent dans Rome même les passions des chefs et des ministres de l'Empire. Astarté présente sans cesse à Hiéroclès l'image de la fille d'Homère. Il donne à ce fantôme séduisant toutes les grâces qu'ajoutent à la beauté l'absence et le souvenir. Satan réveille secrètement l'ambition de Galérius : il lui peint les Fidèles attachés à Dioclétien, comme le seul appui qui soutient le vieil Empereur sur son trône. Le préfet d'Achaïe, déserteur de la loi évangélique et livré au démon de la fausse sagesse, confirme le fougueux César dans sa haine contre les adorateurs du vrai Dieu. La mère de Galérius se plaint de ce que les disciples de la Croix in-

sultent à ses sacrifices, et refusent de prier pour son fils les divinités champêtres. Lorsqu'un vautour, sauvage enfant de la montagne, va fondre sur une colombe qui se désaltère dans un courant d'eau; à l'instant où il se précipite, d'autres vautours arrêtés sur un rocher poussent des cris cruels, et l'excitent à dévorer sa proie: ainsi Galérius, qui veut anéantir la religion de Jésus-Christ, est encore animé au carnage par sa mère et par l'impie Hiéroclès. Enivré de ses victoires sur les Parthes, traînant à sa suite le luxe et la corruption de l'Asie, nourrissant les projets les plus ambitieux, il fatigue Dioclétien de ses plaintes et de ses menaces.

« Qu'attendez-vous, lui dit-il, pour punir une race odieuse que votre dangereuse clémence laisse multiplier dans l'Empire? Nos temples sont déserts, ma mère est insultée, votre épouse séduite. Osez frapper des sujets rebelles : vous trouverez dans leurs richesses des ressources qui vous manquent, et vous ferez un acte de justice agréable aux dieux. »

Dioclétien étoit un prince orné de modération et de sagesse; son âge le faisoit encore pencher vers la douceur en faveur des peuples : tel un vieil arbre, en abaissant ses rameaux, rapproche ses fruits de la terre. Mais l'avarice qui resserre le cœur, et la superstition qui le trouble, gâ-

toient les grandes qualités de Dioclétien. Il se laissa séduire par l'espoir de trouver des trésors chez les Fidèles. Marcellin, évêque de Rome, reçut l'ordre de livrer aux temples des idoles les richesses du nouveau culte. L'Empereur se rendit lui-même à l'église où ces trésors devoient avoir été rassemblés. Les portes s'ouvrent : il aperçoit une troupe innombrable de pauvres, d'infirmes, d'orphelins !

« Prince, lui dit le pasteur des hommes, voilà les trésors de l'Église, les joyaux, les vases précieux, les couronnes d'or de Jésus-Christ ! »

Cette austère et touchante leçon fit monter la rougeur au front du prince. Un monarque est terrible quand il est vaincu en magnanimité : la puissance, par un instinct sublime, prétend à la vertu, comme une mâle jeunesse se croit faite pour la beauté : malheur à celui qui ose lui faire sentir les qualités ou les grâces qui lui manquent !

Satan profite de ce moment de foiblesse pour augmenter le ressentiment de Dioclétien de toutes les frayeurs de la superstition. Tantôt les sacrifices sont tout à coup suspendus, et les prêtres déclarent que la présence des Chrétiens éloigne les dieux de la patrie ; tantôt le foie des victimes immolées paroît sans tête ; leurs entrailles parsemées de taches livides n'offrent que des

signes funestes; les divinités couchées sur leurs lits, dans les places publiques, détournent les yeux; les portes des temples se referment d'elles-mêmes; des bruits confus font retentir les antres sacrés; chaque moment apporte à Rome la nouvelle d'un nouveau prodige : le Nil a retenu le tribut de ses eaux; la foudre gronde, la terre tremble, les volcans vomissent des flammes; la peste et la famine ravagent les provinces de l'Orient; l'Occident est troublé par des séditions dangereuses et des guerres étrangères : tout est attribué à l'impiété des Chrétiens.

Dans la vaste enceinte du palais de Dioclétien, au milieu du jardin des Thermes, s'élevoit un cyprès qu'arrosoit une fontaine. Au pied de ce cyprès étoit un autel consacré à Romulus. Tout à coup un serpent, le dos marqué de taches sanglantes, sort en sifflant de dessous l'autel; il embrasse le tronc du cyprès. Parmi le feuillage, sur le rameau le plus élevé, trois passereaux étoient cachés dans leur nid : l'horrible dragon les dévore; la mère vole à l'entour en gémissant; l'impitoyable reptile la saisit bientôt par les ailes, et l'enveloppe malgré ses cris. Dioclétien effrayé de ce prodige fait appeler Tagès, chef des Aruspices. Gagné secrètement par Galérius, et fanatique adorateur des idoles, Tagès s'écrie :

« O prince! le dragon représente la religion nouvelle prête à dévorer les deux Césars et le chef de l'Empire! Hâtez-vous de détourner les effets de la colère céleste, en punissant les ennemis des dieux. »

Alors le Tout-Puissant prend dans sa main les balances d'or où sont pesées les destinées des rois et des empires : le sort de Dioclétien fut trouvé léger. A l'instant l'empereur rejeté sent en lui quelque chose d'extraordinaire : il lui semble que son bonheur l'abandonne, et que les Parques, fausses divinités qu'il adore, filent plus rapidement ses jours. Une partie de sa prudence accoutumée lui échappe. Il ne voit plus aussi clairement les hommes et leurs passions; il se laisse entraîner aux siennes : il veut que les officiers chrétiens de son palais sacrifient aux dieux, et il ordonne qu'il soit fait un dénombrement exact des Fidèles dans tout l'Empire.

Galérius est transporté de joie. Comme un vigneron, possesseur d'un terrain fameux dans les vallons du Tmolus, se promène entre les ceps de sa vigne en fleurs, et compte déjà les flots du vin pur qui rempliront la coupe des rois ou le calice des autels; ainsi Galérius voit couler en espérance les torrens du sang précieux que lui promet le Christianisme florissant.

Les proconsuls, les préfets, les gouverneurs des provinces quittent la cour pour exécuter les ordres de Dioclétien. Hiéroclès baise humblement le bas de la toge de Galérius, et faisant un effort, comme un homme qui va s'immoler à la vertu, il ose lever un regard humilié vers César :

« Fils de Jupiter, lui dit-il, prince sublime, amateur de la sagesse, je pars pour l'Achaïe. Je vais commencer à punir ces factieux qui blasphèment ton Éternité. Mais, César, toi qui es ma fortune et mes dieux, permets que je m'explique avec franchise. Un sage, même au péril de ses jours, doit la vérité toute entière à son prince. Le divin Empereur ne montre point encore assez de fermeté contre des hommes odieux. Oserai-je le dire sans attirer sur moi ta colère? Si des mains affoiblies par l'âge laissent échapper les rênes de l'État, Galérius, vainqueur des Parthes, n'est-il pas digne de monter sur le trône de l'univers? Mais, ô mon héros! garde-toi des ennemis qui t'environnent! Dorothé, chef du palais, est chrétien. Depuis qu'un Arcadien rebelle fut introduit à la cour, l'Impératrice même favorise les impies. Le jeune prince Constantin, ô honte! ô douleur!.... »

Hiéroclès s'interrompit brusquement, versa des pleurs, et parut profondément alarmé des périls de César. Il rallume ainsi dans le cœur

du tyran ses deux passions dominantes, l'ambition et la cruauté. Il jette en même temps les fondements de sa grandeur future : car Hiéroclès n'étoit point aimé de l'Empereur, ennemi des sophistes, et il savoit qu'il n'obtiendroit jamais sous Dioclétien les honneurs qu'il espéroit de Galérius.

Il vole à Tarente, et monte sur la flotte qui le doit porter en Messénie. Il brûle de revoir le rivage de la Grèce : c'est là que respire la fille d'Homère; c'est là qu'il pourra satisfaire à la fois et son amour pour Cymodocée, et sa haine contre les Chrétiens. Cependant il cache ses sentiments au fond de son cœur; et, couvrant ses vices du masque des vertus, les mots de sagesse et d'humanité sortent incessamment de sa bouche : telle une eau profonde, qui recèle dans son sein des écueils et des abîmes, embellit souvent sa surface de l'image et de la lumière des cieux.

Cependant les Démons qui veulent hâter la ruine de l'Église, envoient au proconsul d'Achaïe un vent favorable. Il franchit rapidement cette mer qui vit passer Alcibiade, lorsque l'Italie charmée accourut pour contempler le plus beau des Grecs. Déjà Hiéroclès a vu fuir les jardins d'Alcinoüs et les hauteurs de Buthrotum : lieux voisins immortalisés par les deux maîtres de la lyre. Leucate où respirent encore les feux de la

fille de Lesbos, Ithaque hérissée de rochers, Zacynthe couverte de forêts, Céphalénie aimée des colombes, attirent tour à tour les regards du proconsul romain. Il découvre les Strophades, demeure impure de Cœléno, et bientôt il salue les monts lointains de l'Élide. Il ordonne de tourner la proue vers l'orient. Il rase le sablonneux rivage où Nestor offroit une hécatombe à Neptune, quand Télémaque vint lui demander des nouvelles d'Ulysse égal aux dieux pour sa sagesse. Il laisse à sa gauche Pylos, Sphactérie, Mothone, il s'enfonce dans le golfe de Messénie, et son vaisseau rapide abandonnant les flots amers vient enfin arrêter sa course dans les eaux tranquilles du Pamisus.

Tandis que semblable à un sombre nuage levé sur les mers, Hiéroclès s'approche de la patrie des dieux et des héros, l'Ange des saintes amours étoit descendu dans la grotte du fils de Lasthénès : ainsi le fils supposé d'Ananias s'offrit au jeune Tobie pour le conduire auprès de la fille de Raguël. Lorsque Dieu veut mettre dans le cœur de l'homme ces chastes ardeurs d'où sortent des miracles de vertus, c'est au plus beau des Esprits du ciel que ce soin important est confié. Uriel est son nom ; d'une main il tient une flèche d'or tirée du carquois du Seigneur, de l'autre, un flambeau allumé au foudre éternel.

Sa naissance ne précéda point celle de l'univers : il naquit avec Ève, au moment même où la première femme ouvrit les yeux à la lumière récente. La puissance créatrice répandit sur le Chérubin ardent un mélange des grâces séduisantes de la mère des humains, et des beautés mâles du père des hommes : il a le sourire de la pudeur et le regard du génie. Quiconque est frappé de son trait divin ou brûlé de son flambeau céleste, embrasse avec transport les dévouements les plus héroïques, les entreprises les plus périlleuses, les sacrifices les plus douloureux. Le cœur ainsi blessé connoît toutes les délicatesses des sentiments ; sa tendresse s'accroît dans les larmes et survit aux désirs satisfaits. L'amour n'est point pour ce cœur un penchant borné et frivole, mais une passion grande et sévère, dont la noble fin est de donner la vie à des êtres immortels.

L'Ange des saintes amours allume dans le cœur du fils de Lasthénès une flamme irrésistible : le Chrétien repentant se sent brûler sous le cilice, et l'objet de ses vœux est une Infidèle ! Le souvenir de ses erreurs passées alarme Eudore : il craint de retomber dans les fautes de sa première jeunesse ; il songe à fuir, à se dérober au péril qui le menace : ainsi, lorsque la tempête n'a point encore éclaté, que tout paroît tranquille sur le rivage, que des vaisseaux imprudents osent

déployer leurs voiles et sortir du port, le pêcheur expérimenté secoue la tête au fond de sa barque, et appuyant sur la rame une main robuste, il se hâte de quitter la haute mer, afin de se mettre à l'abri derrière un rocher. Cependant un véritable amour s'est glissé pour la première fois dans le sein d'Eudore. Le fils de Lasthénès s'étonne de la timidité de ses sentiments, de la gravité de ses projets, si différentes de cette hardiesse de désirs, de cette légèreté de pensées qu'il portoit jadis dans ses attachements. Ah! s'il pouvoit convertir à Jésus-Christ cette femme idolâtre; si, la prenant pour son épouse, il lui ouvroit à la fois les portes du ciel et les portes de la chambre nuptiale! Quel bonheur pour un Chrétien!

Le soleil se plongeoit dans la mer des Atlantides, et doroit de ses derniers rayons les îles Fortunées, lorsque Démodocus voulut quitter la famille chrétienne; mais Lasthénès lui représenta que la nuit est pleine d'embûches et de périls. Le prêtre d'Homère consentit à attendre chez son hôte le retour de l'aurore. Retirée à son appartement, Cymodocée repassoit dans son esprit ce qu'elle savoit de l'histoire d'Eudore; ses joues étoient colorées, ses yeux brilloient d'un feu inconnu. La brûlante insomnie chasse enfin de sa couche la prêtresse des Muses. Elle se lève:

elle veut respirer la fraîcheur de la nuit, et descend dans les jardins, sur la pente de la montagne.

Suspendue au milieu du ciel de l'Arcadie, la lune étoit presque, comme le soleil, un astre solitaire : l'éclat de ses rayons avoit fait disparoître les constellations autour d'elle; quelques-unes se montroient çà et là dans l'immensité : le firmament, d'un bleu tendre, ainsi parsemé de quelques étoiles, ressembloit à un lis d'azur chargé des perles de la rosée. Les hauts sommets du Cyllène, les croupes du Pholoé et du Thelphusse, les forêts d'Anémose et de Phalante formoient de toutes parts un horizon confus et vaporeux. On entendoit le concert lointain des torrents et des sources qui descendent des monts de l'Arcadie. Dans le vallon où l'on voyoit briller ses eaux, Alphée sembloit suivre encore les pas d'Aréthuse, Zéphyre soupiroit dans les roseaux de Syrinx, et Philomèle chantoit dans les lauriers de Daphné au bord du Ladon.

Cette belle nuit rappelle à la mémoire de Cymodocée cette autre nuit qui la conduisit auprès du jeune homme semblable au chasseur Endymion. A ce souvenir, le cœur de la fille d'Homère palpite avec plus de vitesse. Elle se retrace vivement la beauté, le courage, la noblesse du fils de Lasthénès; elle se souvient que Démo-

docus a prononcé quelquefois le nom d'époux en parlant d'Eudore. Quoi, pour échapper à Hiéroclès, se priver des douceurs de l'hyménée, ceindre pour toujours son front des bandelettes glacées de la vestale! Aucun mortel, il est vrai, n'avoit été jusqu'alors assez puissant pour oser unir son sort au sort d'une vierge désirée d'un gouverneur impie; mais Eudore triomphateur et revêtu des dignités de l'Empire, Eudore, estimé de Dioclétien, adoré des soldats, chéri du prince héritier de la pourpre, n'est-il pas le glorieux époux qui peut défendre et protéger Cymodocée? Ah! c'est Jupiter, c'est Vénus, c'est l'Amour, qui ont conduit eux-mêmes le jeune héros aux rivages de la Messénie!

Cymodocée s'avançoit involontairement vers le lieu où le fils de Lasthénès avoit achevé de conter son histoire. Lorsqu'une chevrette des Pyrénées s'est reposée pendant le jour avec le pasteur au fond d'un vallon, si la nuit, s'échappant de la crèche, elle vient chercher le pâturage accoutumé, le berger la retrouve le matin sous le cytise en fleurs qu'il a choisi pour abri : ainsi la fille d'Homère monte peu à peu vers la grotte habitée par le chasseur arcadien. Tout à coup elle entrevoit comme une ombre immobile à l'entrée de cette grotte; elle croit reconnoître Eudore. Elle s'arrête; ses genoux tremblent sous

elle ; elle ne peut ni fuir ni avancer. C'étoit le fils de Lasthénès lui-même ; il prioit environné des marques de sa pénitence : le cilice, la cendre, la tête blanchie d'un martyr excitoient ses larmes et animoient sa foi. Il entend les pas de Cymodocée ; il voit cette vierge charmante prête à tomber sur la terre, il vole à son secours, il la soutient dans ses bras, il se défend à peine de la presser sur son cœur. Ce n'est plus ce Chrétien, si grave, si rigide : c'est un homme plein d'indulgence et de tendresse, qui veut attirer une âme à Dieu et obtenir une épouse divine.

Comme un laboureur porte doucement à la bergerie l'agneau que la ronce a déchiré, ainsi le fils de Lasthénès enlève dans ses bras Cymodocée, et la dépose sur un banc de mousse à l'entrée de la grotte. Alors la fille de Démodocus, d'une voix tremblante :

« Me pardonneras-tu d'avoir encore troublé tes mystères ? Un dieu, je ne sais quel dieu, m'a égarée comme la première nuit. »

— « Cymodocée, répondit Eudore aussi tremblant que la prêtresse des Muses, ce Dieu qui vous a égarée est mon Dieu, mon Dieu qui vous cherche et qui veut peut-être vous donner à moi. »

La fille d'Homère répliqua :

« Ta religion défend aux jeunes hommes de

s'attacher aux jeunes filles, et aux jeunes filles de suivre les pas des jeunes hommes : tu n'as aimé que lorsque tu étois infidèle à ton Dieu. »

Cymodocée rougit. Eudore s'écria :

« Ah! je n'ai jamais aimé quand j'offensois ma religion! Je le sens à présent que j'aime par la volonté de mon Dieu. »

Le baume que l'on verse sur la blessure, l'eau fraîche qui désaltère le voyageur fatigué, ont moins de charmes que ces paroles échappées au fils de Lasthénès. Elles pénètrent de joie le cœur de Cymodocée. Comme deux peupliers s'élèvent silencieux au bord d'une source, pendant le calme d'une nuit d'été, ainsi les deux époux désignés par le ciel demeuroient immobiles et muets à l'entrée de la grotte. Cymodocée rompit la première le silence :

« Guerrier, pardonne aux demandes importunes d'une Messénienne ignorante. Nul ne peut savoir quelque chose s'il n'a été instruit par un maître habile, ou si les dieux eux-mêmes n'ont pris soin d'orner son esprit. Une jeune fille surtout ne sait rien, à moins qu'elle ne soit allée broder des voiles chez ses compagnes, ou qu'elle n'ait visité les temples et les théâtres. Pour moi, je n'ai jamais quitté mon père, prêtre chéri des Immortels. Dis-moi, puisqu'on peut aimer dans ton culte, il y a donc une Vénus chrétienne?

A-t-elle un char et des colombes? Les désirs, les querelles amoureuses, les entretiens secrets, les tromperies innocentes, le doux badinage qui surprend le cœur de l'homme le plus sensé, sont-ils cachés dans sa ceinture, ainsi que le raconte mon divin aïeul? La colère de cette déesse est-elle redoutable? Force-t-elle la jeune fille à chercher le jeune homme dans la palestre, à l'introduire furtivement sous le toit paternel? Ta Vénus rend-elle la langue embarrassée? Répand-elle un feu brûlant, un froid mortel dans les veines? Oblige-t-elle à recourir à des philtres pour ramener un amant volage, à chanter la lune, à conjurer le seuil de la porte? Toi, Chrétien, tu ignores peut-être que l'Amour est fils de Vénus, qu'il fut nourri dans les bois du lait des bêtes féroces, que son premier arc étoit de frêne, ses premières flèches de cyprès, qu'il s'assied sur le dos du lion, sur la croupe du centaure, sur les épaules d'Hercule, qu'il porte des ailes et un bandeau, et qu'il accompagne Mars et Mercure, l'éloquence et la valeur. »

— « Infidèle, répondit Eudore, ma religion ne favorise point les passions funestes, mais elle sait donner par la sagesse même une exaltation aux sentiments de l'âme, que votre Vénus n'inspirera jamais. Quelle religion est la vôtre, Cymodocée? Rien n'est plus chaste que votre âme,

plus innocent que votre pensée, et pourtant à vous entendre parler de vos dieux, qui ne vous croiroit trop habile dans les plus dangereux mystères? Prêtre des idoles, votre père a cru faire un acte de piété en vous instruisant du culte, des effets et des attributs des passions divinisées. Un Chrétien craindroit de blesser l'amour même par des peintures trop libres. Cymodocée, si j'avois pu mériter votre tendresse, si je devois être l'époux choisi de votre innocence, je voudrois aimer en vous moins une femme accomplie, que le Dieu même qui vous fit à son image. Lorsque le Tout-Puissant eut formé le premier homme du limon de la terre, il le plaça dans un jardin plus délicieux que les bois de l'Arcadie. Bientôt L'homme trouva sa solitude trop profonde, et pria le Créateur de lui donner une compagne. l'Éternel tira du côté d'Adam une créature divine; il l'appela la femme; elle devint l'épouse de celui dont elle étoit la chair et le sang. Adam étoit formé pour la puissance et la valeur, Ève pour la soumission et les grâces; la grandeur de l'âme, la dignité du caractère, l'autorité de la raison, furent le partage du premier; la seconde eut la beauté, la tendresse et des séductions invincibles. Tel est, Cymodocée, le modèle de la femme chrétienne. Si vous consentiez à l'imiter, je tâcherois de

vous gagner à moi, au nom de tous les attraits qui gagnent les cœurs; je vous rendrois mon épouse par une alliance de justice, de compassion et de miséricorde; je règnerois sur vous, Cymodocée, parce que l'homme est fait pour l'empire, mais je vous aimerois comme une grappe de raisin que l'on trouve dans un désert brûlant. Semblables aux Patriarches, nous serions unis dans la vue de laisser après nous une famille héritière des bénédictions de Jacob: ainsi le fils d'Abraham prit dans sa tente la fille de Bathuel; il en eut tant de joie qu'il oublia la mort de sa mère. »

A ces mots Cymodocée verse des larmes de honte et de tendresse.

« Guerrier, dit-elle, tes paroles sont douces comme du miel et perçantes comme des flèches. Je vois bien que les Chrétiens savent parler le langage du cœur. J'avois dans l'âme tout ce que tu viens de dire. Que ta religion soit la mienne, puisqu'elle enseigne à mieux aimer! »

Eudore n'écoutant plus que son amour et sa foi:

« Quoi, Cymodocée, vous voudriez devenir Chrétienne, je donnerois un pareil ange au ciel, une pareille compagne à mes jours! »

Cymodocée baissa la tête, et répondit:

« Je n'ose plus parler avant que tu n'aies

achevé de m'enseigner la pudeur : elle avoit quitté la terre avec Némésis; les Chrétiens l'auront fait descendre du ciel. »

Un mouvement du fils de Lasthénès fit alors rouler à terre un crucifix; la jeune Messénienne poussa un cri de surprise mêlée d'une sorte de frayeur :

« C'est l'image de mon Dieu, dit Eudore en relevant avec respect le bois sacré, de ce Dieu descendu au tombeau, et ressuscité plein de gloire. »

— « C'est donc, repartit la fille d'Homère, comme le beau jeune homme de l'Arabie, pleuré des femmes de Byblos, et rendu à la lumière des cieux par la volonté de Jupiter? »

— « Cymodocée, répliqua Eudore avec une douce sévérité, vous connoîtrez quelque jour combien cette comparaison est impie et sacrilége : au lieu des mystères de honte et de plaisir, vous voyez ici des miracles de modestie et de douleur; vous voyez le fils du Tout-Puissant, attaché à une croix pour nous ouvrir le ciel, et pour mettre en honneur sur la terre l'infortune, la simplicité et l'innocence. Mais au bord du Ladon, sous les ombrages de l'Arcadie, au milieu d'une nuit enchantée, dans ce pays où l'imagination des poëtes a placé l'amour et le bonheur, comment arrêter l'esprit d'une prêtresse des Muses sur un objet aussi grave?

Toutefois, fille de Démodocus, les austères méditations fortifient dans le cœur du Chrétien les attachements légitimes; et, en le rendant capable de toutes les vertus, elles le rendent plus digne d'être aimé. »

Cymodocée prêtoit une oreille attentive à ce discours : je ne sais quoi d'étonnant se passoit au fond de son cœur. Il lui sembloit qu'un bandeau tomboit tout à coup de ses yeux, et qu'elle découvroit une lumière lointaine et divine. La sagesse, la raison, la pudeur et l'amour s'offroient pour la première fois à ses regards dans une alliance inconnue. Cette tristesse évangélique que le Chrétien mêle à tous les sentiments de la vie, cette voix douloureuse qu'il fait sortir du sein des plaisirs, achevoient d'étonner et de confondre la fille d'Homère. Eudore lui présentant le crucifix :

« Voilà, lui dit-il, le Dieu de charité, de paix, de miséricorde, et pourtant le Dieu persécuté! O Cymodocée! c'est sur cette image auguste que je pourrois seulement recevoir votre foi, si vous me jugiez digne de devenir votre époux. Jamais l'autel de vos idoles, jamais le carquois de votre Amour ne verront l'adorateur du Christ uni à la prêtresse des Muses. »

Quel moment pour la fille d'Homère! Passer tout à coup des idées voluptueuses de la my-

thologie à un amour juré sur un crucifix! Ces mains qui n'avoient jamais porté que les guirlandes des Muses et les bandelettes des sacrifices, sont chargées pour la première fois du signe redoutable du salut des hommes. Cymodocée, que l'Ange des saintes amours a blessée comme Eudore, et qu'un charme irrésistible entraîne, promet aisément de se faire instruire dans la religion du maître de son cœur.

« Et d'être mon épouse! » dit Eudore, en pressant les mains de la vierge timide.

« Et d'être ton épouse! » répéta la jeune fille tremblante.

Doux serment qu'elle prononce devant le Dieu des larmes et du malheur!

Alors on entend sur le sommet des montagnes un chœur qui commençoit la fête des Lupercales. Il chantoit le Dieu protecteur de l'Arcadie, Pan aux pieds de chèvre, l'effroi des Nymphes, l'inventeur de la flûte à sept tuyaux. Ces chants étoient le signal du lever de l'Aurore; elle éclairoit de son premier rayon la tombe d'Épaminondas, et la cime du bois Pelasgus dans les champs de Mantinée. Cymodocée se hâte de retourner auprès de son père; Eudore va réveiller Lasthénès.





LIVRE TREIZIÈME.

SOMMAIRE.

Cymodocée déclare à son père qu'elle veut embrasser la religion des Chrétiens pour devenir l'épouse d'Eudore. Irrésolution de Démodocus. On apprend l'arrivée d'Hiéroclès en Achaïe. Astarté attaque Eudore et est vaincu par l'Ange des saintes amours. Démodocus consent à donner sa fille à Eudore pour éviter les persécutions d'Hiéroclès. Jalousie d'Hiéroclès. Dénombrement des Chrétiens en Arcadie. Hiéroclès accuse Eudore auprès de Dioclétien. Cymodocée et Démodocus partent pour Lacédémone.

Déjà le prêtre d'Homère offroit une libation au soleil sortant de l'onde. Il saluoit cet astre dont la lumière éclaire les pas du voyageur, et touchant d'une main la terre humide de rosée, il se préparoit à quitter le toit de Lasthénès. Tout à coup Cymodocée, tremblante de crainte et d'amour, se présente devant son père. Elle se jette dans les bras du vieillard.

Démodocus avoit aisément deviné la raison du trouble qui commençoit à tourmenter la prêtresse des Muses. Mais comme il ne savoit point encore que le fils de Lasthénès partageât le même amour, il cherche à consoler Cymodocée.

« Ma fille, lui dit-il, quelle divinité t'a frappée? Tu pleures, toi dont l'âge ne devroit connoître que les ris innocents! Quelque peine cachée se seroit-elle glissée dans ton sein? O mon enfant! ayons recours aux autels des dieux préservateurs, à la compagnie des sages, qui rend à notre âme sa tranquillité première. Le temple de Junon-Lacinienne est ouvert de tous côtés, et toutefois les vents ne dispersent point dans son enceinte les cendres du sacrifice : tel doit être notre cœur : si les souffles des passions y pénètrent, il faut du moins qu'ils ne troublent jamais l'inaltérable paix de son sanctuaire. »

— « Père de Cymodocée, répond la jeune Messénienne, tu ne sais pas notre bonheur! Eudore aime ta fille; il veut, dit-il, suspendre à ma porte les couronnes d'hyménée. »

— « Dieu des ingénieux mensonges, s'écria Démodocus, ne m'as-tu point abusé? Dois-je te croire, ô ma fille! et la vérité auroit-elle cessé de veiller à tes lèvres? Mais pourquoi m'étonnerois-je de te voir aimée d'un héros? Tu disputerois le prix de la beauté aux Nymphes du Ménale; et

Mercure t'auroit choisie sur le mont Chélydorée. Apprends-moi donc comment le chasseur arcadien t'a fait connoître qu'il étoit blessé par le fils de Vénus? »

— « Cette nuit même, répondit Cymodocée, je voulois chanter les Muses, pour écarter je ne sais quel souci de mon cœur. Eudore, comme un de ces songes brillants qui s'échappent par les portes de l'Élysée, m'a rencontrée dans l'ombre. Il a pris ma main; il m'a dit : « Vierge, je veux que les enfants de tes enfants soient assis pendant sept générations sur les genoux de Démodocus. » Mais il m'a dit tout cela dans son langage chrétien, bien mieux que je ne te le puis raconter. Il m'a parlé de son Dieu. C'est un Dieu qui aime ceux qui pleurent, et qui bénit les infortunés. Mon père, ce Dieu m'a charmée; nous n'avons point parmi les nôtres de divinités si douces et si secourables. Il faut que j'apprenne à connoître et à pratiquer la religion des Chrétiens, car le fils de Lasthénès ne peut me recevoir qu'à ce prix. »

Lorsque le serein Borée et le vent nébuleux du midi se disputent l'empire des mers, les matelots se fatiguent à présenter tour à tour la voile oblique à la tempête : ainsi Démodocus cède ou résiste aux sentiments contraires qui l'agitent. Il pense avec joie que Cymodocée déposera sur l'autel de l'Hymen le rameau stérile de la Vestale;

que la famille d'Homère, prête à s'éteindre, verra refleurir autour d'elle de nombreux rejetons. Démodocus aperçoit encore dans le fils de Lasthénès un gendre illustre et honoré, et surtout un protecteur puissant contre le favori de Galérius; mais bientôt il frémit en songeant que sa fille abandonnera ses dieux paternels, qu'elle sera parjure aux neuf Sœurs, au culte de son divin aïeul.

« Ah! ma fille, s'écrioit-il en la serrant contre son cœur, quel mélange de bonheur et de larmes! Que m'as-tu dit? comment te refuser, et comment consentir à ce que tu demandes? Tu quitterois ton père pour suivre un Dieu étranger à nos ancêtres! Quoi, nous pourrions avoir deux religions! Nous pourrions demander au ciel des faveurs différentes! Quand nos cœurs ne font qu'un même cœur, nous cesserions d'avoir un seul et même sacrifice! »

— « Mon père, dit Cymodocée en l'interrompant, je ne te délaisserai jamais! Jamais mes vœux ne seront différents des tiens! Chrétienne, je vivrai avec toi près de ton temple, et je redirai avec toi les vers de mon divin aïeul. »

Le prêtre d'Homère poussant des sanglots, et pressant dans sa main sa barbe vénérable, échappe aux caresses de sa fille. Il va seul errer autour de la demeure de Lasthénès, et

demander conseil aux dieux sur la montagne : tel autrefois l'aigle des Alpes s'envoloit au milieu des nuées pendant un orage, et, noble augure des destinées romaines, alloit apprendre, au sein de la foudre, les desseins cachés du ciel. A la vue de tous ces sommets de l'Arcadie, marqués par le culte de quelque divinité, Démodocus verse des larmes, et la superstition est prête à l'emporter dans son cœur. Mais comment refuser Eudore à l'amour de Cymodocée? Comment rendre sa fille éternellement malheureuse? Dieu, qui poursuit ses desseins, achève de subjuguer Démodocus, et fait servir à la gloire de ses futurs élus la foiblesse paternelle. Par un effet de sa puissance, il termine les incertitudes du prêtre d'Homère; il dissipe ses craintes; il lui présente le mariage de Cymodocée et d'Eudore sous les auspices les plus prospères. Démodocus rentre aux foyers de Lasthénès; il retrouve sa fille affligée; il s'écrie :

« Ne pleure point, ô vierge digne de toutes les prospérités! Que jamais Démodocus ne coûte une larme à des yeux qu'il chérit plus que la lumière du jour! Deviens l'épouse d'Eudore, et puisse seulement ton nouveau Dieu ne t'arracher jamais à ton père! »

Eudore, dans ce moment même, révéloit

pareillement à Lasthénès le secret de son cœur.

« Mon fils, dit l'époux de Séphora, que Cymodocée soit chrétienne ! Apportez-lui le royaume du ciel en héritage, et souvenez-vous d'être complaisant envers votre épouse. »

Eudore, pressé par l'Ange des saintes amours, vole auprès de Démodocus. Il croyoit trouver seul le prêtre d'Homère ; il voit la fille et le père dans les bras l'un de l'autre. Il ne sait si son sort est décidé : il s'arrête. Démodocus l'aperçoit :

« Voilà ton épouse ! » s'écrie-t-il.

Des larmes d'attendrissement étouffent la voix du vieillard. Eudore se précipite aux pieds de son nouveau père, et tient en même temps embrassés les genoux de Cymodocée. Lasthénès, son épouse et ses filles surviennent alors. Les jeunes Chrétiennes se jettent au cou de la prêtresse des Muses. Elles la comblent de caresses; elles l'appellent deux fois leur sœur, et comme servante de Jésus-Christ et comme épouse de leur frère.

Cyrille fut choisi d'un commun accord pour répandre les premières semences de la foi dans le cœur de la future catéchumène. Les deux familles résolurent de se rendre à Sparte, afin que le saint évêque pût multiplier ses leçons, et hâter l'hymen de Cymodocée.

Mais tandis que le Ciel poursuit ses desseins, l'Enfer accomplit ses menaces. Démodocus et Lasthénès s'étoient à peine liés par des serments, que la nouvelle de l'arrivée d'Hiéroclès vint consterner les habitants de la Messénie. Vous eussiez vu les mères presser leurs filles dans leurs bras, les jeux suspendus comme dans une calamité publique, l'Église en deuil, les Païens même effrayés : tel est l'effet de l'apparition du méchant.

Précédé de ses licteurs, le proconsul entre dans les murs de Messène. Il fait publier aussitôt l'ordre du dénombrement des Chrétiens. Lorsqu'un loup ravissant rôde autour d'une bergerie, son œil s'enflamme à l'aspect du troupeau nombreux nourri dans un gras pâturage; la vue de la brebis excite sa faim, et sa langue, sortant de sa gueule béante, semble déjà teinte du sang dont il brûle de s'abreuver : ainsi Hiéroclès, en proie à sa haine contre les Fidèles, s'émeut à la pensée des vierges sans défense, des foibles enfants et de la foule des Chrétiens qu'il va bientôt rassembler au pied de son tribunal.

Cependant, poussé par le plus dangereux des Esprits de l'abîme, il monte au sommet de l'Ithome. Il cherche des yeux, dans la forêt d'oliviers, les colonnes du temple d'Homère. O surprise! Il ne trouve point au sanctuaire le gar-

dien de l'autel. Il apprend que Démodocus et sa fille sont allés visiter Lasthénès, dont le fils a rencontré Cymodocée au milieu des bois du Taygète. A cette nouvelle inattendue, Hiéroclès change de visage; mille pensées confuses s'élèvent dans son sein. Lasthénès est le Chrétien le plus riche de la Grèce; il est le père d'Eudore, ennemi puissant d'Hiéroclès. Comment Eudore a-t-il quitté l'armée de Constance? Quelle fatalité l'a ramené sur ces rivages pour traverser encore les desseins du proconsul d'Achaïe? Auroit-il touché le cœur de Cymodocée?... Hiéroclès brûle d'éclaircir ses soupçons, et l'inquiétude qui le dévore ne lui permet aucun retard.

Non loin de la retraite de Lasthénès, près des ruines d'un temple qu'Oreste avoit consacré aux Grâces et aux Furies, on voyoit s'élever un magnifique palais. Hiéroclès l'avoit fait bâtir par un des descendants d'Ictinus et de Phidias, lorsqu'il espéroit ravir Cymodocée à son père, et cacher ensuite sa victime dans cette délicieuse demeure. Rappelé à la cour des empereurs, il n'avoit point eu le temps d'exécuter son noir projet. Aujourd'hui il veut se rendre à ce palais; il ordonne que les Chrétiens de l'Arcadie viennent de toutes parts y porter leurs noms. Voisin de la demeure de Lasthénès, il espère ainsi revoir plus tôt Cymodocée, et découvrir quel des-

sein a pu conduire la prêtresse des Muses chez l'adorateur du Christ.

Plus prompte que l'éclair, la Renommée a bientôt publié la nouvelle de l'arrivée d'Hiéroclès, depuis les sommets d'Apésante, montagne respectée des peuples de l'Argolide, jusqu'au promontoire de Malée qui voit les astres fatigués se reposer sur sa cime. Elle raconte en même temps les maux qui menacent les Chrétiens; Démodocus en frémit. Souffrira-t-il que sa fille embrasse une religion qu'environnent les perils? Mais peut-il violer ses serments? Peut-il désoler Cymodocée, qui s'obstine à vouloir Eudore pour époux?

Des pensées tumultueuses s'élèvent également au fond du cœur d'Eudore; les Démons lui livrent un secret combat. Dans l'espoir de le séduire, ils arment contre lui la générosité de ses propres sentiments. Amener une âme à Dieu en dépit de tous les dangers et de tous les obstacles, est le plus grand bonheur du Chrétien; mais Eudore ne se sent point encore ce zèle ardent et ce courage sublime. L'Enfer, qui veut faire naître des rivalités funestes, mais qui craint de voir Cymodocée passer sous le joug de la Croix, cherche à obscurcir la foi du fils de Lasthénès. Satan appelle Astarté, lui ordonne d'attaquer le jeune Chrétien qu'il a si souvent vaincu, et de

l'arracher à la puissance de l'Ange des saintes amours.

Aussitôt le Démon de la volupté se revêt de tous ses charmes. Il prend à la main une torche odorante, et traverse les bois de l'Arcadie. Les Zéphyrs agitent doucement la lumière du flambeau. Le fantôme magique fait naître sur ses pas une foule de prestiges. La nature semble se ranimer à sa présence, la colombe gémit, le rossignol soupire, le cerf suit en bramant sa légère compagne. Les Esprits séducteurs qui enchantent les forêts de l'Alphée, entr'ouvrent les chênes amollis, et montrent çà et là leurs têtes de nymphes. On entend des voix mystérieuses dans la cime des arbres, tandis que les divinités champêtres dansent avec des chaînes de fleurs autour du Démon de la volupté.

Astarté entre dans la grotte d'Eudore, et commence à lui souffler les pensées d'un amour purement humain.

« Tu peux, lui dit-il tout bas, tu peux mourir
» pour ton Dieu, si ton Dieu t'appelle; mais
» comment précipiter Cymodocée dans tes mal-
» heurs? Regarde ces yeux qui lancent des flam-
» mes, ce sein qui fait naître les désirs; veux-tu
» donc courber les grâces sous le poids des
» chaînes? Ah! qu'il seroit plus sage d'adoucir
» ta farouche vertu! Laisse à Cymodocée ses

» fables ingénieuses ; le ciel prendra-t-il sa foudre, parce que ton épouse, ou, si tu le voulois, ton amante, couvrira de quelques fleurs les autels élégants des Muses ; et chantera les poétiques songes d'Homère ? Aie pitié de la jeunesse et de la beauté. Tu n'as pas toujours été aussi barbare. »

Telles sont les inspirations dangereuses de l'Esprit de ténèbres. En même temps, d'un air enjoué, avec un sourire perfide, il lance contre Eudore les mêmes dards dont il perça jadis le plus sage des rois. Mais l'Ange des saintes amours défend le fils de Lasthénès. Aux feux des sens il oppose les feux de l'âme ; à une tendresse d'un moment, une tendresse éternelle. Il détourne d'un souffle pur les traits du Démon de la volupté, et les flèches impuissantes viennent s'émousser sur le cilice d'Eudore, comme sur un bouclier de diamant.

Toutefois le faux honneur du monde, et un attachement encore timide, l'emportent en ce moment dans le cœur du soldat pénitent. Il ne veut point avoir surpris la parole de Démodocus ; il craint d'exposer Cymodocée. Il va trouver le prêtre d'Homère.

« Je viens, lui dit-il, vous délier de votre serment. La félicité de mes jours seroit de voir Cymodocée chrétienne, et de recevoir sa main à

l'autel du véritable Dieu ; mais on va faire le dénombrement du troupeau choisi. Quoique ce dénombrement n'annonce encore rien de funeste, vos sentiments sont alarmés peut-être, et l'avenir repose dans le sein de Dieu : que le beau présent que vous consentiez à me faire soit libre, que votre volonté seule décide du destin de Cymodocée et du bonheur de ma vie. »

— « Mortel généreux, répondit le vieillard touché jusqu'aux larmes, un dieu mit au fond de tes entrailles la magnanimité des rois des premiers temps ; et quand ta mère te donna le jour au milieu des lauriers et des bandelettes, ce fut Jupiter même qui plaça dans ton sein ton noble cœur ! O mon fils, que veux-tu que je fasse ? Tu sais si ma fille m'est chère ! Ne pourroit-elle devenir ton épouse sans embrasser la foi des Chrétiens ? Nous serions ainsi délivrés de toutes craintes ; et sans exposer Cymodocée à des périls nouveaux, tu la protégerois contre l'impie Hiéroclès. »

— « Démodocus, répondit tristement Eudore, je puis, par un effort plus qu'humain, renoncer à l'amour de votre fille ; mais sachez qu'un Chrétien ne peut recevoir une épouse souillée de l'encens des idoles. Quel ministre voudroit bénir, au pied de la Croix, l'alliance de l'Enfer et du Ciel ? Mon fils entendra-t-il prononcer sur son

berceau le nom du Fils de l'homme, et le nom de Jupiter? Sera-ce la Vierge sans tache, ou l'impudique Vénus qui donnera des leçons à ma fille? Démodocus, nos lois nous défendent de nous unir à des femmes étrangères au culte du Dieu d'Israël: nous voulons des épouses qui partagent nos dangers dans cette vie, et que nous puissions retrouver au ciel après notre mort. »

Cymodocée avoit entendu, d'un lieu voisin, la voix confuse de son père et du fils de Lasthénès. L'Ange des saintes amours l'inspire, et la Mère du Sauveur la remplit de résolutions généreuses : elle vole à l'appartement de Démodocus; elle tombe aux pieds du vieillard, et joignant des mains suppliantes :

« Mon père, s'écrie-t-elle, les dieux me préservent d'affliger tes vieux ans! Mais je veux être l'épouse d'Eudore. Je serai Chrétienne sans cesser d'être ta fille soumise et dévouée! Ne crains point pour moi les périls : l'amour me donnera la force de les surmonter. »

A ces paroles Eudore levant les bras au ciel :

« Dieu de mes pères, qu'ai-je fait pour mériter une pareille récompense? Toute ma vie j'ai offensé vos lois, et vous me comblez de félicité! Accomplissez vos décrets éternels! Achevez d'attirer à vous cet Ange d'innocence. Ce sont ses propres vertus qui la portent dans votre sein, et

non l'amour qu'un Chrétien trop coupable eut le bonheur de lui inspirer! »

Il dit, et l'on entend les pas précipités d'un messager rapide : les portes s'ouvrent, un esclave de Démodocus paroît; il arrive du temple d'Homère : la sueur coule de son front; ses pieds nus et ses cheveux en désordre sont couverts de poussière; il porte au bras gauche un bouclier fracassé avec lequel il a brisé les branches des chênes, en traversant l'épaisseur des bois. Il prononce ces mots :

« Démodocus, Hiéroclès a paru au temple de ton aïeul; sa bouche étoit pleine de menaces. Fier de la protection de Galérius, il parle avec fureur de ta Cymodocée; il jure, par le lit de fer des Euménides, que ta fille passera dans sa couche, dût le noir chagrin, compagnon des Parques, s'asseoir sur le seuil de ta demeure pendant le reste de tes jours. »

Une pâleur mortelle se répand sur le front de Démodocus; ses genoux tremblants le supportent à peine, mais ce nouveau malheur fixe ses résolutions. Des ordres sévères contre les Fidèles ne menaceroient Cymodocée devenue chrétienne que d'un péril incertain et éloigné; l'amour du proconsul, au contraire, expose la prêtresse des Muses à des maux aussi prochains qu'inévitables. Dans ce pressant danger, la pro-

tection d'Eudore semble donc à Démodocus un bonheur inespéré, et le seul refuge qui reste à Cymodocée contre les violences d'Hiéroclès.

Le vieillard prend sa fille dans ses bras :

« Mon enfant, lui dit-il, je ne violerai point mes serments, je serai fidèle à la parole que je t'ai jurée : reste à jamais l'épouse d'Eudore; c'est maintenant à lui de te défendre, et comme la mère de ses enfants, et comme la compagne de ses jours. Peut-être que les dieux se plairont à exercer ta vertu; mais, ô Cymodocée! tu ne te laisseras point abattre. S'il est des Muses chrétiennes, elles te prêteront leur secours; leurs chants pleins de sagesse fortifieront ton cœur contre l'attaque de tes ennemis. »

Lasthénès entra comme Démodocus achevoit de prononcer ces mots.

Eudore, posant la main sur son cœur, en signe de reconnoissance et de tendresse, prononça ces paroles avec un grand éclat de voix, et les yeux attachés à la terre :

« Je reçois, ô Démodocus! l'inestimable don que vous faites à Dieu par mes mains. Je défendrai, au prix de tout mon sang, la vierge que vous me confiez : j'en jure par vous, ô Lasthénès! ô mon père! Je serai fidèle à Cymodocée. »

Après avoir reçu ce serment, le prêtre des dieux partit avec sa fille, dans le dessein de fer-

mer le temple d'Homère, et de se rendre ensuite à Lacédémone, où la famille de Lasthénès devoit l'attendre chez Cyrille.

Démodocus et Cymodocée prennent les sentiers les plus déserts pour éviter la rencontre de leur persécuteur; mais déjà le proconsul étoit arrivé au palais de l'Alphée. Ces riantes solitudes, le cristal si pur du Ladon, les croupes des montagnes couvertes de pins, la fraîcheur des vallées de l'Arcadie et les scènes tranquilles que ces doux noms rappellent, rien ne peut calmer le trouble d'Hiéroclès. Ses licteurs vont de toutes parts rassembler les Fidèles, dans les paisibles retraites où jadis les bergers d'Évandre menoient une vie moins innocente que celle de ces premiers Chrétiens. Du fond des grottes consacrées à Pan et aux divinités champêtres, on voit descendre des troupeaux de femmes, d'enfants et de vieillards, que les soldats chassent devant eux. En face du palais d'Hiéroclès, dans une vaste prairie que bordoient les eaux du Ladon, s'élevoit le tribunal du gouverneur romain. Assis sur sa chaire d'ivoire, Hiéroclès recevoit les noms qui devoient remplir les listes fatales. Tout à coup un murmure se fait entendre; les Chrétiens tournent la tête, et reconnoissent la famille puissante de Lasthénès, que l'on amène au pied du tribunal.

Comme un chasseur des Alpes qui poursuit, avec de grands cris, une troupe de chamois bondissants parmi les rochers et les cascades ; si tout à coup un sanglier vient à s'élever au milieu des faons fugitifs, le chasseur effrayé recule, et reste les yeux fixés sur le terrible animal qui hérisse son poil et découvre ses défenses meurtrières : ainsi Hiéroclès reste interdit à l'aspect d'Eudore qu'il reconnoît au milieu de sa famille. Toute son ancienne inimitié se réveille ; il ne voit point, il est vrai, Cymodocée, mais la beauté du fils de Lasthénès, son air mâle et guerrier, l'admiration qu'il inspire, augmentent ses alarmes. Plusieurs soldats de la garde du proconsul, qui avoient fait la guerre sous Eudore, environnent leur ancien général, et le comblent de bénédictions ; les uns vantent sa douceur, d'autres sa générosité, tous sa valeur et sa gloire. Ceux-ci rappellent la bataille des Francs, où il remporta la couronne civique ; ceux-là parlent de ses victoires sur les Bretons. On répète de toutes parts : « C'est ce jeune guerrier couvert de blessures, qui triompha de Carrausius ; c'est le maître de la cavalerie ; c'est le préfet des Gaules ; c'est le favori de Constance et l'ami du prince Constantin. » Ces discours font pâlir, sur son trône, le proconsul indigné : il congédie brusquement l'assemblée, et se renferme dans son palais.

Hiéroclès ne doute plus que son rival ne soit aimé de Cymodocée : il juge que l'amour a suivi la gloire. Mille projets sinistres se présentent à son esprit : il veut enlever de force la fille de Démodocus, il veut jeter Eudore au fond des cachots; mais bientôt il craint la faveur dont le fils de Lasthénès jouit à la cour. Il n'ose attaquer ouvertement un triomphateur qui fut décoré des dignités de l'Empire; il connoît la modération de Dioclétien, toujours ennemi de la violence. Il prend donc un moyen plus lent, mais plus sûr de satisfaire la haine qu'il nourrit depuis si long-temps contre Eudore : il écrit à Rome que les Chrétiens de l'Achaïe sont prêts à se soulever, qu'ils s'opposent au dénombrement, et qu'ils ont à leur tête cet Arcadien exilé par l'Empereur à l'armée de Constance.

Hiéroclès espère ainsi faire bannir Eudore de la Grèce, et pouvoir poursuivre, sans obstacle, ses coupables projets sur Cymodocée. Cependant, il environne son rival d'espions et de délateurs, et cherche à pénétrer un secret qui doit causer le malheur de sa vie. Le fils de Lasthénès ne s'étoit point endormi sur les dangers de ses frères. Ce n'étoit plus ce jeune homme incertain dans ses désirs, chimérique dans ses projets, nourri de songes et d'illusions: c'étoit un homme éprouvé par le malheur, capable des actions les

plus graves comme les plus hautes, réfléchi, sérieux, occupé, éloquent au conseil, brave à la guerre, et conservant des passions d'autant plus propres à atteindre un but élevé, qu'elles n'étoient plus mêlées dans son âme aux petites choses. Il connoissoit l'empire d'Hiéroclès sur Galérius, et de Galérius sur Dioclétien. Il prévoyoit que le sophiste persécuteur de Cymodocée s'abandonneroit aux plus noires fureurs contre les Chrétiens, quand il viendroit à découvrir l'amour et la conversion de la prêtresse des Muses. Eudore aperçoit d'un coup d'œil tous les maux dont l'Église est menacée, et il cherche à les détourner : avant de se rendre à Lacédémone avec sa famille, il fait partir un messager fidèle, chargé d'instruire Constantin de la vérité, et de prévenir auprès d'Auguste les dangereux rapports d'Hiéroclès.

Comme le préfet d'Achaïe descendoit de son tribunal, Démodocus et sa fille arrivoient au temple d'Homère. Les feux n'étoient point encore éteints sur les autels domestiques; Démodocus les fait aussitôt ranimer. On conduit au sanctuaire la génisse aux cornes dorées; on apporte au prêtre des dieux une coupe d'argent ciselé : c'étoit celle dont se servoient autrefois Danaüs et le vieux Phoronée, dans leurs sacrifices. Une main savante avoit représenté sur cette

coupe Ganymède enlevé par l'aigle de Jupiter; les compagnons du chasseur phrygien paroissoient accablés de tristesse, et sa meute fidèle faisoit retentir, de ses aboiements douloureux, les forêts de l'Ida. Le père de Cymodocée remplit cette coupe d'un vin pur; il se revêt d'une tunique sans tache, il couronne sa tête d'une branche d'olivier: on l'eût pris pour Tirésias, ou pour le devin Amphiaraüs, prêt à descendre vivant aux enfers avec ses armes blanches, son char blanc et ses coursiers blancs. Démodocus répand la libation aux pieds de la statue du Poëte. La génisse tombe sous le couteau sacré; Cymodocée suspend sa lyre à l'autel; ensuite adressant la parole au cygne de Méonie :

« Auteur de ma race, ta fille te consacre ce luth mélodieux que tu pris soin quelquefois d'accorder pour elle. Deux divinités, Vénus et l'Hymen, me forcent de passer sous d'autres lois : que peut une jeune fille contre les traits de l'Amour et les ordres du Destin ? Andromaque (tu l'as raconté) ne voyoit dans la superbe Troie qu'Astyanax et son Hector. Je n'ai point encore de fils, mais je dois suivre mon époux. »

Tels furent les adieux de la prêtresse des Muses au chantre de Pénélope et de Nausicaa. Les yeux de la jeune vierge étoient humides de larmes : malgré le charme de son amour, elle

regrettoit les héros et les divinités qui faisoient une partie de sa famille, ce temple où elle retrouvoit à la fois ses dieux et son père, où elle fut nourrie du nectar des Muses au défaut du lait maternel. Tout la rappeloit aux belles fictions du Poëte, tout étoit dans ces lieux sous la puissance d'Homère ; et la Chrétienne désignée se sentoit, en dépit d'elle-même, domptée par le génie du père des fables : ainsi, lorsqu'un serpent d'or et d'azur roule au sein d'un pré ses écailles changeantes, il lève une crête de pourpre au milieu des fleurs, darde une triple langue de feu, et lance des regards étincelants; la colombe qui l'aperçoit du haut des airs, fascinée par le brillaut reptile, abaisse peu à peu son vol, s'abat sur un arbre voisin, et, descendant de branche en branche, se livre au pouvoir magique qui la fait tomber des voûtes du ciel.





LIVRE QUATORZIÈME.

SOMMAIRE.

Description de la Laconie. Arrivée de Démodocus chez Cyrille. Instruction de Cymodocée. Astarté envoie le Démon de la jalousie à Hiéroclès. Cymodocée va à l'Église pour être fiancée à Eudore. Cérémonies de l'Église primitive. Des soldats, par ordre d'Hiéroclès, dispersent les Fidèles. Eudore sauve Cymodocée et la défend au tombeau de Léonidas. Il reçoit l'ordre de partir pour Rome. Les deux familles se décident à envoyer Cymodocée à Jérusalem pour la mettre sous la protection de la mere de Constantin. Eudore et Cymodocée partent pour s'embarquer à Athènes.

Démodocus ferme, en pleurant, les portes du temple d'Homère. Il monte sur son char avec Cymodocée ; il traverse de nouveau la Messénie. Bientôt il arrive à la statue de Mercure, placée à l'entrée de l'Herméum, et pénètre dans les défilés du Taygète. Des rochers entassés jusqu'au ciel formoient des deux côtés de grands escarpements stériles, au

haut desquels croissoient à peine quelques sapins, comme des touffes d'herbe sur des tours et des murailles en ruines. Cachée parmi des genêts à demi brûlés et des sauges jaunissantes, l'importune cigale faisoit entendre son chant monotone sous les ardeurs du midi.

« Ma fille, disoit Démodocus, c'est par le même chemin que Lyciscus s'échappa comme moi avec sa fille vers Lacédémone, et sa fuite donna naissance à la tragique aventure d'Aristomène. Que de générations se sont écoulées pour nous amener à notre tour dans ces lieux solitaires ! Puisse le grand Jupiter nous envoyer quelque signe favorable, et détourner de toi tous les malheurs! »

A peine avoit-il prononcé ces mots, qu'un vautour à tête chauve tombe de la cime d'un arbre desséché sur une hirondelle; un aigle fond du sommet des montagnes, il enlève le vautour dans ses serres puissantes : soudain l'éclair brille à l'orient, la foudre éclate, perce d'un trait enflammé le roi des airs, et précipite sur la terre le vainqueur, le vaincu et leur victime. Démodocus effrayé cherche en vain l'arrêt des destinées dans ces jeux incertains du hasard. Cependant le char a franchi le sommet de l'Herméum, et commence à descendre vers Pillane. Le prêtre d'Homère salue l'Eurotas dont il côtoie les bords; il

touche au tombeau de Ladas; il découvre bientôt la statue de la Pudeur, qui marque l'endroit où Pénélope, prête à suivre Ulysse, baissa son voile en rougissant. Il laisse derrière lui le monument de Diane Mysienne, le bois sacré de Carnéüs, les sept colonnes, la sépulture du coursier, et tout à coup il arrive au penchant fleuri d'un coteau qui couronnoit le temple d'Achille: Sparte et la vallée de la Laconie se présentent à ses regards. La chaîne des montagnes du Taygète couvert de neige et de forêts, se déployoit à l'occident; d'autres montagnes moins élevées formoient à l'orient un rideau parallèle : elles diminuoient de hauteur par degrés, et se terminoient aux sommets rougis du Ménélaïon. La vallée comprise entre ces deux chaînes de montagnes étoit obstruée, vers le nord, par un amas confus de monticules irréguliers. Ceux-ci, s'avançant au midi, venoient former de leurs dernières croupes les collines où Sparte étoit assise. Depuis Sparte jusqu'à la mer on n'apercevoit qu'un terrain uni, fertile, entrecoupé de champs, de vignes et de froment, ombragé de bosquets d'oliviers, de sycomores et de platanes. L'Eurotas promenoit son cours tortueux dans cette riante solitude, et cachoit sous des lauriers-roses ses flots d'azur, qu'embellissoient les cygnes de Léda.

Le prêtre des dieux et Cymodocée ne pou-

voient se lasser d'admirer ce tableau que peignoient de mille couleurs les feux de l'aurore naissante. Qui pourroit fouler impunément la poussière de Sparte, et contempler sans émotion la patrie de Lycurgue et de Léonidas? Démodocus agitoit encore d'étonnement son sceptre augural, que déjà ses coursiers rapides entroient dans Lacédémone. Le char traverse la place publique, franchit le sénat des Vieillards et le portique des Perses, prend la route du théâtre adossé à la citadelle, et monte à la maison de Cyrille, bâtie près du temple de Vénus armée.

La famille de Lasthénès attendoit chez l'évêque de Lacédémone l'arrivée de la nouvelle épouse; le prélat étoit instruit de tout ce qui s'étoit passé en Arcadie. Pour mettre Cymodocée à l'abri des entreprises d'Hiéroclès, et afin qu'Eudore acquît des droits sur elle, Cyrille se proposoit de la fiancer au fils de Lasthénès, aussitôt qu'elle seroit déclarée néophyte; mais la prêtresse des Muses ne pouvoit devenir l'épouse d'Eudore qu'après avoir reçu le baptême. Les vieillards saluèrent l'aimable étrangère avec une tendresse grave et sainte. Les soins les plus touchants lui furent prodigués par sa nouvelle mère et ses nouvelles sœurs. Ces caresses que Cymodocée n'avoit jamais connues, lui sembloient d'une extrême douceur. Elle ne vit point Eudore

qui dans ce moment de bonheur redoubloit de veilles et d'austérités. Dès le soir même, Cyrille commença les instructions de la jeune Infidèle. Elle écoutoit avec candeur et ingénuité; la morale et la charité évangélique charmoient son cœur. Elle pleuroit abondamment sur le mystère de la Croix, et sur les douleurs du Fils de l'Homme; le culte de la Mère du Sauveur la remplissoit d'attendrissement et de délices; elle se faisoit conter sans cesse, par le vieux martyr, l'histoire de la Crèche, des Bergers, des Anges, des Mages; elle trouvoit des choses divines dans les mystères confondus de la Vierge, de la Mère et de l'Épouse. Elle répétoit tout bas ces paroles qu'elle avoit apprises : « Je vous salue, Marie, » pleine de grâce. » La grandeur du Dieu des Chrétiens effrayoit un peu Cymodocée; elle se réfugioit auprès de Marie, qu'elle paroissoit prendre pour sa mère. Elle expliquoit souvent à Démodocus quelques-unes des leçons qu'elle avoit reçues; elle s'asseyoit sur ses genoux, et lui disoit dans un langage charmant l'heureuse vie des Patriarches, la tendresse de Nachor pour Sara sa fille, l'amour du jeune Tobie pour son épouse étrangère; elle lui parloit d'une femme qu'un Apôtre fit sortir du tombeau et rendit à ses parents désolés.

« Crois-tu, ajoutoit-elle, que le Dieu des Chré-

tiens, qui me commande d'aimer mon père afin de vivre longuement, ne vaut pas bien ces dieux qui ne me parloient jamais de toi? »

Rien n'étoit plus touchant que de voir ainsi ce missionnaire d'une espèce nouvelle, tour à tour disciple d'un vieillard et maître d'un autre vieillard, placé comme la grâce et la persuasion entre ces hommes vénérables, pour faire goûter au prêtre d'Homère les sérieuses instructions du prêtre d'Israël.

L'ennemi du genre humain voyoit en frémissant de rage cette vierge innocente échapper à son pouvoir. Il en accuse Astarté.

« Foible démon, s'écrie-t-il, que fais-tu donc » dans l'abîme? Tu n'as quitté le ciel qu'en gé» missant, et maintenant encore te voilà vaincu » par l'Ange des saintes amours! »

Astarté répondit :

« O Satan! calme ta colère. Si je n'ai pu l'em» porter sur l'Ange qui m'a remplacé au séjour du » bonheur, ma défaite même va servir au succès » de tes desseins. J'ai un fils aux Enfers; mais je » n'ose l'approcher, car ses fureurs m'intimident. » Tu le connois : descends à sa prison; ramène» le sur la terre; je vais l'attendre auprès d'Hié» roclès, et quand ce mortel sera brûlé de mes

» feux et de ceux de mon fils, tu n'auras plus » qu'à livrer les Chrétiens au Démon de l'homicide. »

Il dit, et Satan se précipite au fond du gouffre des tourments. Par delà des marais croupissants et des lacs de soufre et de bitume, dans les vastes régions de l'Enfer, s'ouvre un cachot, séjour du plus infortuné des habitants de l'abîme. C'est là que le Démon de la jalousie fait entendre ses éternels hurlements. Couché parmi des vipères et d'affreux reptiles, jamais le sommeil n'approcha de ses yeux. L'inquiétude, le soupçon, la vengeance, le désespoir et une sorte d'amour féroce agitent ses regards; des chimères occupent et tourmentent son esprit : il tressaille; il croit entendre des bruits mystérieux, il croit poursuivre de vains fantômes. Pour éteindre sa soif brûlante, il boit dans une coupe d'airain un poison composé de ses sueurs et de ses larmes. Ses lèvres tremblantes respirent l'homicide : au défaut de la victime qu'il cherche sans cesse, il se frappe lui-même d'un poignard, oubliant qu'il est immortel.

Le prince des ténèbres, descendu vers ce monstre, s'arrête à l'entrée de la caverne.

« Archange puissant, dit-il, je t'ai toujours » distingué des innombrables Esprits de mon

» empire. Aujourd'hui tu peux me prouver ta
» reconnoissance : il faut allumer dans le sein
» d'un mortel cette flamme que tu mis autrefois
» dans le cœur d'Hérode. Il faut perdre les Chré-
» tiens ; il faut reprendre le sceptre du monde :
» l'entreprise est digne de ton courage. Viens, ô
» mon fils ! seconde les vastes desseins de ton
» roi. »

Le Démon de la jalousie retire de sa bouche la coupe empoisonnée, et essuyant ses lèvres avec sa chevelure de serpents :

« O Satan ! répondit-il avec un profond soupir,
» le poids de l'Enfer ne courbera-t-il jamais ton
» front superbe ? Veux-tu m'exposer encore aux
» coups de cette foudre qui t'a précipité dans le
» gouffre des pleurs ? Que peux-tu contre la
» Croix ? Une femme a écrasé ta tête orgueil-
» leuse. Je hais la lumière du ciel. Les chastes
» amours des Chrétiens ont détruit mon em-
» pire sur la terre. Poursuis, si tu le veux, tes
» projets, mais laisse-moi jouir en paix de ma
» rage, et ne viens plus troubler mes fureurs. »

Il dit, et, d'une main forcenée, il arrache les serpents attachés à ses flancs, et les déchire avec ses dents bruyantes.

Satan frémissant de colère :

« Ange pusillanime, d'où te vient aujourd'hui
» cette crainte? Le repentir, cette lâche vertu
» des Chrétiens, seroit-il entré dans ton cœur?
» Regarde autour de toi : voilà ton éternelle de-
» meure! A des maux sans fin sache opposer
» une haine sans terme, et bannis d'inutiles re-
» grets. Ose me suivre : je ferai bientôt disparoî-
» tre du monde ces chastes amours qui t'épou-
» vantent. Je te rendrai ton empire sur l'homme
» abattu. Mais n'attends pas que mon bras te
» contraigne à m'accorder ce que j'ai daigné de-
» mander à ton zèle. »

A cette espérance, à cette menace, le Démon de la jalousie se laisse entraîner.

Satan, plein de joie, monte aussitôt sur un char de feu, et fait placer à ses côtés le monstre qu'il appelle son fils; il l'instruit de ce qu'il doit faire, et lui nomme la victime qu'il doit frapper. Pour éviter l'importunité des Esprits de ténèbres, les deux chefs de l'Enfer traversent invisibles le séjour de la douleur. La Mort seule les voit sortir des portes de l'abîme et les salue par un sourire affreux. Bientôt ils touchent à la terre et descendent dans le vallon de l'Alphée. En proie à son fatal amour, le proconsul d'Achaïe étoit alors agité d'un sommeil pénible. Le Démon de la ja-

lousie se cache sous la figure d'un vieil Augure, confident des peines secrètes d'Hiéroclès. Il prend le visage ridé de l'antique devin, sa voix sombre, son front chauve et sa pâleur religieuse. Sa tête est couverte d'un long voile; les bandelettes sacrées descendent sur ses épaules; il s'approche du lit de l'impie comme un songe funeste. Du rameau qu'il tient à la main il touche la poitrine d'Hiéroclès :

« Tu dors, lui dit-il, et ton ennemi triomphe! Cymodocée, conduite à Lacédémone, » embrasse la religion des Chrétiens, et va bientôt devenir l'épouse du fils de Lasthénès! Réveille-toi, saisissons ta proie; et, pour l'enlever à ton rival, perdons, s'il le faut, la race » entière des Chrétiens. »

En achevant de prononcer ces mots, le Démon de la jalousie arrache de sa tête le voile et les bandelettes sacerdotales. Il reprend son horrible forme; il se penche sur Hiéroclès : il le serre étroitement dans ses bras et fait couler sur lui un sang impur. Rempli de terreur, l'infortuné se débat sous le poids du fantôme et se réveille en poussant un cri : tel un homme enseveli vivant au champ des tombeaux sort avec effroi de sa léthargie, frappe du front son cercueil, et fait entendre une plainte dans le sein de la

terre. Tous les poisons du monstre infernal ont passé dans l'âme de l'ennemi des Fidèles. Il s'élance de son lit, les cheveux hérissés. Il appelle ses gardes : il veut devancer les ordres d'Auguste; il veut qu'on arrête les Chrétiens, qu'on disperse leurs assemblées; il parle de conspiration, d'un projet fatal à l'Empire.

« Il faut du sang, s'écrie-t-il! ..... Un feu dévorant coule dans tous les cœurs....... Ne consultons point les entrailles des victimes : les vœux, les prières, les autels ne peuvent rien pour nous! »

L'insensé! bientôt les délateurs arrivés de Lacédémone lui confirment la vérité du songe qui le poursuit.

Eudore, résigné aux décrets de la Providence, et désirant avec ardeur la gloire du martyr, ne croyoit pas toutefois l'orage si près de sa tête : il s'occupoit à perfectionner son âme pour se rendre digne à la fois, et des destinées que Paul lui avoit prédites, et de l'épouse que Dieu lui avoit choisie. Dans une terre dont le maître s'est éloigné, on voit un arbre de riche espérance devenir stérile; le maître, après quelques années d'absence, rentre à sa demeure; il retourne à son arbre chéri, il coupe les branches blessées par la chèvre, ou rompues par les vents; l'arbre reprend une vigueur nouvelle, et

bientôt sa tête s'incline sous le poids de ses fruits parfumés : ainsi le fils de Lasthénès, abandonné de Dieu, avoit langui faute de culture; mais quand le père de famille rentra dans son héritage, et donna ses soins à la plante de son amour, Eudore se couronna des vertus que son enfance avoit promises.

Il touchoit à l'accomplissement d'une partie de ses vœux; il alloit recevoir la foi de Cymodocée. La nouvelle catéchumène avoit mérité par son intelligence, sa pureté et sa douceur, d'être admise aux deux degrés d'auditrice et de postulante. Elle devoit paroître à l'église, pour la première fois, le jour d'une fête consacrée à la Mère du Sauveur; fiancée après la célébration des mystères, elle étoit destinée à jurer dans le même moment fidélité à son Dieu et à son époux.

Les premiers Chrétiens choisissoient surtout le silence des ombres, pour accomplir les cérémonies de leur culte. Le jour qui précéda la nuit où Cymodocée triompha de l'Enfer, ce jour se passa dans les méditations et les prières. Vers le soir, Séphora et ses deux filles commencèrent à parer la nouvelle épouse. Elle se dépouilla d'abord des ornements des Muses; elle déposa sur un autel domestique, consacré à la reine des Anges, son sceptre, son voile et ses

bandelettes : sa lyre étoit restée au temple d'Homère. Ce ne fut pas sans répandre des larmes que Cymodocée se sépara des marques gracieuses de sa religion paternelle. Une tunique blanche, une couronne de lis lui tinrent lieu des perles et des colliers que ne portoient point les Chrétiennes. La pudeur évangélique remplaça sur ses lèvres le sourire des Muses, et lui donna des charmes dignes du ciel.

A la seconde veille de la nuit, elle sortit au milieu des flambeaux, portant un flambeau elle-même. Elle étoit précédée de Cyrille, des prêtres, des veuves et des diaconesses ; le chœur des vierges l'attendoit à la porte. Quand elle parut, la foule qu'attiroit cette cérémonie poussa un cri d'admiration. Les Païens disoient :

« C'est la fille de Tyndare, couronnée des » fleurs du Plataniste, et prête à passer dans » le lit de Ménélas ! C'est Vénus, lorsqu'elle » eut jeté ses bracelets dans l'Eurotas, et » qu'elle se montra à Lycurgue sous les traits » de Minerve ! »

Les Chrétiens s'écrioient :

« C'est une nouvelle Ève ! c'est l'épouse du » jeune Tobie ! c'est la chaste Susanne ! c'est » Esther ! »

Ce nom d'Esther, donné par la voix du peuple fidèle, devint aussitôt le nom chrétien de Cymodocée.

Près du Lesché, et non loin des tombeaux des rois Agides, les Chrétiens de Sparte avoient bati une église. Éloignée du bruit et de la foule, environnée de cours et de jardins, elle étoit séparée de tout monument profane. Après avoir passé un péristyle décoré de fontaines où les Fidèles se purifioient avant la prière, on trouvoit trois portes qui conduisoient à la basilique. Au fond de l'église, à l'orient, on apercevoit l'autel, et derrière l'autel le sanctuaire. Cet autel d'or massif, enrichi de pierreries, convroit le corps d'un martyr; quatre rideaux d'une étoffe précieuse l'environnoient. Une colombe d'ivoire, image de l'Esprit-Saint, étoit suspendue au-dessus de l'autel, et protégeoit de ses ailes le tabernacle. Les murs étoient décorés de tableaux qui représentoient des sujets tirés de l'Écriture. Le baptistère s'élevoit isolé à la porte de l'église, et faisoit soupirer l'impatient catéchumène.

Cymodocée s'avance vers les saints portiques. Un contraste étonnant se faisoit remarquer de toutes parts : les filles de Lacédémone, encore attachées à leurs dieux, paroissoient sur la route avec leurs tuniques entr'ouvertes, leur air libre, leurs regards hardis : telles elles dansoient aux

fêtes de Bacchus ou d'Hyacinthe : les rudes souvenirs de Sparte, la fourberie, la cruauté, la férocité maternelle se montroient dans les yeux de la foule idolâtre. Plus loin on découvroit des vierges chrétiennes chastement vêtues, dignes filles d'Hélène par leur beauté, plus belles que leur mère par leur modestie. Elles alloient avec le reste des Fidèles célébrer les mystères d'un culte qui rend le cœur doux pour l'enfant, charitable pour l'esclave, et inspire l'horreur de la dissimulation et du mensonge. On eût cru voir deux peuples parmi ces frères : tant la religion peut changer les hommes!

Lorsqu'on fut arrivé au lieu de la fête, l'évêque, tenant l'Évangile à la main, monta sur son trône qui s'élevoit au fond du sanctuaire, en face du peuple. Les prêtres, assis à sa droite et à sa gauche, remplirent le demi-cercle de l'Abside. Les diacres se rangèrent debout derrière eux; la foule occupoit le reste de l'église; les hommes étoient séparés des femmes : les premiers la tête découverte, les secondes la tête voilée.

Tandis que l'assemblée prenoit ses rangs, un chœur chantoit le psaume de l'introduction de la fête. Après ce cantique, les fidèles prièrent en silence; ensuite l'évêque prononça l'oraison des vœux réunis des Fidèles. Le Lecteur monta à l'Ambon, et choisit dans l'Ancien et le Nouveau

Testament les textes qui se rapportoient davantage à la double fête que l'on célébroit. Quel spectacle pour Cymodocée! Quelle différence de cette sainte et tranquille cérémonie, aux sanglants sacrifices, aux chants impurs des Païens! Tous les yeux se tournoient sur l'innocente catéchumène; elle étoit assise au milieu d'une troupe de vierges qu'elle effaçoit par sa beauté. Accablée de respect et de crainte, à peine osoit-elle lever un regard timide pour chercher dans la foule celui qui, après Dieu, occupoit alors uniquement son cœur.

Le Lecteur fut remplacé par l'évêque dans la chaire de vérité. Il expliqua d'abord l'Evangile du jour: il parla de la conversion des idolâtres, et du bonheur qu'auroit bientôt une fille vertueuse d'être unie à un époux chrétien, sous la protection de la Mère du Sauveur. Il termina son discours par ces paroles:

«Habitants de Lacédémone, il est temps que je vous rappelle l'alliance qui vous unit avec Sion. Descendus d'Abraham, comme le peuple fidèle, Arius, votre roi, réclama jadis auprès du pontife Onias les lois de cette parenté sainte. Dans la lettre qu'il adressa au peuple juif, il lui dit: « Nos troupeaux et tous nos biens sont à vous, » et les vôtres sont à nous. » Les Machabées reconnoissant cette commune origine, envoyèrent

aux Spartiates une députation amicale. Si donc, n'étant encore que Gentils, vous fûtes distingués du Dieu de Jacob, entre tous les peuples de Javan, de Séthim et d'Élisa, que ne devez-vous pas faire pour le ciel, à présent que vous êtes marqués du sceau de la race élue! Voici l'instant de vous montrer dignes de votre berceau qu'ombragèrent les palmes de l'Idumée. Les grands martyrs Judas, Jonathas et ses frères vous invitent à marcher sur leurs traces. Vous êtes appelés aujourd'hui à la défense de la patrie céleste. Troupeau chéri que le ciel a confié à mes soins, c'est peut-être la dernière fois que votre pasteur vous rassemble sous sa houlette! Combien peu d'entre nous se retrouveront au pied de cet autel, quand il nous sera permis de nous réunir! Servantes de Jésus-Christ, épouses vertueuses, vierges sans tache, c'est aujourd'hui qu'il faut vous glorifier d'avoir quitté les pompes du siècle, afin de ne vous attacher qu'à la pudeur. Ah! qu'il serait à craindre que des pieds entravés par des bandelettes de soie ne pussent monter à l'échafaud! Ces colliers de perles qui entourent un cou trop délicat, laisseroient-ils quelque place à l'épée? Réjouissons-nous donc, mes frères, le temps de notre délivrance approche; je dis délivrance : car, sans doute, vous n'appelez pas esclavage les cachots et les fers dont vous êtes

menacés. Pour un Chrétien persécuté la prison n'est point un lieu de souffrances, mais un lieu de délices : quand l'âme prie, le corps ne sent point le poids des chaînes : elle emporte avec soi tout l'homme. »

Cyrille descendit de la chaire. Un diacre s'écria :

« Priez, mes frères ! »

L'assemblée se leva, se tourna vers l'orient, et, les mains étendues vers le ciel, pria pour les Chrétiens, pour les Infidèles, pour les persécuteurs, pour les foibles, pour les malades, pour les affligés, pour tous ceux qui pleurent. Alors les diacres firent sortir du lieu saint tous ceux qui ne devoient point assister au sacrifice, les Gentils, les Possédés du Démon, les Pénitents. La mère d'Eudore, assistée de deux veuves, vint chercher la tremblante catéchumène; elle la conduisit aux pieds de Cyrille. Alors, le martyr lui adressant la parole, lui dit :

« Qui êtes-vous ? »

Elle répondit, selon l'instruction qu'elle avoit reçue :

« Je suis Cymodocée, fille de Démodocus. »

— « Que voulez-vous ? » dit le prélat.

— « Sortir, repartit la jeune vierge, des ténèbres de l'idolâtrie, et entrer dans le troupeau de Jésus-Christ. »

« Avez-vous, dit l'évêque, bien pensé à votre résolution ? ne craignez-vous ni la prison ni la mort ? votre foi en Jésus-Christ est-elle vive et sincère ? »

Cymodocée hésita. Elle ne s'attendoit point à la première partie de cette question ; elle vit la douleur de son père, mais elle songea qu'elle balançoit à accepter le sort d'Eudore ; elle se décida sur-le-champ, et prononça d'une voix ferme :

« Je ne crains ni la prison ni la mort, et ma foi en Jésus-Christ est vive et sincère. »

Alors l'évêque lui imposa les mains, et la marqua au front du signe de la Croix. Une langue de feu parut à la voûte de l'église, et l'Esprit-Saint descendit sur la vierge prédestinée. Un diacre lui met une palme à la main, les jeunes Chrétiennes lui jettent des couronnes ; elle retourne au banc des femmes, précédée de cent flambeaux, et semblable à une martyre qui s'envole éclatante vers le ciel.

Le sacrifice commence. L'évêque salue le peuple, et un diacre s'écrie :

« Embrassez-vous les uns les autres. »

L'assemblée se donne le baiser de paix. Le prêtre reçoit les dons des Fidèles, l'autel est comblé des pains offerts en sacrifice ; Cyrille les bénit. Les lampes sont allumées, l'encens fume,

les Chrétiens élèvent leur voix : le sacrifice s'accomplit, l'hostie est partagée aux élus, l'agape suit la communion sainte, et tous les cœurs se tournent vers une cérémonie attendrissante.

L'épouse de Lasthénès annonce à Cymodocée qu'elle va promettre sa foi à Eudore. Cymodocée est soutenue dans les bras des vierges qui l'environnent. Mais qui peut dire où est le nouvel époux ? Pourquoi marque-t-il si peu d'empressement ? Quel lieu de ce temple le dérobe aux yeux de la fille d'Homère ? On fait silence; les portes de l'église s'ouvrent, et l'on entend au-dehors une voix qui disoit :

« J'ai péché devant Dieu et devant les hommes.
» A Rome, j'ai oublié ma religion, et j'ai été
» rejeté du sein de l'Eglise; dans les Gaules,
» j'ai donné la mort à l'innocence : priez pour
» moi, mes frères. »

Cymodocée reconnoît la voix d'Eudore! Le descendant de Philopœmen, revêtu d'un cilice, la tête couverte de cendres, prosterné sur le pavé du vestibule, accomplissoit sa pénitence, et se confessoit publiquement. Le prélat offre au Seigneur, en faveur du Chrétien humilié, une prière de miséricorde que répètent tous les Fidèles. Quel nouveau sujet d'étonnement pour

Cymodocée ! Elle est conduite une seconde fois à l'autel ; elle est fiancée à son époux, et répète, de la voix la plus touchante, les paroles que l'évêque récitoit avant elle. Un diacre s'étoit rendu auprès d'Eudore : debout à la porte de l'église, où il ne pouvoit pénétrer, le pénitent prononce de son côté les mots qui l'engagent à Cymodocée. Échangé de l'autel au vestibule, le serment des deux époux est reporté de l'un à l'autre par les prêtres : on eût cru voir l'union de l'innocence et du repentir. La fille de Démodocus consacre à la reine des Anges une quenouille chargée d'une laine sans tache, symbole des occupations domestiques. Pendant cette cérémonie, qui faisoit répandre des larmes à tous les témoins, les vierges de la nouvelle Sion chantoient le cantique de l'épouse :

« Tel est le lis entre les épines, telle est ma » bien-aimée entre les vierges. Que vous êtes » belle, ô mon amie ! votre bouche est une gre- » nade entr'ouverte, et vos cheveux ressemblent » aux rameaux du palmier. L'épouse s'avance » comme l'aurore : elle s'élève du désert comme la » fumée de l'encens ! Filles de Jérusalem, je vous » conjure par les chevreuils de la montagne de me » soutenir avec des fruits et des fleurs ; car mon » âme s'est fondue à la voix de mon amie. Vent

» du milieu du jour, répandez les plus doux
» parfums autour de celle qui est les délices de
» l'époux ! Ma bien-aimée, vous avez blessé mon
» âme ! Ouvrez-moi vos portes de cèdre ; mes
» cheveux sont mouillés de la rosée de la nuit.
» Que la myrrhe et l'aloès couvrent votre lit
» embaumé ! Que votre main gauche soutienne
» ma tête languissante ; mettez-moi comme un
» sceau sur votre cœur, car l'amour est plus fort
» que la mort. »

A peine les vierges chrétiennes avoient-elles cessé leur cantique, qu'on entendit au dehors d'autres voix et d'autres concerts. Démodocus avoit rassemblé une troupe de ses parents et de ses amis, et faisoit chanter à son tour l'union d'Eudore et de Cymodocée :

« L'étoile du soir a brillé : jeunes hommes,
» abandonnez les tables du festin. Déjà la vierge
» paroît : chantons l'Hymen, chantons l'Hy-
» ménée.

» Fils d'Uranie, cultivateur des collines de
» l'Hélicon, toi qui conduis à l'époux la vierge
» timide, Hymen, viens fouler ces tapis au son
» de ta voix harmonieuse, et secoue dans ta
» main la torche à la chevelure d'or.

» Ouvrez les portes de la chambre nuptiale,

» la vierge s'avance! La pudeur ralentit ses pas; » elle pleure en quittant la maison paternelle. » Viens, nouvelle épouse, un mari fidèle se veut » reposer sur ton sein.

» Que des enfants plus beaux que le jour » sortent de ce fécond hyménée. Je veux voir » un jeune Eudore suspendu au sein de Cymo- » docée, tendre ses foibles mains à sa mère, et » sourire doucement au guerrier qui lui donna » le jour! »

Ainsi les deux religions se réunissoient pour célébrer l'union d'un couple qui sembloit heureux, à l'instant même où les plus grands périls menaçoient sa tête. A peine les chants d'allégresse avoient cessé, que l'on entend retentir le pas régulier des soldats et le bruit des armes. Une rumeur confuse s'élève dans les airs, des hommes farouches entrent dans l'asile de la paix, le fer et la flamme à la main. La foule épouvantée se précipite par toutes les portes de l'église. Étouffés dans les étroits passages de la nef et des vestibules, les femmes, les enfants, les vieillards poussent des cris lamentables; tout fuit, tout se disperse. Cyrille, revêtu de ses habits pontificaux, et tranquille devant le Saint des Saints, est arrêté à l'autel. Un centurion chargé des ordres d'Hiéroclès

cherche Cymodocée, la reconnoît au milieu de la foule, et veut porter sur elle une main profane. A l'instant, Eudore, cet agneau paisible, devient un lion rugissant. Il se précipite sur le centurion, lui arrache son épée, la brise, et saisissant dans ses bras la fille de Démodocus, il l'emporte à travers les ombres. Le centurion désarmé appelle ses soldats et poursuit le fils de Lasthénès. Eudore redoublant de vitesse touche déjà la tombe de Léonidas; mais il entend derrière lui la marche précipitée des satellites d'Hiéroclès. Ses forces épuisées trompent son amour; il ne peut plus porter son fardeau, il dépose son épouse derrière le monument sacré. Auprès du tombeau s'élevoit le trophée d'armes des guerriers des Thermopyles. Eudore saisit la lance du roi de Lacédémone : les soldats arrivent. Prêts à s'élancer sur le Chrétien, ils croient voir, à la lueur de leurs torches, l'ombre magnanime de Léonidas, qui d'une main tient sa lance, et de l'autre embrasse son sépulcre. Les yeux du fils de Lasthénès étincèlent; il secoue dans la nuit sa noire chevelure; le fer de sa lance brise et renvoie en mille éclairs la lueur des flambeaux : moins terrible parut aux Perses Léonidas lui-même, dans cette nuit où, pénétrant jusqu'à la tente de Xerxès, il remplit de meurtre et d'épouvante le camp des Barbares.

O surprise! Plusieurs soldats reconnoissent leur général.

« Romains, s'écrie Eudore, c'est mon épouse que vous me voulez ravir; mais vous ne me l'arracherez qu'avec la vie. »

Touchés par la voix de leur ancien compagnon d'armes, effrayés de son air terrible, les soldats s'arrêtent. Quand une troupe rustique est entrée dans un champ de blé nouveau, les frêles épis tombent sans effort sous la faucille; mais arrivés au pied d'un chêne qui s'élève au milieu des gerbes, les moissonneurs admirent l'arbre puissant que pourroient seules abattre ou la tempête ou la cognée : ainsi, après avoir dispersé la foule des Chrétiens, les soldats s'arrêtent devant le fils de Lasthénès. En vain le lâche centurion leur ordonne d'avancer : ils semblent attachés sur le sol par un charme. Dieu leur inspiroit secrètement cet effroi. Il fait plus : il ordonne à l'Ange, protecteur du fils de Lasthénès, de se dévoiler aux yeux de la cohorte. La foudre gronde dans les cieux, l'Ange paroît au côté d'Eudore, sous la forme d'un guerrier couvert d'armes étincelantes; les soldats jettent leurs boucliers sur leur dos, et s'enfuient dans les ténèbres, au milieu de la grêle et des éclairs. Eudore profite de cet instant : il enlève de nouveau sa bien-aimée. Suspendue au cou d'Eudore,

Cymodocée presse dans ses bras la tête sacrée de son époux : la vigne s'attache avec moins de grâce au peuplier qui la soutient, la flamme embrasse avec moins de vivacité le tronc du pin qu'elle dévore, la voile est repliée moins étroitement autour du mât pendant la tempête. Le fils de Lasthénès, chargé de son trésor, arrive bientôt chez son père; et du moins, pour un moment, met à l'abri la vierge qui vient de lui consacrer ses jours.

En proie au Démon de la jalousie, Hiéroclès s'étoit porté à cette violence contre les Chrétiens, dans l'espoir de ravir Cymodocée à Eudore, avant qu'elle eût prononcé les mots qui l'engageoient à son époux; mais ses satellites arrivèrent trop tard, et le courage d'Eudore sauva l'innocente catéchumène. Le messager que le fils de Lasthénès avoit envoyé à Constantin, revint à Lacédémone la nuit même de ce scandale. Il apporta des nouvelles à la fois heureuses et inquiétantes. Dioclétien avoit encore pris un de ces partis modérés, convenables à son caractère. Sur le faux rapport envoyé par Hiéroclès, l'Empereur avoit ordonné de surveiller les prêtres, et de disperser les assemblées secrètes; mais éclairé par Constantin, il n'avoit pu croire qu'Eudore se fût mis à la tête des rebelles, et il se contentoit de le

rappeler à Rome. Constantin ajoutoit dans sa lettre :

« Venez donc auprès de moi ; nous aurons » besoin de votre secours. J'envoie Dorothé à » Jérusalem, afin de prévenir ma mère du sort » qui menace les Fidèles. Il doit toucher à » Athènes. Si vous choisissiez le Pyrée pour » vous embarquer, vous pourriez apprendre, » de la bouche de votre ancien ami, des choses » importantes. »

La galère de Dorothé venoit en effet d'arriver au port de Phalère. La famille de Lasthénès et celle de Démodocus délibèrent sur le parti qui leur reste à prendre.

« Cymodocée, dit Eudore, ne peut demeurer dans la Grèce après mon départ, sans être exposée aux violences d'Hiéroclès ; elle ne peut me suivre à Rome, puisqu'elle n'est pas encore mon épouse. Il s'offre une circonstance favorable ; Dorothé pourroit conduire Cymodocée à Jérusalem. Sous la protection de l'épouse de Constance, elle achèveroit de s'instruire des vérités du salut. Aussitôt que l'Empereur m'en accorderoit la grâce, j'irois au tombeau de Jésus-Christ, réclamer la foi que la fille de Démodocus m'a jurée. »

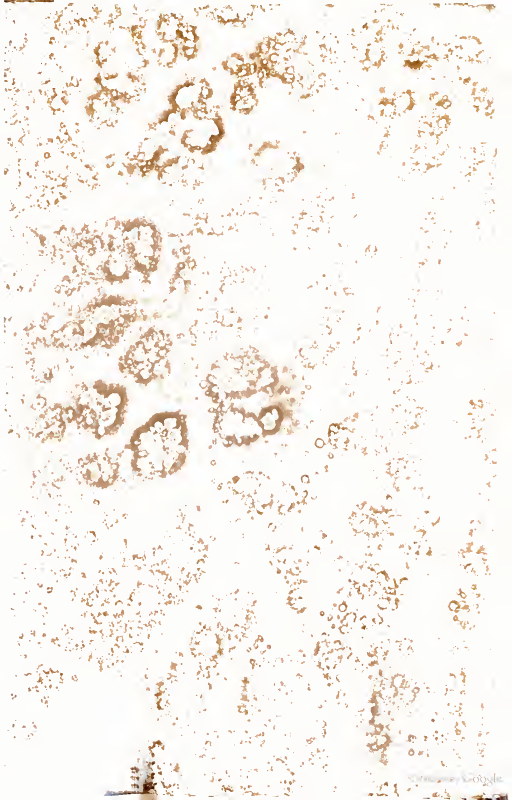
Les deux familles regardèrent ce dessein

comme une inspiration du ciel : ainsi lorsque des marins ont embarqué sur leur galère cet oiseau belliqueux et rustique, qui réveille au matin les laboureurs ; si, pendant la nuit, au travers des sifflements d'une tempête, il fait entendre son cri guerrier et villageois, je ne sais quel doux regret de la patrie pénètre avec un rayon d'espérance dans le cœur du matelot réjoui : il bénit la voix qui, rappelant au milieu des mers la vie pastorale, semble promettre une terre prochaine. Démodocus lui-même est rassuré par le projet d'Eudore ; sans songer à une séparation douloureuse, il ne voit, au premier moment, qu'un moyen de sauver sa fille : il l'auroit voulu suivre aux extrémités de la terre, mais son âge et ses fonctions de pontife l'enchaînoient au sol de la Grèce.

« Eh bien! dit Lasthénès, que la volonté de Dieu s'accomplisse! Démodocus conduira Cymodocée à Athènes ; Eudore s'y rendra de son côté. Les deux époux s'embarqueront au même moment et au même port, l'un pour Rome, l'autre pour la Syrie. O mes enfants! le temps des épreuves est de peu de durée et passe comme un courrier rapide! Soyez chrétiens, et l'amour vous restera avec le ciel. »

Le départ fut fixé au jour suivant, dans la crainte de quelque nouvelle fureur du proconsul.

Avant de quitter Lacédémone, Eudore écrivit à Cyrille qu'il ne put voir dans les prisons. Le confesseur, accoutumé aux chaînes, envoya du fond de son cachot sa bénédiction au couple persécuté. Jeunes époux, vous espériez encore le bonheur sur la terre, et déjà le chœur des vierges et des martyrs commençoit pour vous dans le ciel les cantiques d'une union plus durable et d'une félicité sans fin !





LIVRE QUINZIÈME.

SOMMAIRE.

Athènes. Adieux de Cymodocée, d'Eudore et de Demodocus. Cymodocée s'embarque avec Dorothé pour Joppé. Eudore s'embarque en même temps pour Ostie. La Mère du Sauveur envoie Gabriel à l'Ange des mers. Eudore arrive à Rome. Il trouve le sénat prêt à se rassembler pour prononcer sur le sort des Chrétiens. Il est choisi pour plaider leur cause. Hiéroclès arrive à Rome : les sophistes le chargent de défendre leur secte et d'accuser les Chrétiens. Symmaque, pontife de Jupiter, doit parler au sénat en faveur des anciens dieux de la patrie.

Monté sur un coursier de Thessalie, et suivi d'un seul serviteur, le fils de Lasthénès avoit quitté Lacédémone; il marchoit vers Argos, par le chemin de la montagne. La religion et l'amour remplissoient son âme de résolutions généreuses. Dieu qui vouloit l'élever au plus haut degré de la gloire, le conduisoit à ces grands spectacles qui nous apprennent à mé-

priser les choses de la terre. Eudore, errant sur des sommets arides, fouloit le patrimoine du Roi des rois. Pendant trois soleils il presse les flancs de son coursier, et vient se reposer un moment dans Argos. Tous ces lieux encore remplis des noms d'Hercule, de Pélops, de Clytemnestre, d'Iphigénie, n'offroient que des débris silencieux. Il voit ensuite les portes solitaires de Mycènes et la tombe ignorée d'Agamemnon : il ne cherche à Corinthe que les monuments où l'Apôtre fit entendre sa voix. En traversant l'Isthme dépeuplé, il se rappelle ces jeux chantés par Pindare, qui participoient en quelque sorte de l'éclat et de la toute-puissance des dieux; il cherche à Mégare les foyers de son aïeul qui recueillit les cendres de Phocion. Tout étoit désert à Éleusis; et dans le canal de Salamine, une seule barque de pêcheur étoit attachée aux pierres d'un môle détruit. Mais lorsque, suivant la Voie Sacrée, le fils de Lasthénès eut gravi le mont Pœcile, et que la plaine de l'Attique s'offrit à ses regards, il s'arrêta saisi d'admiration et de surprise : la citadelle d'Athènes, élégamment découpée dans la forme d'un piédestal, portoit au ciel le temple de Minerve et les Propylées : la ville s'étendoit à sa base, et laissoit voir les colonnes confuses de mille autres monuments. Le mont Hymète faisoit le fond du tableau, et un

bois d'oliviers servoit de ceinture à la cité de Minerve.

Eudore traverse le Céphise, qui coule dans ce bois sacré; il demande la route des jardins d'Académe : des tombeaux lui tracent le chemin de cette retraite de la philosophie. Il reconnoît les pierres funèbres de Trasybule, de Conon, de Timothée; il salue les sépulcres de ces jeunes hommes, morts pour la patrie dans la guerre du Péloponèse : Périclès, qui compara Athènes privée de sa jeunesse à l'année dépouillée de son printemps, repose lui-même au milieu de ces fleurs moissonnées.

La statue de l'Amour annonce au fils de Lasthénès l'entrée des jardins de Platon. Adrien, en rendant à l'Académie son ancienne splendeur, n'avoit fait qu'ouvrir un asile aux songes de l'esprit humain. Quiconque étoit parvenu au grade de sophiste, sembloit avoir acquis le privilége de l'insolence et de l'erreur. Le Cynique, à peine couvert d'une petite chlamyde sale et déchirée, insultoit avec son bâton et sa besace au Platonicien enveloppé dans un large manteau de pourpre ; le Stoïcien, vêtu d'une longue robe noire, déclaroit la guerre à l'Épicurien couronné de fleurs. De toutes parts retentissoient les cris de l'École, que les Athéniens appeloient le chant des Cygnes et des Sirènes; et les pro-

menades qu'avoit immortalisées un génie divin, étoient abandonnées aux plus imposteurs, comme aux plus inutiles des hommes.

Eudore cherchoit dans ces lieux le premier officier du palais de l'Empereur : il ne se put défendre d'un mouvement de mépris lorsqu'il traversa les groupes des sophistes qui le prenoient pour un adepte; désirant l'attirer à leurs systèmes, ils lui proposoient la sagesse dans le langage de la folie. Il pénètre enfin jusqu'à Dorothé : ce vertueux Chrétien se promenoit au fond d'une allée de platanes que bordoit un canal limpide; il étoit environné d'une troupe de jeunes gens déjà célèbres par leurs talents ou par leur naissance. On remarquoit auprès de lui Grégoire de Nazianze, animé d'un souffle poétique; Jean, nouveau Démosthènes, que son éloquence prématurée avoit fait nommer *bouche d'or;* Basile, et Grégoire de Nysse son frère : ceux-ci montroient un penchant décidé vers la religion qu'avoient professée Justin le philosophe et Denys l'Aréopagite. Julien, au contraire, neveu de Constantin, s'attachoit à Lampridius, ennemi déclaré du culte évangélique : des habitudes bizarres et des mouvements convulsifs décéloient dans le jeune prince une sorte de déréglement de l'esprit et du cœur.

Dorothé eut quelque peine à reconnoître Eu-

doré : le visage du fils de Lasthénès avoit pris cette beauté mâle que donnent le métier des armes et l'exercice des vertus. Ils se retirèrent à l'écart, et Dorothé ouvrit son cœur à l'ami de Constantin.

« J'ai quitté Rome, lui dit-il, à l'arrivée de votre messager. Le mal est encore plus grand que vous ne le croyez peut-être : Galérius l'emporte, et tôt ou tard Dioclétien sera obligé d'abdiquer la pourpre. On veut perdre d'abord les Chrétiens, afin d'ôter à l'Empereur son premier appui ; c'est l'ancien projet d'Hiéroclès, aujourd'hui tout-puissant auprès de César. Celui-ci répète sans cesse que le dénombrement ordonné, en découvrant une multitude effrayante d'ennemis des dieux, a révélé le danger de l'Empire ; qu'il faut en venir aux mesures les plus sévères, pour réprimer une secte qui menace les autels de la patrie. Pour moi, presque tombé dans la disgrâce de Dioclétien, vous savez quel sujet me conduit en Syrie. Eudore, nos frères malheureux tournent les yeux vers vous. La gloire que vous vous êtes acquise dans les armes, et surtout votre repentir éclatant sont l'objet de l'admiration et des discours de tous les Fidèles. Le souverain Pontife vous attend ; Constantin vous appelle. Ce prince, environné de délateurs, se soutient à peine à la cour ; il a besoin d'un ami

tel que vous, qui puisse l'aider de ses conseils, et, s'il le faut, le servir de son bras. »

Eudore raconte à son tour à Dorothé les événements qui s'étoient passés dans la Grèce. Dorothé s'engage avec joie à conduire vers Hélène l'épouse du fils de Lasthénès. Une galère napolitaine, prête à retourner en Italie, se trouvoit au port de Phalère, non loin du vaisseau de Dorothé : Eudore la retient pour son passage. Les deux voyageurs fixent ensuite le moment du départ au troisième jour de la fête des Panathénées. Démodocus arriva pour cette époque fatale, avec la triste Cymodocée; il alla cacher ses pleurs dans la Citadelle où le plus ancien des Prytanes, son parent et son ami, lui donna l'hospitalité.

Le fils de Lasthénès avoit été reçu par le docte Piste, évêque d'Athènes, qui brilla depuis dans ce concile de Nicée, où l'on vit trois prélats ayant le don des miracles et ressuscitant les morts, quarante évêques confesseurs ou martyrs, des prêtres savants, des philosophes même, enfin les plus grands caractères, les plus beaux génies et les hommes les plus vertueux de l'Église.

La veille de la double séparation du père et de la fille, de l'épouse et de l'époux, Eudore fit savoir à Cymodocée que tout étoit prêt, et que le lendemain, vers le coucher du soleil, il

iroit la chercher sous le portique du temple de Minerve.

Le jour fatal arrive : le fils de Lasthénès sort de sa demeure; il passe devant l'Aréopage où le Dieu que Paul annonça n'étoit plus inconnu; il monte à la Citadelle, et se trouve le premier au rendez-vous, sous le portique du plus beau temple de l'univers.

Jamais si brillant spectacle n'avoit frappé les regards d'Eudore. Athènes s'offroit à lui dans toutes ses pompes; le mont Hymète s'élevoit à l'orient comme revêtu d'une robe d'or; le Pentélique se courboit vers le septentrion pour aller joindre le Permetta; le mont Icare s'abaissoit au couchant, et laissoit voir derrière lui la cime sacrée du Cythéron; au midi, la mer, le Pyrée, les rivages d'Égine, les côtes d'Épidaure, et, dans le lointain, la citadelle de Corinthe, terminoient le cercle entier de la patrie des arts, des héros et des dieux.

Athènes, avec tous ses chefs-d'œuvre, reposoit au centre de ce bassin superbe : ses marbres polis, et non pas usés par le temps, se peignoient des feux du soleil à son coucher; l'astre du jour, prêt à se plonger dans la mer, frappoit de ses derniers rayons les colonnes du temple de Minerve : il faisoit étinceler les boucliers des Perses, suspendus au fronton du portique, et sembloit

animer sur la frise les admirables sculptures de Phidias.

Ajoutez à ce tableau le mouvement que la fête des Panathénées répandoit dans la ville et dans la campagne. Là, de jeunes Canéphores reportoient aux jardins de Vénus les corbeilles sacrées; ici, le Péplus flottoit encore au mât du vaisseau qui se mouvoit par ressorts; des chœurs répétoient les chansons d'Harmodius et d'Aristogiton; les chars rouloient vers le Stade; les citoyens couroient au Lycée, au Pœcile, au Céramique; la foule se pressoit surtout au théâtre de Bacchus, placé sous la Citadelle; et la voix des acteurs, qui représentoient une tragédie de Sophocle, montoit par intervalles jusqu'à l'oreille du fils de Lasthénès.

Cymodocée parut: à son vêtement sans tache, à son front virginal, à ses yeux d'azur, à la modestie de son maintien, les Grecs l'auroient prise pour Minerve elle-même, sortant de son temple, et prête à rentrer dans l'Olympe, après avoir reçu l'encens des mortels.

Eudore, saisi d'admiration et d'amour, faisoit des efforts pour cacher son trouble, afin d'inspirer plus de courage à la fille d'Homère.

« Cymodocée, lui dit-il, comment vous exprimer la reconnoissance et les sentiments de mon cœur? Vous consentez à quitter pour moi

la Grèce, à traverser les mers, à vivre sous des cieux étrangers, loin de votre père, loin de celui que vous avez choisi pour époux. Ah! si je ne croyois vous ouvrir les cieux et vous conduire à des félicités éterne les, pourrois-je vous demander de pareilles marques d'attachement? Pourrois-je espérer qu'un amour humain vous fît faire des choses si douloureuses?»

— « Tu pourrois, repartit Cymodocée en larmes, me demander mon repos et ma vie : le bonheur de faire quelque chose pour toi me paieroit de tous mes sacrifices. Si je t'aimois seulement comme mon époux, rien encore ne me seroit impossible. Que dois-je donc faire à présent que ta religion m'apprend à t'aimer pour le ciel et pour Dieu même? Je ne pleure pas sur moi, mais sur les chagrins de mon père, et sur les dangers que tu vas courir.»

— «O la plus belle des filles de la nouvelle Sion! répondit Eudore, ne craignez point les périls qui peuvent menacer ma tête; priez pour moi : Dieu exaucera les vœux d'une âme aussi pure. La mort même, ô Cymodocée! n'est point un mal, quand elle nous rencontre accompagnés de la vertu! D'ailleurs des destinées tranquilles et ignorées ne nous mettent point à l'abri de ses traits : elle nous surprend dans la couche de nos aïeux, comme sur une terre étrangère. Voyez

ces cicognes, qui s'élèvent en ce moment des bords de l'Ilissus; elles s'envolent tous les aus aux rives de Cyrène, elles reviennent tous les ans aux champs d'Érechthée; mais combien de fois ont-elles retrouvé déserte la maison qu'elles avoient laissée florissante! Combien de fois ont-elles cherché en vain le toit même où elles avoient accoutumé de bâtir leurs nids! »

— « Pardonne, dit Cymodocée, pardonne ces frayeurs à une jeune fille élevée par des dieux moins sévères, et qui permettent les larmes aux amants près de se quitter! »

A ces mots, Cymodocée étouffant ses pleurs, se couvrit le visage de son voile. Eudore prit dans ses mains les mains de son épouse; il les pressa chastemeut sur ses lèvres et sur son cœur.

« Cymodocée, dit-il, bonheur et gloire de ma vie, que la douleur ne vous fasse pas blasphémer une religion divine. Oubliez ces dieux qui ne vous offroient aucune ressource contre les tribulations du cœur. Fille d'Homère, mon Dieu est le Dieu des âmes tendres, l'ami de ceux qui pleurent, le consolateur des affligés; c'est lui qui entend sous le buisson la voix du petit oiseau, et qui mesure le vent pour la brebis tondue. Loin de vouloir vous priver de vos larmes, il les bénit; il vous en tiendra compte

quand il vous visitera à votre dernière heure, puisque vous les versez pour lui et pour votre époux. »

A ces dernières paroles, la voix d'Eudore s'altéra. Cymodocée se découvre le visage : elle aperçoit la noble figure du guerrier inondée des pleurs qui descendoient le long de ses joues brunies. La gravité de cette douleur chrétienne, ce combat de la religion et de la nature, donnoient au fils de Lasthénès une incomparable beauté. Par un mouvement involontaire, la fille de Démodocus alloit tomber aux genoux d'Eudore ; il la retient entre ses bras, il la presse tendrement sur son cœur ; tous les deux demeurent ravis dans une sainte et douce extase : tels parurent sans doute à l'entrée de la tente de Laban, Rachel et Jacob se disant un triste adieu : le fils d'Isaac étoit obligé de garder les troupeaux durant sept nouvelles années, pour obtenir son épouse.

Démodocus sortit alors des bâtiments du temple ; oubliant qu'il avoit consenti au départ de sa fille, les chagrins de son cœur s'exhalent aussitôt en plaintes amères :

« Comment, s'écrie-t-il, as-tu la barbarie d'arracher une fille à son père ? Du moins, si ma Cymodocée étoit ton épouse, si vous me laissiez l'un et l'autre un aimable enfant qui pût

sourire à ma douleur, et de ses mains innocentes se jouer avec mes cheveux blanchis!.. .. Mais loin de toi, loin de moi, sous un ciel inhospitalier, errante sur une mer où des pirates barbares..... ah! si ma fille alloit tomber entre leurs mains! S'il lui falloit servir un maître cruel, préparer son repas et son lit! Que la terre me cache dans son sein avant que j'éprouve un pareil malheur. Les Chrétiens ont-ils donc un cœur plus dur que les rochers? Leur Dieu est-il donc inexorable? »

Cymodocée avoit volé dans les bras de son père, et mêloit ses larmes à celles du vieillard. Eudore écoutoit les reproches de Démodocus avec une fermeté qui n'avoit rien de dur, et une affliction qui n'avoit rien de foible.

« Mon père, répondit-il, permettez que je vous donne ce nom, car votre Cymodocée est déjà mon épouse aux yeux de l'Éternel; je ne l'arrache point de force à vos embrassements; elle est libre de suivre ou de rejeter ma religion; mon Dieu ne veut point obtenir les cœurs par contrainte : si cela doit vous coûter à tous deux trop de regrets et de pleurs, demeurez ensemble dans la Grèce. Puisse le ciel répandre sur vous ses faveurs! Pour moi, j'accomplirai ma destinée. Mais, Démodocus, si votre fille m'aime, si vous croyez que je la puisse rendre heureuse,

si vous craignez pour elle les persécutions d'Hiéroclès, supportez une séparation qui, je l'espère, ne sera point de longue durée, et qui met Cymodocée à l'abri des plus grands malheurs. Démodocus, Dieu dispose de nous comme il lui plaît : notre devior est de nous soumettre à sa volonté suprême. »

— « O mon fils! repartit Démodocus, excuse ma douleur; je le sens, je suis injuste : tu ne mérites pas les reproches que je te fais; tu sauves au contraire ma Cymodocée des persécutions d'un impie; tu la mets sous la protection d'une princesse magnanime; tu lui apportes de grands biens et un nom illustre. Mais comment rester seul dans la Grèce? Oh! que ne suis-je libre de quitter les sacrifices que les peuples ont confiés à mes soins? Que n'ai-je l'âge où je parcourois les villes et les pays étrangers, pour apprendre à connoître les hommes? Comme je suivrois ma Cymodocée! Hélas! je ne te verrai donc plus danser avec les vierges sur le sommet de l'Ithome! Rose de Messénie, je te chercherai en vain dans les bois du temple! Cymodocée, je n'entendrai plus ta douce voix retentir dans les chœurs des sacrifices; tu ne me présenteras plus l'orge nouvelle ou le couteau sacré; je contemplerai, suspendue à l'autel, ta lyre couverte de poussière et ses cordes brisées; mes yeux

pleins de larmes verront se dessécher aux pieds de la statue d'Homère les couronnes de fleurs qu'embellissoit ta chevelure. Hélas ! j'avois compté sur toi pour me fermer les yeux; je mourrai donc sans pouvoir te bénir en quittant la vie? Le lit où j'exhalerai mon dernier soupir sera solitaire ; car, ma fille, je n'espère plus te revoir; j'entends le vieux Nocher qui m'appelle; à mon âge, il ne faut pas compter sur les jours : lorsque la graine de la plante est mûre et séchée, elle devient légère, et le moindre vent l'emporte. »

Comme le prêtre d'Homère prononçoit ces mots, des applaudissements font retentir le théâtre de Bacchus; l'acteur qui représentoit Œdipe à Colonne, élève la voix, et ces paroles viennent frapper les oreilles d'Eudore, de Démodocus et de Cymodocée :

« O Thésée! unissez dans mes mains vos » mains à celles de ma fille! Promettez-moi de » servir de père à ma chère Antigone! »

— « Je le promets, s'écria Eudore, appliquant à ses destinées les vers du poëte. »

— « Elle est donc à toi, » dit Démodocus en lui tendant les bras!

Eudore s'y précipite, le vieillard presse ses

deux enfants contre son cœur: ainsi l'on voit un saule creusé par les ans, dont le sein entr'ouvert porte quelques fleurs de la prairie; l'arbre étend son ombrage antique sur ces jeunes trésors, et semble n'implorer que pour eux le zéphyr et la rosée; mais bientôt un brûlant orage renverse et le saule et les fleurs, aimables enfants de la terre.

La lune parut à l'horizon; son front d'argent se couronnoit des rayons d'or du soleil, dont le disque élargi s'enfonçoit dans les flots. C'étoit l'heure qui ramène aux nautoniers le vent favorable pour sortir du port de l'Attique. Les chars et les esclaves de Démodocus l'attendoient au bas de la Citadelle, à l'entrée de la rue des Trépieds. Il fallut descendre, il fallut se soumettre à sa destinée; les chars entraînent les trois infortunés qui n'avoient plus la force de gémir. Ils ont bientôt passé la porte du Pyrée, les tombeaux d'Antiope, de Ménandre et d'Euripide; ils tournent vers le temple ruiné de Cérès, et après avoir traversé le champ d'Aristide, ils touchent au port de Phalère. Le vent venoit de se lever, les flots légèrement agités battoient le rivage, les galères déployoient leurs voiles, on entendoit les cris des matelots qui levoient l'ancre avec de grands efforts. Dorothé attendoit les passagers sur la grève, et les barques des vaisseaux étoient déjà prêtes à les re-

cevoir. Eudore, Démodocus et Cymodocée descendent des chars arrêtés au bord des vagues. Le prêtre d'Homère ne pouvoit plus se soutenir, ses genoux se déroboient sous lui. Il disoit à sa fille d'une voix éteinte :

« Ce port me sera funeste comme au père de Thésée : je ne verrai point revenir ta voile blanche! »

Le fils de Lasthénès et la jeune catéchumène s'inclinent devant Démodocus et lui demandent sa dernière bénédiction : un pied dans la mer et le visage tourné vers la rive, ils avoient l'air d'offrir un sacrifice expiatoire, à la manière antique. Démodocus lève les mains, et bénit ses deux enfants du fond de son cœur, mais sans pouvoir prononcer une parole. Eudore soutient Cymodocée, et lui remet un écrit pour la pieuse Hélène; ensuite, imprimant avec respect le baiser des adieux sur le front de la vierge éplorée :

« Mon épouse, lui dit-il, devenez bientôt chrétienne; souvenez-vous d'Eudore, et que du haut de la Tour du troupeau, la fille de Jérusalem jette quelquefois un regard sur la mer qui nous sépare. »

— « Mon père, dit Cymodocée d'une voix entrecoupée par les sanglots, mon tendre père, vivez pour moi, je tâcherai de vivre pour vous.

O Eudore ! vous reverrai-je un jour? reverrai-je mon père? »

Alors Eudore inspiré :

« Oui, nous nous reverrons pour ne nous quitter jamais! »

Les mariniers enlèvent Cymodocée, les esclaves entraînent Démodocus, Eudore se jette dans la barque qui le transporte à son vaisseau. La flotte sort de Phalère, les matelots couronnés de fleurs font blanchir la mer sous l'effort des rames ; ils invoquent les Néréides, et Palémon, et Thétis, et saluent en s'éloignant la tombe sacrée de Thémistocle.

Le vaisseau de Cymodocée prend sa course vers l'orient, et celui du fils de Lasthénès tourne la proue vers l'Italie.

La divine Mère du Sauveur veilloit sur les jours de l'innocente pèlerine : elle envoie Gabriel à l'Ange des mers, afin de lui commander de ne laisser souffler que la plus douce haleine des vents. Aussitôt Gabriel, après avoir détaché de ses épaules ses ailes blanches, bordées d'or, se plonge du ciel dans les flots.

Aux sources de l'Océan, sous des grottes profondes, toujours retentissantes du bruit des vagues, habite l'Ange sévère qui veille aux mouvements de l'abîme. Pour l'instruire de ses devoirs, la Sagesse le prit avec elle, lorsqu'à la

naissance des temps elle se promena sous la mer. Ce fut lui qui, par l'ordre de Dieu, ouvrit au Déluge les cataractes du ciel; c'est lui qui, dans les derniers jours du monde, doit une seconde fois rouler les flots sur le sommet des montagnes. Placé au berceau de tous les fleuves, il dirige leur cours, enfle ou fait décroître leurs ondes; il repousse dans la nuit des pôles, et retient sous des chaînes de glace les brouillards, les nuages et les tempêtes; il connoît les écueils les plus cachés, les détroits les plus déserts, les terres les plus lointaines, et les découvre tour à tour au génie de l'homme; il voit d'un regard, et les tristes régions du Nord, et les brillants climats des tropiques; deux fois par jour il soulève les écluses de l'Océan, et rétablissant avec sa main l'équilibre du globe, à chaque équinoxe il ramène la terre sous les feux obliques du soleil.

Gabriel pénètre dans le sein des mers: des nations entières et des continents inconnus dorment engloutis dans le gouffre des ondes. Combien de monstres divers que ne verra jamais l'œil des mortels! Quel puissant rayon de vie jusque dans ces profondeurs ténébreuses! Mais aussi, que de débris et de naufrages! Gabriel plaint les hommes, et admire la puissance divine. Bientôt il aperçoit l'Ange des mers, at-

tentif à quelques grandes révolutions des eaux ; assis sur un trône de cristal, il tenoit à la main un frein d'or ; sa chevelure verte descendoit humide sur ses épaules, et une écharpe d'azur enveloppoit ses formes divines. Gabriel le salue avec majesté.

« Esprit redoutable, lui dit-il, ô mon frère ! » le pouvoir que l'Éternel vous a confié montre » assez le haut rang que vous occupez dans les » hiérarchies célestes ! Quel monde nouveau ! » Quelle intelligence sublime ! Que vous êtes » heureux de connoître ces merveilleux secrets ! »

— « Divin messager, répondit l'Ange des mers, » quel que soit le sujet qui vous amène, je reçois » avec joie un hôte tel que vous. Pour mieux » admirer la puissance de notre maître, il faudroit l'avoir vu, comme moi, poser les fondements de cet empire : j'étois présent quand il » divisa en deux parts les eaux de l'abîme ; je le » vis assujettir les flots aux mouvements des astres, et lier le destin de l'Océan à celui de la » lune et du soleil ; il couvrit Léviathan d'une » cuirasse de fer, et l'envoya se jouer dans ces » gouffres ; il planta des forêts de corail sous les » ondes ; il les peupla de poissons et d'oiseaux ; » il fit sortir des îles riantes du sein d'un élément » furieux ; il régla le cours des vents ; il soumit

» les orages à des lois ; et s'arrêtant sur le ri-
» vage, il dit à la mer : Tu n'iras pas plus loin,
» et tu briseras ici l'orgueil de tes flots. Illustre
» serviteur de Marie, hâtez-vous de m'apprendre
» quel ordre souverain vous a fait descendre
» dans ces grottes mobiles. Les temps sont-ils
» accomplis ? Faut-il rassembler les nuages ?
» Faut-il rompre les digues de l'Océan ? Aban-
» donnant l'univers au Chaos, dois-je remonter
» avec vous dans les cieux ? »

— « Je vous apporte un message de paix, dit
» Gabriel avec un sourire : l'homme est toujours
» l'objet des complaisances de l'Éternel ; la
» Croix va triompher sur la terre ; Satan va
» rentrer dans l'Enfer. Marie vous ordonne de
» conduire aux ports ces deux époux que vous
» voyez s'éloigner des bords de la Grèce. Ne
» laissez souffler sur les ondes que la plus douce
» haleine des vents. »

— « Qu'il soit fait selon la volonté de l'Étoile
» des mers, dit en s'inclinant respectueusement
» l'Ange qui gouverne les tempêtes ! Puisse
» Satan être bientôt renfermé dans les lieux de
» son supplice ! souvent il trouble mon repos,
» et déchaîne malgré moi les orages. »

En prononçant ces mots, le puissant Esprit choisit les vents doux et parfumés qui caressent

les rivages de l'Inde et de l'Océan Pacifique ; il les dirige dans les voiles d'Eudore et de Cymodocée, et fait avancer les deux galères, par un même souffle, à deux ports opposés.

Favorisé de cette bénigne influence du ciel, Eudore touche bientôt au rivage d'Ostie. Il vole à Rome. Constantin l'embrasse avec tendresse, et lui fait le récit des malheurs de l'Église et des intrigues de la cour.

Le sénat étoit convoqué pour délibérer sur le sort des Fidèles. Rome reposoit dans l'attente et dans la terreur. Toutefois Dioclétien, par un dernier acte de justice, en cédant aux violences de Galérius, avoit voulu que les Chrétiens eussent un défenseur au sénat. Les prêtres les plus illustres de la capitale de l'empire s'occupoient, dans ce moment, du choix d'un orateur digne de plaider la cause de la Croix. Le concile que présidoit Marcellin étoit assemblé à la lueur des lampes dans les catacombes : ces Pères, assis sur les tombeaux des martyrs, ressembloient à de vieux guerriers délibérant sur le champ de bataille, ou à des rois blessés en défendant leurs peuples. Il n'y avoit pas un de ces confesseurs qui ne portât sur ses membres les marques d'une glorieuse persécution : l'un avoit perdu l'usage de ses mains, l'autre ne voyoit plus la lumière des cieux ; la langue de celui-ci avoit été coupée, mais le

cœur lui restoit pour louer l'Éternel ; celui-là se montroit tout mutilé par le bûcher, comme une victime à demi dévorée des feux du sacrifice. Les saints vieillards ne pouvoient s'accorder sur le choix d'un défenseur : aucun d'eux n'étoit éloquent que par ses vertus, et chacun craignoit de compromettre le sort des Fidèles. Le pontife de Rome proposa de s'en référer à la décision du Ciel. On place le saint Évangile sur le sépulcre du martyr qui servoit d'autel. Les Pères se mettent en prières, et demandent à Dieu d'indiquer, par quelques versets des Écritures, le défenseur agréable à ses yeux. Dieu, qui leur avoit inspiré cette pensée, fait descendre aussitôt l'Ange chargé d'inscrire les décrets éternels dans le Livre de vie. L'Esprit céleste, enveloppé d'un nuage, marque au milieu de la Bible les décrets demandés. Les Pères se lèvent; Marcellin ouvre la loi des Chrétiens ; il lit ces paroles des Macchabées :

« Il se revêtit de la cuirasse comme un géant,
» il se couvrit de ses armes dans les combats,
» et son épée étoit la protection de tout le
» camp. »

Marcellin, surpris, ferme et rouvre une seconde fois le livre prophétique; il y trouve ces mots :

« Son souvenir sera doux comme un concert
» de musique dans un festin délicieux. Il a été
» destiné divinement pour faire rentrer le peu-
» ple dans la pénitence. »

Enfin le souverain pontife consulte une troisième fois l'oracle d'Israël; tous les pères sont frappés de ce passage des Cantiques :

« Je me suis couvert d'un sac en jeûnant....
» J'ai pris pour mon vêtement un cilice. »

Aussitôt une voix (on ne sait quelle voix) prononça le nom d'Eudore! Les vieux martyrs, subitement éclairés, font retentir d'un Hosanna prolongé les voûtes des catacombes. Ils relisent le texte sacré. Saisis d'étonnement, ils voient avec quelle justesse tous les mots s'appliquent au fils de Lasthénès. Chacun admire les conseils du Très-Haut ; chacun reconnoît combien ce choix est saint et désirable. La renommée du jeune orateur, sa pénitence exemplaire, sa faveur à la cour, son habitude de parler devant les princes, les charges dont il a été revêtu, l'amitié dont Constantin l'honore, tout justifie l'arrêt du ciel. On se hâte de lui porter les vœux des Pères. Eudore s'humilie dans la poudre; il cherche à se soustraire à cet honneur si sublime, à ce fardeau si pesant! On lui montre les pas-

sages de l'Écriture : il se soumet. Il se retire aussitôt parmi les tombeaux des Saints, et se prépare par des veilles, des prières et des larmes, à plaider la plus grande cause qui fut jamais portée au tribunal des humains.

Tandis qu'il ne songe qu'à remplir dignement l'effrayante mission dont il est chargé, Hiéroclès arrivoit à Rome, soutenu de toutes les Puissances de l'Enfer. Cet ennemi de Dieu avoit appris avec désespoir le mauvais succès de ses violences à Lacédémone, la fuite de Cymodocée et le départ d'Eudore pour l'Italie. Les ordres modérés qu'il reçut en même temps de Dioclétien, lui firent comprendre que ses calomnies n'avoient pas réussi complétement à la cour. Il avoit cru renverser un rival, et ce rival étoit simplement rappelé sous l'œil vigilant du chef de l'Empire. Il tremble que le fils de Lasthénès ne parvienne à le perdre dans l'esprit de Dioclétien. Afin de prévenir quelque disgrâce soudaine, il se détermine à voler auprès de Galérius qui ne cessoit de le redemander à ses conseils. L'Esprit de ténèbres console en même temps l'apostat.

« Hiéroclès, lui dit-il secrètement, tu seras » bientôt assez puissant pour atteindre Cymo- » docée jusque dans les bras d'Hélène. Cette

» vierge imprudente, en changeant de religion,
» t'offre une espérance nouvelle. Si tu peux dé-
» terminer les princes à persécuter les Chrétiens,
» ton rival se trouvera d'abord enveloppé dans
» le massacre; tu vaincras ensuite la fille d'Ho-
» mère par la crainte des tourments, ou tu la
» réclameras comme une esclave chrétienne
» échappée à ton pouvoir. »

Le sophiste, qui prend ces conseils pour les inspirations de son cœur, s'applaudit de la profondeur de son génie : il ne sait pas qu'il n'est que l'instrument des projets de Satan contre la Croix. Plein de ces pensées, le proconsul s'étoit précipité des montagnes de l'Arcadie, comme le torrent du Styx qui tombe de ces mêmes montagnes, et qui donne la mort à tous ceux qui boivent de ses eaux. Il passe en Épire, s'embarque au promontoire d'Actium, aborde à Tarente, et ne s'arrête qu'auprès de Galérius, qui profanoit alors à Tusculum les jardins de Cicéron.

César étoit environné dans ce moment des sophistes de l'école, qui se prétendoient aussi persécutés parce qu'on méprisoit leurs opinions. Ils s'agitoient pour être consultés sur la grande question que l'on alloit débattre. Ils se disoient juges naturels de tout ce qui concerne la reli-

gion des hommes. Ils avoient supplié Dioclétien de leur donner comme aux Chrétiens un orateur au sénat. L'Empereur, importuné de leurs cris, leur avoit accordé leur demande. L'arrivée d'Hiéroclès les remplit de joie. Ils le nomment orateur des sectes philosophiques. Hiéroclès accepte un honneur qui flatte sa vanité, et lui fournit l'occasion de se rendre accusateur des Chrétiens. L'orgueil d'une raison pervertie, et la fureur de l'amour, lui font déjà voir les Fidèles terrassés, et Cymodocée dans ses bras. Galérius, dont il corrompt l'esprit et seconde les projets, lui accorde une protection éclatante, et lui permet de s'exprimer au Capitole avec toute la licence des opinions des faux sages. Symmaque, pontife de Jupiter, doit parler en faveur des anciens dieux de la patrie.

Le jour qui alloit décider du sort de la moitié des habitans de l'Empire, le jour où les destinées du genre humain étoient menacées dans la religion de Jésus-Christ, ce jour si désiré, si craint des Anges, des Démons et des hommes, ce jour se leva. Dès la première blancheur de l'aube, les gardes prétoriennes occupèrent les avenues du Capitole. Un peuple immense étoit répandu sur le Forum, autour du temple de Jupiter-Stator, et le long du Tibre jusqu'au théâtre de Marcellus : ceux qui n'avoient pu trouver

place étoient montés jusque sur les toits voisins, et sur les arcs de triomphe de Titus et de Sévère. Dioclétien sort de son palais, il s'avance au Capitole par la voie Sacrée, comme s'il alloit triompher des Marcomans et des Parthes. On avoit peine à le reconnoître : depuis quelque temps, il succomboit sous une maladie de langueur et sous le poids des ennuis que lui donnoit Galérius. En vain le vieillard avoit pris soin de colorer son visage : la pâleur de la mort perçoit à travers cet éclat emprunté, et déjà les traits du néant paroissoient sous le masque à demi tombé de la puissance humaine.

Galérius, environné de tout le faste de l'Asie, suivoit l'Empereur sur un char superbe, traîné par des tigres. Le peuple trembloit, effrayé de la taille gigantesque et de l'air furieux du nouveau Titan. Constantin s'avançoit ensuite, monté sur un cheval léger; il attiroit les vœux et les regards des soldats et des Chrétiens; les trois orateurs marchoient après les maîtres du monde. Le pontife de Jupiter, porté par le collége des prêtres, précédé des Aruspices, et suivi du corps des Vestales, saluoit la foule, qui reconnoissoit avec joie l'interprète du culte de Romulus. Hiéroclès, couvert du manteau des Stoïciens, paroissoit dans une litière; il étoit entouré de Libanius, de Jamblique, de Por-

phyre, et de la troupe des sophistes : le peuple, naturellement ennemi de l'affectation et de la vaine sagesse, lui prodiguoit les railleries et les mépris. Enfin, Eudore se montroit le dernier, vêtu d'un habit de deuil : il marchoit seul, à pied, l'air grave, les yeux baissés, et sembloit porter tout le poids des douleurs de l'Église. Les Païens reconnoissoient avec étonnement dans ce simple appareil le guerrier dont ils avoient vu les statues triomphales; les Fidèles s'inclinoient avec respect devant leur défenseur : les vieillards le bénissoient, les femmes le montroient à leurs enfants, tandis qu'à tous les autels de Jésus-Christ les prêtres offroient pour lui le saint sacrifice.

Il y avoit au Capitole une salle appelée la salle Julienne. Auguste l'avoit jadis décorée d'une statue de la Victoire. Là se trouvoient la Colonne milliaire, la Poutre percée des clous sacrés, la Louve de bronze, et les armes de Romulus. Autour des murs étoient suspendus les portraits des consuls, l'équitable Publicola, le généreux Fabricius, Cincinnatus le rustique; Fabius le temporiseur, Paul-Émile, Caton, Marcellus, et Cicéron père de la patrie. Ces citoyens magnanimes sembloient encore siéger au sénat avec les successeurs des Tigellin et des Séjan, comme pour montrer d'un coup d'œil les extré-

mités du vice et de la vertu, et pour attester les affreux changements que le temps amène dans les empires.

Ce fut dans cette vaste salle que se réunirent les juges des Chrétiens. Dioclétien monta sur son trône; Galérius s'assit à la droite, et Constantin à la gauche de l'Empereur; les officiers du palais occupoient, chacun selon son rang, les degrés du trône. Après avoir salué la statue de la Victoire, et renouvelé devant elle le serment de fidélité, les sénateurs se rangèrent sur les bancs autour de la salle; les orateurs se placèrent au milieu d'eux. Le vestibule et la cour du Capitole étoient remplis par les grands, les soldats et le peuple. Dieu permit aux Puissances de l'abîme et aux habitants des tabernacles divins, de se mêler à cette délibération mémorable : aussitôt les Anges et les Démons se répandent dans le sénat, les premiers pour calmer, les seconds pour soulever les passions; ceux-ci pour éclairer les esprits, ceux-là pour les aveugler.

On immola d'abord un taureau blanc à Jupiter, auteur des bons conseils : pendant ce sacrifice, Eudore se couvrit la tête, et secoua son manteau qu'avoient souillé quelques gouttes d'eau lustrale. Dioclétien donne le signal, et Symmaque se lève au milieu des applaudisse-

ments universels : nourri dans les grandes traditions de l'éloquence latine, ces paroles sortirent de sa bouche, comme on voit les flots majestueux d'un fleuve rouler lentement dans une campagne qu'ils embellissent de leur cours :



REMARQUES

SUR LE SEPTIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 4. Le roi d'Ithaque fut réduit à sentir un mouvement de joie, en se couchant sur un lit de feuilles séchées.

> Τὴν μὲν ἰδὼν γήθησε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς.
> Ἐν δ' ἄρα μέσσῃ λέκτο, χύσιν δ' ἐπεχεύατο φύλλων.
>
> Odyss., liv. v.

IIe.

Page 4. Il étoit accompagné d'une femme vêtue d'une robe, etc.

« Nec alius feminis quàm viris habitus, nisi quòd feminæ sæpius lineis amictibus velantur, eosque purpurâ variant, partemque vestitûs superioris in manicas non extendunt, nudæ brachia ac lacertos : sed et proxima pars pectoris patet. » (Tac., de Mor. Germ. xvii.)

IIIe.

Page 4. Je ne sais quelle habitude étrangère, etc.

Est-il nécessaire d'avertir que cette habitude étrangère avoit été produite par la religion chrétienne ?

IVe.

Pages 4 et 5. Remerciez Clothilde.

Encore un nom historique emprunté, ou un anachronisme d'accord avec les anachronismes précédents

v^e^.

Page 5. Dans une hutte qu'entouroit...... un cercle de jeunes arbres.

« Colunt discreti ac diversi, ut fons, ut campus, ut » nemus placuit... Suam quisque domum spatio circum- » dat. » (Tacite, de Mor. Germ. XIV. Voyez aussi Hérodien, liv. VII). Dans quelques cantons de la Normandie, les paysans bâtissent encore leurs maisons isolées au milieu d'un champ qu'environne une haie vive plantée d'arbres.

VIe.

Page 5. Une boisson grossière, faite de froment.

C'est la bière : Strabon, Ammien-Marcellin, Dion-Cassius, Jornandès, Athénée, sont unanimes sur ce point. Au rapport de Pline, la bière était appelée *cervisia* par les Gaulois. Les femmes se frottoient le visage avec la levure de cette boisson. (Pline, liv. XXII.)

VIIe.

Page 6. L'odeur des graisses mêlées de cendres de frêne dont ils frottent leurs cheveux.

C'étoit pour leur donner une couleur rousse. On peut voir là-dessus Diodore de Sicile, liv. V ; Ammien-Marcellin, liv. XVII ; S. Jérôme, Vit. Hilar., etc.

VIIIe.

Page 6. Le peu d'air de la hutte, etc.

« Je suis, dit Sidoine, au milieu des peuples chevelus, » forcé d'entendre le langage barbare des Germains, et » obligé d'applaudir aux chants d'un Bourguignon ivre, » qui se frotte les cheveux avec du beurre.... Dix fois le » matin, je suis obligé de sentir l'ail et l'oignon, et cette » odeur empestée ne fait que croître avec le jour. » (Sid. Apoll., Carm. 12. ad Cat.) Voilà nos pères.

IXᵉ.

Page 7. Une corne de bœuf pour puiser de l'eau.

C'est la corne de l'uroch; on y reviendra.

Xᵉ.

Page 9. Voilà, me dit l'esclave..... le camp de Varus.

L'emplacement de ce camp porte encore le nom de bois de Teuteberg. Voici l'admirable morceau de Tacite, dont mon texte est la traduction abrégée: « Prima » Vari castra, lato ambitu et dimensis principiis trium » legionum manus ostentabant; dein semiruto vallo, » humili fossâ, accisæ jam reliquiæ consedisse intellige- » bantur. Medio campi albentia ossa, ut fugerant, ut » restiterant, disjecta vel aggerata. Adjacebant fragmina » telorum, equorumque artus, simul truncis arborum » antefixa ora; lucis propinquis barbaræ aræ, apud » quas tribunos, ac primorum ordinum centuriones » mactaverant · et cladis ejus superstites, pugnam aut » vincula elapsi, referebant, hic cecidisse legatos, illic » raptas aquilas; primum ubi vulnus Varo adactum; » ubi infelici dextrâ et suo ictu mortem invenerit; quo » tribunali concionatus Arminius; quot patibula capti- » vis, quæ scrobes; utque signis et aquilis per superbiam » inluserit. » (Ann. I, 61.)

XIᵉ.

Page 10. On n'osa même plus porter leurs images aux funérailles.

« Et Junia sexagesimo quarto post Philippensem aciem » anno supremum diem explevit, Catone avunculo ge- » nita, C. Cassii uxor, M. Bruti soror.... Viginti claris- » simarum familiarum imagines antelatæ sunt, Manlii, » Quinctii, aliaque ejusdem nobilitatis nomina: sed » præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso quòd effi- » gies eorum non visebantur. (Tacite, Ann. III, 76.)

XIIe.

Page 10. La légion thébaine.

Tout ce qui suit dans le texte est tiré d'une lettre de saint Euchère, évêque de Lyon, à l'évêque Salvius. On trouve aussi cette lettre dans les Actes des Martyrs.

XIIIe.

Page 11. Les corps de mes compagnons sembloient jeter une vive lumière.

L'autorité pour ce miracle se trouve dans le martyre de saint Taraque. (Act. Mart.)

Le Tasse a aussi imité ce passage dans l'épisode de Suénon.

XIVe.

Page 11. Vers Denis, premier évêque de Lutèce.

Je place avec Fleury, Tillemont et Crevier, le martyre de saint Denis, premier évêque de Paris, sous Maximien, l'an 286 de notre ère.

XVe.

Page 12. Cette colline s'appeloit le mont de Mars.

On voit que j'ai choisi entre les deux sentiments qui font de Montmartre, ou le mont de Mars, ou le mont des Martyrs.

XVIe.

Page 14. Depuis ce temps, je suis demeuré esclave ici.

Notre religion, féconde en miracles, offre plusieurs exemples de Chrétiens qui se sont faits esclaves pour délivrer d'autres Chrétiens, surtout quand ils craignoient que ceux-ci perdissent la foi dans le malheur. Il suffira

de rappeler à la mémoire du lecteur saint Vincent de Paul, et saint Pierre Pascal, évêque de Jaën en Espagne. (Voy. Gén. du Christ., tom. iv.)

XVIIe.

Page 14. De les exposer aux flots sur un bouclier.

« On lit, dit Mézerai, en deux ou trois poëtes, dans » le scoliaste Eustathius, et même dans les écrits de » l'empereur Julien, que ceux qui habitoient proche du » Rhin les exposoient (les enfants) sur les ondes de ce » ce fleuve, et ne tenoient pour légitimes que ceux qui » n'alloient point au fond. Quelques auteurs modernes » se sont récriés contre cette coutume, et ont maintenu » que c'étoit une fable inventée par les poëtes; mais ils » ne se fussent pas tant mis en peine de la réfuter, s'ils » eussent pris garde qu'une épigramme grecque dit que » le père mettoit ses enfants sur un bouclier. » (Av. Clov., pag. 34.)

XVIIIe.

Page 15. Ma plus belle conquête est la jeune femme, etc.

Le christianisme, à cause de son esprit de douceur et d'humanité, s'est surtout répandu dans le monde par les femmes. Clothilde, femme de Clovis, amena ce Chef des François à la connoissance du vrai Dieu. (Voy. Greg. Tur.)

XIXe.

Page 15. Vous êtes né dans ce doux climat, voisin, etc.

La Grèce étoit voisine de la Judée, comparativement aux pays des Francs.

XXe.

Page 17. Sécovia.

Le nom de cette prophétesse germaine se trouve dans Tacite.

XXIe.

Page 18. D'un Romain esclave, etc.

On voit ici un grand exemple de la difficulté de contenter tous les esprits. Un critique plein de goût, que j'ai souvent cité dans l'Examen et dans ces notes, trouve cet épisode de Zacharie peu intéressant. La reine des Francs, à genoux sous un vieux chêne, ne lui présente qu'une copie affoiblie de la scène de Prisca et de Valérie. D'autres personnes, également faites pour bien juger, aiment beaucoup au contraire l'opposition du christianisme naissant au milieu des forêts, chez des Barbares, et du christianisme au berceau, dans les catacombes, chez un peuple civilisé.

XXIIe.

Page 19. Déclare que la vertu n'est qu'un fantôme.

« Brutus s'arrêta dans un endroit creux, s'assit sur
» une grande roche, n'ayant avec lui qu'un petit nombre
» de ses amis et de ses principaux officiers; et là, regar-
» dant d'abord le ciel qui étoit fort étoilé, il prononça
» deux vers grecs. Volumnius en a rapporté un qui dit :
» Grand Jupiter, que l'auteur de tous ces maux ne se
» dérobe point à votre vue! Il dit que l'autre lui étoit
» échappé. Le sens de cet autre vers étoit : O Vertu!
» tu n'es qu'un vain nom! »

XXIIIe.

Page 19. Un nouvel Hérodote.

« Hérodote se rendit aux jeux olympiques. Voulant
» s'immortaliser, et faire sentir en même temps à ses
» concitoyens quel étoit l'homme qu'ils avoient forcé de
» s'expatrier, il lut dans cette assemblée, la plus illustre
» de la nation, la plus éclairée qui fût jamais, le commen-
» cement de son Histoire, ou peut-être les morceaux de
» cette même Histoire les plus propres à flatter l'or-
» gueil d'un peuple qui avoit tant de sujets de se croire
» supérieur aux autres. » (Larcher, Vie d'Hérodote.)

XXIVe.

Page 19. Un peuple qui prétend descendre des Troyens.

Dans le second chapitre de l'Epitome de l'Histoire des Francs, on lit toute une fable racontée, dit l'auteur, par un certain poëte appelé Virgile. Priam, selon ce poëte inconnu, fut le premier roi des Francs; Friga fut le successeur de Priam. Après la chute de Troie, les Francs se séparèrent en deux bandes, l'une, commandée par le roi Francio, s'avança en Europe, et s'établit sur les bords du Rhin, etc. (Epit. Hist. Franc., cap. II, in D. Bouq. Coll.)

Les Gestes des rois des Francs racontent une fable à peu près semblable (Cap. I et II.) C'est sur ces vieilles chroniques qu'Annius de Viterbe a composé la généalogie des rois des Gaules et des rois francs. Dans ses deux livres supposés, il donne vingt-deux rois aux Gaulois avant la guerre de Troie : Dis ou Samothès; Sarron, fondateur des écoles druidiques; Boardus, inventeur de la poésie et de la musique; Celtès, Galatès, Belgicus, Lugdne, Allobrox, Paris, Remus. Sous ce dernier roi arriva la prise de Troie; et Francus, fils d'Hector, s'échappa de la ruine de sa patrie, se réfugia dans les Gaules, et épousa la fille de Remus.

XXVe.

Page 20. Que ce peuple formé de diverses tribus de Germains.....

Véritable origine des François. J'ai expliqué le mot *Franc* d'après le génie de notre langue, et non d'après l'étymologie que veut lui donner Libanius, et qui signifieroit habile à se fortifier. *In Basilico.*

XXVIe.

Page 20. Le pouvoir..... se réunit.

Ceci n'est exprimé formellement par aucun auteur, mais se déduit de toute la suite de l'histoire. On voit

dans Tacite (de Mor. Germ.) que l'on élisoit des *chefs* dans les assemblées générales, et l'on trouve, dans le même auteur (Ann. et Hist.), des Germains conduits par un seul chef. On remarque la même chose dans les Commentaires de César. Enfin, sous Pharamond, Clodion, Mérovée et Clovis, les Francs paroissent marcher sous les ordres d'un seul roi.

XXVII°.

Page 20. La tribu des Saliens.

Il y a des auteurs qui ne veulent faire des Saliens que des grands ou des seigneurs attachés au service des salles de nos rois. Il est vrai que le mot *sala* remonte très-haut dans la basse latinité. Dans un édit de Lothaire, roi des Lombards, on lit : *Si quis bovolam de sala occiderit, componat.* (Sol. 20.)

« Qui en la *sale* Baudouin Lagernie,
« Avoit de Foise envoié une espie. »
Du Cange, gloss. voce sala.

Mais il est plus naturel de considérer les Saliens comme une tribu des Francs, puisqu'on les trouve comme tels dans l'histoire. Les Francs, appelés les Saliens, dit Ammien-Marcellin, s'étoient cantonnés près de Toxandrie. Sidoine leur donne aussi ce nom. Au rapport de Libanius, Julien prit les Saliens au service de l'Empire, et leur donna des terres. Au reste, on trouve des Saliens gaulois sur le territoire desquels les Phocéens fondèrent Marseille. Il y avoit chez les Romains des prêtres de Mars et des prêtres d'Hercule, appelés Saliens; comme si tout ce qui s'appeloit Salien devoit annoncer les armes et la victoire.

XXVIII°.

Page 20. Elle doit cette renommée...

Je place ici l'origine de la fameuse loi salique. L'histoire la fait remonter jusqu'à Pharamond. Les meilleurs critiques font venir comme moi la loi salique de la tribu des Saliens. La loi salique, telle que nous l'avons, ne

parle point de la succession à la couronne; elle embrasse toutes sortes de sujets. Du Cange distingue deux lois saliques : l'une plus ancienne, et du temps que les François étoient encore idolâtres; l'autre plus nouvelle, et que l'on suppose rédigée par Clovis après sa conversion. (Voy. Pittion, Jérôme Bignon, du Cange et Daniel.)

XXIXᵉ.

Page 20. Les Francs s'assemblent.

Les premières éditions portoient : « Les Francs s'assemblent *deux fois* l'année, *aux mois* de mars *et de mai.* » J'avois voulu indiquer par-là le changement survenu dans l'époque de l'assemblée générale des Francs; mais cela étoit inexact, et ne disoit pas ce que je voulois dire : j'ai corrigé, comme on le voit ici. Le premier exemple d'une assemblée générale des Francs remonte à Clovis : ce roi y tua de sa main un soldat qui l'avoit insulté l'année précédente. (Grégoire de Tours.)

Tacite dit que les Germains tenoient leurs assemblées à des jours fixes, au commencement de la nouvelle et de la pleine lune (de Mor. Germ.). Nos états-généraux, que l'on croit être nés des assemblées du Champ-de-Mars, me paroissent plutôt avoir une origine gauloise. (Voy. les Commentaires de César.)

XXXᵉ.

Page 20. Ils viennent au rendez-vous tout armés.

C'est ce que disent tous les auteurs.

XXXIᵉ.

Page 20. Le roi s'assied sous un chêne.

« Maintes fois ay veu que le bon saint, après qu'il
» avoit ouy messe en esté, il se alloit esbattre au bois de
» Vicennes, et se seoit au pié d'un chesne, et nous
» faisoit seoir tous emprès lui : et tous ceulx qui avoient
» affaire à lui venoient à lui parler, sans ce que aucun

» huissier ne autre leur donnast empeschement. Et demandoit haultement de sa bouche, s'il y avoit nul qui eust partie. Et quant il y en avoit aucuns, il leur disoit : Amis, taisez-vous, et on vous délivrera l'un après l'autre........ Aussi plusicurs foiz ay veu que audit temps d'esté, le bon roy venoit au jardin de Paris, une cotte de camelot vestuë, ung surcot de tiretaine sans manches, et un mantel par-dessus de sandal noir : et faisoit là estendre des tappiz pour nous seoir emprès lui, et là faisoit despescher son people diligemment, comme vous ay devant dit du bois de Vicennes. » (Joinville, Hist. du Roy saint Loys.) L'usage de faire des présents au chef des peuples germaniques remonte jusqu'au temps de Tacite. « Mos est civitatibus ultrò ac viritim conferre principipus vel armentorum vel frugum, quod pro honore acceptum, etiam necessitatibus subvenit. Gaudent præcipuè finitimarum gentium donis, quæ non modò à singulis, sed publicè mittuntur. » (Tacite, de Mor. Germ., 15.)

XXXIIe.

Page 20. Les propriétés sont annuelles.

« Arva per annos mutant (Tac., de Mor. Germ., 26). Neque quisquam agri modum certum aut fines proprios habet : sed magistratus ac principes in annos singulos, gentibus cognationibusque hominum qui unà coierint, quantum et quo loco visum est, agri attribuunt, atque anno post alio transire cogunt. » (Cæsar, de Bello Gall., lib. VI.)

XXXIIIe.

Page 21. Le lait, le fromage, etc.

(Voy. Cæsar, de Bell. Gall., lib. IV; Pline, liv. II; Strabon, liv. VII. Tacite dit : *Lac concretum.*)

XXXIVe.

Page 21. Un bouclier... un cheval bridé.

« Munera non ad delicias muliebres quæsita, nec

» quibus nova nupta comatur, sed boves et frenatum » equum, et scutum cum frameâ gladioque. » (Tacite, de Mor. Germ., xviii.)

XXXV°.

Page 21. Il saute... au milieu... des épées nues.

« Nudi juvenes, quibus id ludicrum est, inter gla- » dios se atque infestas frameas saltu jaciunt. » (Tacite, de Mor. Germ., xxiv.)

XXXVI°.

Page 21. Une pyramide de gazon.

« Funerum nulla ambitio..., sepulcrum cespes erigit. » (Tacite, de Mor. Germ., xxvii.)

XXXVII°.

Page 21. Chasser l'uroch et les ours.

César, Tacite et tous les auteurs parlent de la passion des Barbares pour la chasse. Quant à l'uroch ou bœuf sauvage, en voici la description : « Tertium est » genus eorum qui Uri appellantur. Ii sunt magnitudine » paulò infrà elephantos; specie et colore et figurâ tauri. » Magna vis est eorum et magna velocitas; neque homini » neque feræ quam conspexerint parcunt. Hos studiosè » foveis captos interficiunt.... Amplitudo cornuum et » figura et species multùm à nostrorum boum cornibus » differt. Hæc studiosè conquisita ab labris argento circumcludunt atque in amplissimis epulis pro poculis » utuntur. » (Cæsar, de Bello. Gall., lib. vi.)

XXXVIII°.

Page 22. Nous eûmes le bonheur de ne rencontrer aucune de ces grandes migrations, etc., jusqu'à l'alinéa.

Tout ce passage est nouveau. Je l'avois supprimé sur les épreuves de la première édition. Les personnes qui le connoissoient l'ont réclamé; j'ai cru devoir le rétablir.

XXXIX[e].

Page 23. Mon livre, vous irez à Rome.

Parve, nec invideo, sine me, liber, ibis in Urbem.

Ovide mourut dans son exil à Tomes : on a prétendu avoir retrouvé son tombeau en 1508, près de Stain en Autriche, avec ces vers :

Hic situs est vates quem divi Cæsaris ira
Augusti patriâ cedere jussit humo.
Sæpe miser voluit patriis occumbere terris,
Sed frustra : hunc illi fata dedère locum.

Ces vers sont modernes. Le poëte avoit fait lui-même l'épitaphe que l'on connoît :

Hic ego qui jaceo tenerorum lusor amorum,
Ingenio perii Naso poeta meo, etc.

Je ne sais si le vers que j'ai choisi, pour l'épitaphe d'un poëte mort exilé dans un désert, n'est pas plus touchant.

XL[e].

Page 24. Qui s'accusoit d'être le Barbare.

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis.

XLI[e].

Page 24. Ces tribus avoient disparu.

Elles s'étoient embarquées. «Une petite tribu de Francs, » sous Probus, dit Eumène, se signala par son audace. » Embarquée sur le Pont-Euxin, elle attaqua la Grèce » et l'Asie, prit Syracuse, désola les côtes de l'Afrique, » et rentra victorieuse dans l'Océan » (Eumène, Panég. Const.)

XLII[e].

Page 24. La Providence avoit ordonné que je retrouverois la liberté au tombeau d'Ovide.

Ainsi ce livre est motivé, et il y a une raison péremptoire pour la description des mœurs et de la chasse des

Francs. Cet incident, fort naturel d'ailleurs, et employé par plus d'un poëte, va faire changer la scène.

XLIII°.

Page 25. La hutte royale étoit déserte.

« Quemcumque mortalium arcere tecto nefas habetur.
» Pro fortunâ quisque apparatis epulis excipit. Cùm de-
» fecêre, qui modò hospes fuerat, monstrator hospitii
» et comes, proximam domum non invitati adeunt : nec
» interest ; pari humanitate accipiuntur. Notum igno-
» tumque, quantum ad jus hospitii, nemo discernit. »
(Tacite, de Mor. Germ., XXI.)

XLIV°.

Page 25. Une île..... consacrée à la déesse Hertha.

(Voyez Tacite, Mœurs des Germains, ch. XL.) Mon texte est la traduction abrégée de tout le morceau.

XLV°.

Page 26. Ils étoient rangés en demi-cercle, etc.; jusqu'à l'alinéa.

« Ils ne prennent point leurs repas assis sur des chaises ;
» mais ils se couchent par terre sur des couvertures de
» peaux de loups et de chiens, et ils sont servis par
» leurs enfants de l'un et de l'autre sexe qui sont encore
» dans la première jeunesse. A côté d'eux sont de grands
» feux garnis de chaudières et de broches, où ils font
» cuire de gros quartiers de viande. On a coutume d'en
» offrir les meilleurs morceaux à ceux qui se sont distin-
» gués par leur bravoure.... Souvent leurs propos de
» table font naître des sujets de querelles, et le mépris
» qu'ils ont pour la vie est cause qu'ils ne se font point
» une affaire de s'appeler en duel. » (Diod., liv. v, traduct. de Terrasson) Toutes ces coutumes, attribuées aux Gaulois par Diodore, se retrouvoient chez les Germains. Quant à la circonstance de la table séparée que

chaque convive avoit devant soi, elle est prise dans Tacite, de Mor. Germ. Voici un passage curieux d'Athénée : « Celtæ, inquit (Posidonius), fœno substrato, cibos » proponunt super ligneis mensis à terrâ parùm exstan- » tibus. Panis, et is paucus, cibus est : caro multa, » elixa in aquâ, vel super prunis aut in verutis assa. » Mensæ quidem hæc pura et munda inferuntur, verùm » leonum modo ambabus manibus artus integros tollunt, » morsuque dilaniant ; et si quid ægrius divellatur, » exiguo id cultello præcidunt, qui vagina tectus et loco » peculiari conditus in propinquo est.... Convivæ plures » ad cœnam si conveniant, in orbem consident. In medio » præstantissima sedes est, veluti cœtus principis ejus » nimirùm qui cæteros vel bellicâ dexteritate, vel nobi- » litate generis anteit, vel divitiis. Assidet huic conviva- » tor : ac utrinque deinceps pro dignitate splendoris quâ » excellunt. Adstant à tergo cœnantibus, qui pendentes » clypeos pro armis gestent, hastati verò ex adverso in » orbem sedent ac utrique cibum cum dominis capiunt. » Qui sunt à poculis, potum ferunt in vasis ollæ simili- » bus, aut fictilibus, aut argenteis. » (Athen., lib. IV, cap. XIII.) Il y auroit bien quelque chose à dire sur cette version du texte grec; mais, après tout, elle est assez fidèle ; elle ne manque pas d'une certaine élégance, et elle a été revue par Casaubon, très-habile homme, quoi qu'on en dise. Le texte par lui-même n'ayant aucune beauté, j'ai préféré citer cette version de Dalechamp, accessible à plus de lecteurs.

XLVIe.

Page 26. Camulogènes.

Souvenir historique. (Voy. les Commentaires de César.) Tout le monde sait que Lutèce est Paris.

XLVIIe.

Page 27. Les quarante mille disciples des écoles d'Augustodunum.

Les écoles d'Autun étoient très-florissantes. Eumène les avoit rétablies. Lors de la révolte de Sacrovir, il y

avoit quarante mille jeunes gens de la noblesse des Gaules, rassemblés à Autun. (Tacite, Ann. III, 43.) On sait que Marseille, du temps de Cicéron et d'Agricola, étoit appelé l'Athènes des Gaules. Sur Bordeaux, on peut consulter Ausone, qui nomme les professeurs célèbres de cette ville.

XLVIIIe.

Page 27. La révolte des Bagaudes.

Il y a plusieurs opinions sur les Bagaudes. J'ai adopté celle qui fait de ces Gaulois des paysans révoltés contre les Romains.

XLIXe.

Page 27. Les prêtres du banquet.... ayant fait faire silence.

« Silentium per sacerdotes quibus tùm et coercendi » jus est, imperatur. » (Tacite, de Mor. Germ. XI.)

L^e^.

Page 28. Ces avides possesseurs de tant de palais, qui sont assez à plaindre, etc.

C'est le mot du Breton Caractacus, prisonnier à Rome. (Voy. Zonare.)

LIe.

Page 28. Il sent en lui quelque chose qui le porte à brûler le Capitole.

C'est un roi des Barbares; je ne sais plus si c'est Alaric, Genseric ou un autre, qui a dit un mot à peu près semblable.

LIIe.

Page 28. L'assemblée applaudit à ce discours, en agitant des lances.

« Si displicuit sententia, fremitu aspernantur : sin » placuit, frameas concutiunt. » (Tac., de Mor. Germ. XI.)

LIII[e].

Page 28. Ignorez-vous que l'épée de fer d'un Gaulois.....

Allusion à l'histoire de ce Gaulois qui mit son épée dans la balance où l'on pesoit l'or qui devoit racheter les Romains après la prise de leur ville par Brennus.

LIV[e].

Page 28. Les Gaulois seuls ne furent point étonnés à la vue d'Alexandre.

Voy. la note LVIII du livre VI. Pour le reste de ce paragraphe, jusqu'à l'alinéa, on peut avoir recours à l'Histoire romaine de Rollin, tom. VII, p. 330, où l'auteur a tracé toutes les conquêtes des Gaulois. On peut remarquer que j'ai sauvé l'invraisemblance du discours de Camulogènes, en faisant étudier ce Gaulois aux écoles d'Autun, de Marseille et de Bordeaux.

LV[e].

Page 29. Nous défendons à nos enfants d'apprendre à lire.

Selon Procope, les Goths ne vouloient point qu'on instruisît leurs enfants dans les lettres : car, disoient-ils, celui qui est accoutumé à trembler sous la verge d'un maître, ne regardera jamais une épée sans frayeur. (De Bello Goth., libr. I.)

LVI[e].

Page 30. Je ne me donnerai pas la peine de recueillir l'œuf du serpent à la lune nouvelle.

« Angues innumeri æstate convoluti, salivis faucium » corporumque spumis artifici complexu glomerantur, » anguinum appellatur. Druidæ sibilis id dicunt in sublime jactari, sagoque oportere intercipi, ne tellurem » attingat. Profugere raptorem equo : serpentes enim » insequi, donec arceantur amnis alicujus interventu.

» Experimentum ejus esse; si contra aquas fluitet vel » auro vinctum. Atque ut est magorum solertia occul- » tandis fraudibus sagax, certa luna capiendum cen- » sent:... Ad victorias litium ac regum aditus, mirè » laudatur. » (Plin., libr. XXIX, cap. 3, 12.)

LVIIe.

Page 30. Tu mens.

C'est le démenti des Barbares qui mène encore aujourd'hui deux hommes à se couper la gorge. La vérité des mœurs dans tout ce livre, et surtout dans la scène qui le termine, m'a toujours paru faire plaisir aux juges instruits et faits pour être écoutés.

LVIIIe.

Page 30. Le lendemain, jour où la lune avoit acquis toute sa splendeur, on décida dans le calme ce qu'on avoit discuté dans l'ivresse.

« Coeunt, nisi quid fortuitum et subitum inciderit » certis diebus; cùm aut inchoatur luna aut impletur. » (Tacite, de Mor. Germ. XI.) De reconciliandis invi- » cem inimicis; et jungendis affinitatibus, et adsciscendis » principibus, de pace denique ac bello plerumque in » conviviis consultant..... Gens non astuta nec callida » aperit adhuc secreta pectoris, licentiâ joci. Ergo » detecta et nuda omnium mens posterâ die retractatur: » et salva utriusque temporis ratio est. Deliberant, dum » fingere nesciunt; constituunt, dum errare non pos- » sunt. » (Tacite, de Mor. Germ., XXII.)

FIN DES REMARQUES DU LIVRE SEPTIÈME

REMARQUES

SUR LE HUITIÈME LIVRE.

Ce livre qui coupe le récit, qui sert à délasser le lecteur et à faire marcher l'action, offre en cela même, comme on l'a déjà dit, une innovation dans l'art qui n'a été remarquée de personne. S'il étoit difficile de représenter un Ciel chrétien, parce que tous les poetes ont échoué dans cette peinture, il étoit difficile de décrire un Enfer, parce que tous les poetes ont réussi dans ce sujet. Il a donc fallu essayer de trouver quelque chose de nouveau après Homère, Virgile, Fénelon, le Dante, le Tasse et Milton. Je méritois l'indulgence de la critique, je l'ai en effet obtenue pour ce livre.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 34. Il admiroit la peinture de l'état de l'Église, etc.; jusqu'au troisième alinéa.

Festinat ad eventum. L'objet du récit est rappelé, l'action marche; les nouvelles arrivées de Rome, le commencement de l'amour d'Eudore pour Cymodocée, et de Cymodocée pour Eudore, promettent déjà des événements dans l'avenir. Ce sont là de très-petites choses, mais des choses qui tiennent à l'art et qui intéressent la critique. Si cela ne fait pas voir le génie, du moins cela montre le bon sens d'un auteur, et prouve que son ouvrage est le fruit d'un travail médité.

IIe.

Page 35. Combien le fils de Lasthénès est grand par le cœur et par les armes, etc.

Quàm forti pectore et armis!
Heu quibus ille
Jactatus fatis quæ bella exhausta canebat!
Æn., IV, 11.

IIIe.

Page 35. Quelle est cette religion dont parle Eudore?

Premier mouvement de Cymodocée vers la religion.

IVe.

Page 36. Comme un voisin généreux sans se donner le temps de prendre sa ceinture.

> Εἰ γάρ τοι καὶ χρῆμ' ἐγχώριον ἄλλο γένηται,
> Γείτονες ἄζωστοι ἔκιον, ζώσαντο δὲ πηοί.
>
> HESIOD., Opera et dies, v. 342.

V^e.

Page 36. Allons dans les temples immoler des brebis à Cérès, etc.

> Principio delubra adeunt, pacemque per aras
> Exquirunt: mactant lectas de more bidentes
> Legiferæ Cereri, Phœboque, Patrique Lyæo;
> Junoni ante omnes, cui vincla jugalia curæ.
> Ipsa tenens dextrâ pateram pulcherrima Dido,
> Candentis vaccæ media inter cornua fundit,
> Aut ante ora deûm pingues spatiatur ad aras.
>
> ÆN. IV, 56.

Ai-je un peu trouvé le moyen de rajeunir ces tableaux, et de détourner à mon profit ces richesses?

VIe.

Page 36. Cymodocée remplit son sein de larmes.

Sinum lacrymis implevit obortis.

VIIe.

Page 36. Ainsi le ciel rapprochoit deux cœurs... Satan alloit profiter de l'amour du couple prédestiné... tout marchoit à l'accomplisse-

ment des décrets de l'Éternel. Le prince des ténèbres achevoit dans ce moment même, etc.

Transition qui amène la scène de l'Enfer.

VIII°.

Page 38. Tombe et berceau de la mort.

This wild abyss
The womb of nature, and perhaps her grave.
Par. Lost, II, 910.

IX°.

Page 38. Quand l'univers aura été enlevé ainsi qu'une tente.

« Terra.... auferetur quasi tabernaculum unius noc-
» tis. (Isa. XXIV, 20.)

X°.

Page 38. Entraîné par le poids de ses crimes, il descend.

Satan, dans Milton, retourne aux Enfers sur un pont bâti par le Péché et la Mort. Je ne sais si j'ai fait mieux ou plus mal que le poëte anglois.

XI°.

Page 38. L'Enfer étonne encore son monarque.

Je n'ai pris cela à personne; mais le mouvement de remords et de pitié qui suit est une imitation détournée du mouvement de pitié qui saisit le Satan de Milton à la vue de l'homme.

XII°.

Page 39. Un fantôme s'élance sur le seuil des portes inexorables : c'est la Mort.

Si l'on n'approuve pas cette peinture de la Mort, du moins elle a pour elle la nouveauté. Le portrait de la

Mort, dans Milton, est mêlé de sublime et d'horrible, et ne ressemble en rien à celui-ci.

The other shape,
If shape it might be call'd that shape had none
Distinguishable in member, joint, or limb,
Or substance might be call'd that shadow seem'd,
For each seem'd either; black it stood as night,
Fierce as ten Furies, terrible as hell,
And shook a dreadful dart: what seem'd his head
The likeness of a kingly crown had on.

Par. Lost, II, 666.

XIII°.

Page 39. C'est le Crime qui ouvre les portes.

Dans le Paradis perdu, le Péché et la Mort veillent aux portes de l'Enfer, qu'ils ont ouvertes; mais ces portes ne se referment plus.

XIV°.

Page 40. Des nuées arides.

Nubes aridæ. Virg.

XV°.

Page 40. Qui pourroit peindre l'horreur.

Je ne me suis point appesanti sur les tourments trop bien et trop longuement décrits par le Dante. On n'a pas remarqué ce qui distingue essentiellement l'Enfer du Dante de celui de Milton: l'Enfer de Milton est un Enfer avant la chute de l'homme; il ne s'y trouve encore que les Anges rebelles; l'Enfer du Dante engloutit la postérité malheureuse de l'homme tombé.

XVI°.

Page 41. Il rit des lamentations des pauvres.

Je suis, je crois, le premier auteur qui ait osé mettre le pauvre aux Enfers. Avant la révolution, je n'aurois pas eu cette idée. Au reste, on a loué cette justice. Si Satan prêche ici une très-bonne morale, rien ne blesse la convenance et la réalité même des choses. Les Démons

connoissent le bien, et font le mal; c'est ce qui les rend coupables. Ils applaudissent à la justice qui leur donne des victimes. D'après ce principe, admis par l'Église, on suppose dans les canonisations qu'un orateur plaide la cause de l'Enfer, et montre pourquoi le Saint, loin d'être récompensé, devroit être puni.

XVII[e].

Page 42. Tu m'as préféré au Christ.

Même principe. Satan sait qu'il n'est pas le fils de Dieu, et pourtant il veut être son égal aux yeux de l'homme. L'homme une fois tombé, Satan rit de la crédulité de sa victime.

XVIII[e].

Page 42. La peine du sang.

Aucun poëte, avant moi, n'avoit songé à mêler la peine du *dam* à la peine du sang, et les douleurs morales aux angoisses physiques. Les réprouvés, chez le Dante, sentent, il est vrai, quelque mal de cette espèce; mais l'idée de ces tourments est à peine indiquée. Quant aux grands coupables qui sortent du sépulcre, quelques personnes sont fâchées que j'aie employé ces traditions populaires. Je pense, au contraire, qu'il est permis d'en faire usage, à l'exemple d'Homère et de Virgile, et qu'elles sont en elles-mêmes fort poétiques, quand on les ennoblit par l'expression. On en voit un bel exemple dans le serment des Seize (*Henriade*). Pourquoi la poésie seroit-elle plus scrupuleuse que la peinture? Et ne pouvois-je pas offrir un tableau qui a du moins le mérite de rappeler un chef-d'œuvre de Lesueur?

XIX[e].

Page 43. Au centre de l'abîme.... s'élève.... un noir château, etc.; jusqu'à l'alinéa.

Ceci ne ressemble point au Pandémonium du Paradis perdu.

Anon out of the earth a fabric huge
Rose like an exhalation, with the sound

Of dulcet symphonies and voices sweet,
Built like a temple, where pilasters round
Were set, and Doric pillars overlaid
With golden architrave; nor did there want
Cornice or freize, with bossy sculptures graven;
The roof was fretted gold

Le Dante a une cité infernale un peu plus ressemblante à mon palais de Satan; mais à peine reconnoît-on quelques traits de ma description.

Homai, figliulo,
S'appressa la città ch'a nome Dite. ....
. . . . Già le sue meschite
La entró certo ne la valle cerno
Vermiglie, come se di foco uscite. Inf cant. 8

. . . .
L'ochio m' havea tutto tratto
Ver l'alta torre a la cima rovente:
Ove in un punto vidi dritte ratto
Tre Furie infernal di sangue tinte Cant. 9.

Le Tasse n'a point décrit de palais infernal. Les amateurs de l'antiquité verront comment j'ai dérobé au Tartare, pour les placer dans un Enfer chrétien, l'ombre stérile des Songes, les Furies, les Parques, et les neuf replis du Cocyte. Le Dante, comme on le voit, a mis les Furies sur le donjon de *la cità dolente*.

XXe.

Page 43. L'Éternité des douleurs, etc.

C'est la fiction la plus hardie des Martyrs, et la seule de cette espèce que l'on rencontre dans tout l'ouvrage.

XXIe.

Page 44. Il ordonne aux quatre chefs, etc.

C'est ainsi que le Satan de Milton et celui du Tasse convoquent le sénat des Enfers.

Chiama gli abitator, etc.

Vers magnifiques, dont je parlerai au XVIIe. livre.

XXII°.

Page 44. Ils viennent tels que les adorent.....

C'est l'Olympe dans l'Enfer, et c'est ce qui fait que cet Enfer ne ressemble à aucun de ceux des poëtes mes devanciers. L'idée d'ailleurs est peut-être assez heureuse, puisqu'il s'agit de la lutte des dieux du paganisme contre le véritable Dieu : enfin ce merveilleux est selon la foi; tous les Pères ont cru que les dieux du paganisme étoient de véritables Démons.

XXIII°.

Page 45. Filles du ciel, etc.

Tout ceci est à moi, et le fond de cette doctrine est conforme aux dogmes chrétiens.

XXIV°.

Page 45. Non plus comme cet astre du matin, etc.

Le Tasse compare Satan au mont Athos, et Milton à un soleil éclipsé.

XXV°.

Page 45. Dieux des nations.

L'exposition du côté *heureux* de l'action, et la désignation des *bons* personnages, se sont faites dans le Ciel; dans l'Enfer, on va voir l'exposition du côté *infortuné* de la même action, et la désignation des personnages *méchants*.

XXVI°.

Page 48. Moi je l'aurai couronnée en exterminant les Chrétiens.

Ce Démon propose un des avis qui sera adopté par Satan, c'est-à-dire, la persécution sanglante; et Satan ne sait pas que Dieu a décrété cette persécution pour éprouver les Chrétiens. L'Enfer obéit à Dieu en croyant lui résister.

XXVII°.

Page 48. Alors le Démon de la fausse sagesse.

Ce démon n'avoit point été peint avant moi. Il est vrai qu'il a été mieux connu de notre temps que par le passé; et qu'il n'avoit jamais fait tant de mal aux hommes. On a paru trouver bien que le démon de la fausse sagesse fût le père de l'Athéisme. Il semble aussi qu'on ait applaudi à cette expression : *Née après les temps*, par opposition à la vraie sagesse, *née avant les temps*.

XXVIII°.

Page 49. Déjà Hiéroclès...

Voilà, comme je l'ai dit, la désignation du personnage vicieux, et la peinture de la fausse philosophie, second moyen qui doit servir à perdre les Chrétiens.

XXIX°.

Page 50. A ce discours de l'Esprit le plus profondément corrompu de l'abîme, les Démons, etc.

La peinture du tumulte aux Enfers est absolument nouvelle. Le suaire embrasé, la chape de plomb, les glaçons qui pendent aux yeux remplis de larmes des malheureux habitants de l'abîme, sont des supplices consacrés par le Dante.

XXX°.

Page 51. Le Démon de la volupté.

Ce portrait est encore tout entier de l'imagination de l'auteur. Il y a dans la Messiade un Démon repentant, Abadonis; mais c'est une tout autre conception. Au reste, le Démon des voluptés sera en opposition avec l'Ange des saintes amours.

XXXI°.

Page 51. Le Chaos, unique et sombre voisin de l'Enfer.

C'est Milton qui met le Chaos aux portes de l'Enfer.

et c'est Virgile qui, embellissant Homère, fait pénétrer la lumière au séjour des Mânes par un coup du trident de Neptune.

XXXII[e].

Page 54. Ces oiseaux douteux....

Il étoit assez difficile de peindre noblement une chauve-souris.

XXXIII[e].

Page 55. Sous le vestibule, etc.; jusqu'à la fin du livre.

Tout ce passage est nouveau, et ne rappelle aucune imitation. Les mots qui terminent le livre font voir l'action prête à commencer.

Il y a une chose peut-être digne d'être observée : on a pu voir, par les notes de ce livre, que les imitations y sont moins nombreuses que dans les livres mythologiques; la raison en est simple : il faut beaucoup imiter les anciens et fort peu les modernes; on peut suivre les premiers en aveugle, mais on ne doit marcher sur les pas des seconds qu'avec précaution.

FIN DES REMARQUES DU LIVRE HUITIÈME.

REMARQUES

SUR LE NEUVIÈME LIVRE

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 57. Si Hiéroclès avoit pu voir....

Transition par laquelle on retourne de l'action au récit. Les *derniers moments de paix* de la famille chrétienne motivent la continuation du récit : on peut écouter ce récit, puisque le calme règne encore, mais on voit qu'à l'instant où le récit finira, les maux commenceront.

IIe.

Page 58. Sont assis à la porte du verger.

Le lieu de la scène est changé. Les familles sont à présent rassemblées dans l'endroit où Eudore et Cymodocée ont chanté sur la lyre.

IIIe.

Page 58. Constance se trouvoit alors à Lutèce.

Selon divers auteurs, le nom de Lutèce (Paris) vient du latin *lutum*, qui veut dire fange ou boue, ou de deux mots celtiques qui signifient la belle pierre, ou la pierre blanche. (Du Pless., Ann. de Paris, pag. 2.)

IVe.

Page 58. Les Belges de la Séquana.

Séquana, la Seine.

Il y avoit trois Gaules. La Gaule Celtique, la Gaule

Aquitanique et la Gaule Belgique. Celle-ci s'étendoit depuis la Seine et la Marne jusqu'au Rhin et l'Océan. (Cæsar, lib. I, p. 2.)

Ve.

Page 58. Le premier objet qui me frappa dans les marais des Parisii, ce fut une tour octogone, consacrée à huit dieux gaulois.

Les Parisii étoient les peuples qui environnoient Lutèce, et ils composoient un des soixante ou des soixante-quatre peuples des Gaules : *Optima gens flexis in gyrum Sequana frenis*. Ils se battirent contre Labiénus, lieutenant de César. Le vieillard Camulogènes, qui les commandoit, fut tué dans l'action, et Lutèce, que les Parisii avoient mis en cendres de leurs propres mains, subit le joug des vainqueurs (Cæsar. de Bello Gallico, libr. VII, cap. I; Essais sur Paris, pag. 5). On croit que cette tour octogone, consacrée à huit dieux gaulois, étoit celle du cimetière des Innocents. (Voy. Félibien et Saint-Foix). Ce fut Philippe-le-Bel qui fit murer le cimetière des Saints-Innocents. (Guill. le Breton, dans sa Philippid, apud Dubreuil, 830.)

VIe.

Page 58. Du côté du midi, à deux mille pas de Lutèce... on découvroit le temple d'Hésus.

Le temple d'Hésus, ou de Mercure, occupoit l'emplacement des Carmélites du faubourg Saint-Jacques. (Traité de la Police, par La Mare, tom I., pag. 2.)

VIIe.

Page 58. Plus près, dans une prairie.... s'élevoit un second temple dédié à Isis.

Ce temple d'Isis est aujourd'hui l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Le collége des prêtres d'Isis étoit à Issy. (Voy. La Mare, loco cit., et Saint-Foix, Essais, tom. I, p. 2.)

VIIIe.

Page 58. Et vers le nord, sur une colline.

C'est Montmartre. (Voy. la note xv du livre VII.) Le temple de Teutatès est marqué par La Mare. (Ibid.)

IXe.

Page 59. En approchant de la Séquana, j'aperçus à travers un rideau de saules et de noyers.

Tout cela est de Julien (in Misopogon.). Il y a bien loin de ces saules au Louvre. Ce qu'on dit ici de la Seine est précisément l'opposé de ce qui existe aujourd'hui. On trouve dans Grégoire de Tours et dans les Chroniques, divers débordements de la Seine. Ainsi il ne faut pas croire Julien trop implicitement.

X^e.

Page 59. Deux ponts de bois défendus par deux châteaux, etc.

Ces ponts étoient de bois du temps de l'empereur Julien (in Misopogon.), et Duplessis montre très-bien qu'ils devoient être encore de bois avant cet empereur. (Ann. de Paris, pag. 5.) Quant aux châteaux où l'on paie le tribut à César, Saint-Foix les retrouve dans le petit et le grand Châtelet. La Mare et Félibien prétendent que ces châteaux furent bâtis par César (Traité de la Police, tom. I; Félibien, tom. I., pag. 2, 13). Du temps de Corrozet, on lisoit encore sur une des portes du grand Châtelet : *Tributum Cæsaris* (Corrozet, Ant. de Paris, édit. in-8°., pag. 1550, fol. 12, verso.) Abbon, dans son poëme sur le siége de Paris, parle du grand et du petit Châtelet :

. . . . . Horum (pontium) hinc inde tutrices
Cis urbem speculare phalas (turres), citra quoque flumen.
Lib. I. Bellorum Parisiacæ urbis. v. 18-19.

On demande si ces tours étoient bâties au bout du Pont-au-Change et du Petit-Pont, où étoient le grand et le

petit Châtelet; ou si elles étoient sur le pont que Charles le Chauve avoit fait construire à l'extrémité occidentale de la ville. (Voy. Ann. de Paris, pag. 171 — 72.)

XIe.

Page 59. Et je ne vis dans l'intérieur du village, etc.

C'est toujours Julien qui est ici l'autorité.

XIIe.

Page 59. Je n'y remarquai qu'un seul monument, etc.

Les Nautes étoient une compagnie de marchands établis par les Romains à Lutèce, *Nautæ Parisiaci*. Ils présidoient au commerce de la Seine; ils avoient élevé un temple ou un autel à Jupiter, à l'extrémité orientale de l'île. On trouva des débris de ce monument en 1710, ou le 15 mars 1711, en fouillant dans le chœur de la cathédrale. (Voy. Mém. de l'Acad. des Inscript., tom. III, pag. 243 et 296. Félib., Hist. de Paris, tom. I, pag. 14. Piganiol de la Force, Descript. de Paris, tom. I, pag. 360.)

XIIIe.

Page 59. Mais hors de l'île, de l'autre côté... de la Séquana, on voyoit, sur la colline Lucotitius, un aquéduc romain, un cirque, un amphithéâtre et le palais des Thermes habité par Constance.

La colline Lucotitius; *mons* ou *collis Lucotitius*. — C'est la montagne Sainte-Geneviève. On trouve ce nom employé pour la première fois dans les actes des Saints de l'ordre de Saint-Benoît, par Gislemar, écrivain du neuvième siècle.

Un aquéduc romain. — C'est l'aquéduc d'Arcueil, qui, selon les meilleurs critiques, fut bâti avant l'arrivée

de Julien dans les Gaules. L'aquéduc moderne est peut-être élevé sur l'emplacement de l'ancien. (Mémoires de l'Acad. des Inscript., tom. XIV, pag. 268.)

Un cirque, un amphithéâtre. — On avoit cru ce cirque bâti par Chilpéric I[er].; mais il est prouvé qu'il ne fut que le restaurateur d'un ancien cirque romain. Outre ce cirque, il y avoit au même lieu un amphithéâtre. Tous ces monuments occupoient la place de l'abbaye de Saint-Victor, ou l'espace qui s'étendoit depuis les murs de l'Université jusqu'à la rue Villeneuve-Saint-René. On appela long-temps ce terrain le Clos-des-Chênes. (Ann. de Paris, p. 67 et 8. Vales, Not. Gall. Paris, pag. 432, etc.)

Et le palais des Thermes. — L'opinion vulgaire est que le palais des Thermes, dont on voit encore les voûtes rue de la Harpe, fut bâti par Julien. C'est une erreur. Julien agrandit peut-être ce palais, mais il ne le bâtit pas. Les meilleurs critiques en font remonter la fondation au moins à Constantin le Grand, et je crois qu'il est plus naturel encore de l'attribuer à Constance son père, qui fit un bien plus long séjour dans les Gaules. (Vales, de Basilic. reg., cap. 5; Till. Hist. des Emp., tom. IV, pag. 426.)

XIV[e].

Page 60. Je remarquai avec douleur, etc.

Constance mourut d'une maladie de langueur. On lui avoit donné le surnom de Chlore, à cause de la pâleur de son visage.

XV[e].

Page 60. Là brilloient Donatien et Rogatien.

L'auteur continue à faire passer sous les yeux du lecteur les évêques, les saints et les martyrs de cette époque, partout où se trouve Eudore, afin de compléter le tableau de l'Église.

Donatien et Rogatien étoient de Nantes. Donatien fut l'apôtre de son frère; il le convertit à la foi. Ils eurent la tête tranchée ensemble, après avoir été long-temps

tourmentés. On les retrouvera à Rome dans la prison d'Eudore. (Actes des Martyrs, tom. I, pag. 398.)

XVIe.

Page 60. Gervais et Protais.

On connoît l'admirable tableau du martyre de ces deux jeunes hommes par Lesueur. Procula fut évêque de Marseille, et Just le fut de Lyon. Quant à saint Ambroise, il étoit en effet fils d'un préfet des Gaules, mais il y a ici anachronisme, de même que pour saint Augustin, dont saint Ambroise fut le père spirituel.

XVIIe.

Page 60. Il me fit bientôt appeler dans les jardins, etc.

Ces jardins étoient ceux du palais des Thermes, et ils le furent dans la suite du palais de Childebert Ier. Ils occupoient le terrain des rues de la Harpe, Pierre-Sarrazin, Hautefeuille, du Jardinet, et descendoient jusqu'à l'église de Saint-Germain-des-Prés. Saint-Germain-des-Prés, comme je l'ai dit, étoit le temple d'Isis. (Ann. de Paris, pag. 26.)

XVIIIe.

Page 61. Vous vous souvenez peut-être, etc.

Voici encore l'action dans le récit : elle fait même ici un pas considérable. Galérius est presque le maître : il épouse Valérie, et il est gendre de Dioclétien. On entrevoit l'abdication de celui-ci. Constantin est persécuté. Hiéroclès est devenu proconsul d'Achaïe, et c'est dans ce commandement funeste qu'il a connu Cymodocée. Le lecteur apprend des faits importants, et il n'a plus rien à savoir de nécessaire lorsque le récit finira. Si j'insiste là-dessus, on doit me le pardonner, parce que je réponds à une critique grave, et qui (du moins je le crois) est peu fondée. Jamais, encore une fois, récit épique ne fut plus lié à l'action que le récit d'Eudore ne

l'est au fond des Martyrs. Au reste, ce que Constance rapporte de la victoire de Galérius sur les Parthes, de son mariage avec Valérie, du combat de Constantin contre un lion et contre les Sarmates, de la rivalité de Constantin et de Maxence, est conforme à l'histoire.

XIXe.

Page 62. Les Pictes avoient attaqué la muraille d'Agricola, etc.

Agricola, beau-père de Tacite, et dont ce grand historien nous a laissé la vie.

La muraille dont il est ici question est appelée plus justement la muraille de Sévère. Ce fut lui qui la fit élever sur les anciennes fortifications bâties par Agricola. Elle s'étendoit du golfe de Glote, aujourd'hui la rivière de Clyd, au golfe de Bodotrie, maintenant la rivière de Forth. On en voit encore quelques ruines. Les Pictes étoient une nation de l'Écosse ou de la Calédonie. On les appeloit ainsi parce qu'ils se peignoient le corps, comme font encore les sauvages de l'Amérique. Ce fut en allant combattre cette nation, qui s'étoit soulevée, que Constance mourut à York d'une maladie de langueur, et ce fut dans cette ville que les légions proclamèrent Constantin César.

XXe.

Page 62. D'une autre part, Carrausius.....

Carrausius étoit un habile officier de marine qui servoit sous Maximien dans les Gaules. Il se révolta, s'empara de la Grande-Bretagne, et garda sur le continent le port de Boulogne. Maximien, ne pouvant le punir, fut obligé de le reconnoître, en lui laissant le titre d'Auguste. Constance Chlore l'attaqua et fut plus heureux. Il reprit sur lui Boulogne. Carrausius ayant été tué par Allectus (autre tyran qui lui succéda), Constance passe en Angleterre, défait Allectus, et fait rentrer l'île sous la domination des Romains. On voit en quoi je me suis écarté de la vérité historique. (Eum. Paneg. Const.)

XXIe.

Page 62. Le reste des anciennes factions de Caractacus et de la reine Boudicée.

Le reste de ces anciennes factions n'étoit autre chose que l'amour de la liberté qui força plusieurs fois les Bretons de se révolter contre leurs maîtres. Sous l'empire de Claude, Caractacus, prince breton, défendit sa patrie contre Plautius, général des Romains. Il fut pris, conduit à Rome, parla noblement à l'empereur, et dit à la vue des palais de Rome ce mot que j'ai mis dans la bouche de Chlodérie, livre VII (Voyez la note L^e. du même livre).

La reine Boudicée défendit aussi courageusement les Bretons contre les Romains. Son nom n'est pas harmonieux, mais la gloire et Tacite l'ont ennobli. (Voy. Vita Agric.)

XXIIe.

Page 62. Maître de la cavalerie.

Magister equitum ; grande charge militaire chez les Romains.

XXIIIe.

Page 63. Colonie que les Parisii des Gaules, etc.

Les Parisiens ne se doutent guère qu'ils ont fait des conquêtes en Angleterre. César nous apprend d'abord que les Belges, c'est-à-dire les Gaulois de la Gaule Belgique, s'emparèrent autrefois des côtes de la Grande-Bretagne, et qu'ils y conservèrent le nom des peuples dont ils étoient sortis. (de Bello Gall., lib. V, cap. 12.) Les Parisii, qui étoient une des nations de la Gaule Belgique, s'établirent, selon Ptolémée, dans le pays des Bragantes, aujourd'hui l'Yorkshire. Ils fondèrent une colonie qui, selon le même Ptolémée, s'appeloit *Petuaria.* (Geogr., lib. II, pag. 51.) Le savant Campden fixe cette colonie de Parisiens sur la rivière de Hull, et près de l'embouchure du Humber. Il retrouve Pétuaria dans

le bourg de Beverley. (Campden, Britann., pag. 576 et 77.)

XXIVe.

Page 63. Sur le Thamésis... Londinum.

Les anciens sont d'une grande exactitude dans leur description du climat de l'Angleterre, et l'on peut remarquer qu'il n'a pas varié depuis le temps de César et de Tacite. (Cæsar, lib. VI, cap. 12, Tac., in Vit. Agric.) Et quand on lit ce passage de Strabon, on croit être transporté à Londres : « Aer apud eos imbribus » magis est quàm nivibus obnoxius : ac sereno etiam » cœlo caligo quædam multum temporis obtinet; ita ut » toto die non ultra tres aut quatuor quæ sunt circa » meridiem horas, conspici sol possit. » (Geogr., lib. IV, pag. 200.)

XXVe.

Page 63. Là, s'élevoit une vieille tour.

C'est une fiction par laquelle l'auteur, suivant son sujet, fait voir le triomphe de la Croix, et l'Angleterre convertie au Christianisme. Cette fiction a de plus l'avantage de rappeler l'antique abbaye où se rattache toute l'histoire des Anglois.

XXVIe.

Page 63. Il envoya à l'Empereur mes lettres couronnées.

C'étoit l'usage après une victoire. Tacite raconte qu'Agricola, après ses conquêtes sur les Bretons, évita de joindre des feuilles de laurier à ses lettres, dans la crainte d'éveiller la jalousie de Domitien. (In Agric.)

XXVIIe.

Page 63. Il sollicita et obtint pour moi la statue.

Cette phrase porte avec elle son explication. Lorsque

le triomphe ne fut plus en usage, ou qu'il fut réservé pour les empereurs, on accorda aux généraux vainqueurs des statues et différents honneurs militaires.

XXVIIIe.

Page 63. Me créa commandant des contrées armoricaines.

Les contrées armoricaines comprenoient la Normandie, la Bretagne, la Saintonge, le Poitou. Le centre de ces contrées étoit la Bretagne, dite par excellence l'Armorique. Lorsque les dieux des Romains et les ordonnances des empereurs eurent chassé des Gaules la religion des Druides, elle se retira au fond des bois de la Bretagne, où elle exerça encore long-temps son empire. On croit que le grand collége des Druides y fut établi. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Bretagne est remplie de pierres druidiques. Pomponius-Mela et Strabon placent sur les côtes de la Bretagne l'île de Sayne, consacrée au culte des dieux gaulois. Nous reviendrons sur ce sujet.

XXIXe.

Page 64. Nous nous retrouverons.

Nouveau regard sur l'action. Prédiction qui s'accomplit.

XXXe.

Page 64. Vous apercevez les plus beaux monuments.

Le pont du Gard, l'amphithéâtre de Nismes, la Maison carrée, et le capitole de Toulouse, etc.

XXXIe.

Page 64. Les huttes arrondies des Gaulois, leurs forteresses de solives et de pierres.

« Muris autem omnibus gallicis hæc ferè forma est
» Trabes directæ, perpetuæ in longitudinem, paribus

» intervallis, distantes inter se binos pedes, in solo » collocantur. Hæ revinciuntur introrsus et multo aggere » vestiuntur; ea autem, quæ diximus, intervalla » grandibus in fronte saxis effarciuntur, etc. » (In Bell. Gall., libr. VII.) Aux pierres près, les paysans de la Normandie bâtissent encore ainsi leurs chaumières, et, comme le remarque César, cela fait un effet assez agréable à la vue.

XXXII°.

Page 64. A la porte desquelles sont cloués des pieds de louves.

« Ils pendent au cou de leurs chevaux les têtes des » soldats qu'ils ont tués à la guerre. Leurs serviteurs » portent devant eux les dépouilles encore toutes couvertes » du sang des ennemis..... Ils attachent les trophées aux » portes de leurs maisons, comme ils le font à l'égard » des bêtes féroces qu'ils ont prises à la chasse. » (Diod., liv. V, trad. de Terras.) De là les pieds de loups, de renard, les oiseaux de proie que l'on cloue encore aujourd'hui à la porte des châteaux.

XXXIII°.

Page 64. La jeunesse gauloise.

On a déjà parlé des écoles des Gaules. (Voyez la note XLVII°. du livre VII.)

XXXIV°.

Page 65. Un langage grossier, semblable au croassement des corbeaux.

C'est Julien qui le dit. (In Misop.)

XXXV°.

Page 65. Où l'Eubage, etc.

On parlera plus bas de ces sacrifices.

XXXVI°.

Page 65. Le Gaulois devenu sénateur.

Si l'on en croit Suétone, César reçut dans le sénat

des demi-barbares « qui se dépouillèrent de leurs brayes » pour prendre le laticlave. » (Suet., in Vitâ C.) Ce ne fut pourtant que sous le règne de Claude que les Gaulois furent admis légalement dans le sénat.

XXXVII°.

Page 65. J'ai vu les vignes de Falerne, etc.

L'empereur Probus fit planter des vignes aux environs d'Autun, et c'est à lui que nous devons le vin de Bourgogne. (Vopisc., in Vitâ Prob.) Mais il y avoit des vignes dans les Gaules bien avant cette époque; car Pline dit que de son temps on aimoit le vin gaulois en Italie : *in Italia gallicam placere* (*uvam*) (lib. XIV.) Il ajoute même qu'on avoit trouvé près d'Albi, dans la Gaule narbonnoise, une vigne qui prenoit et perdoit sa fleur dans un seul jour, et qui, par conséquent, étoit presqu'à l'abri des gelées. On la cultivoit avec succès (*Ibid.*). Domitien avoit fait arracher les vignes dans les provinces et particulièrement dans les Gaules. L'olivier fut apporté à Marseille par les Phocéens. Ainsi l'olivier croissoit dans les Gaules avant qu'il fût répandu en Italie, en Espagne et en Afrique; car selon Fenestella, cité par Pline, cet arbre était encore inconnu à ces pays sous le règne de Tarquin le Superbe. (Plin., lib. XV.) Marseille fut fondée 600 ans avant Jésus-Christ, et Tarquin régnoit à Rome 590 ans avant Jésus-Christ.

XXXVIII°.

Page 65. Ce que l'on admire partout dans les Gaules.... ce sont les forêts.

Que les forêts étoient remarquables dans les Gaules, je le tire de plusieurs faits :

1°. Les Gaulois avoient une grande vénération pour les arbres. On sait le culte qu'ils rendoient au chêne. Pline cite le bouleau, le frêne et l'orme gaulois pour la beauté. (lib. XVI.)

2°. Les Gaulois apprirent des Marseillois à labourer

et à cultiver la vigne et l'olivier (Justin. XLIII). Ils ne vivoient auparavant que de lait et de chasse, ce qui suppose des forêts.

3°. Strabon, parlant des Gaulois, met au nombre de leurs récoltes les glands, par lesquels il faut entendre, comme les Grecs et les Latins, tous les fruits des arbres glandifères. (Strabon, liv. IV.)

4°. Pline, en parlant des foins, cite la faux des Gaulois comme plus grande et propre aux vastes pâturages de ce pays. (lib. XVIII, 72, 30.) Or, tout pays abondant en pâturages, est presque toujours entrecoupé de forêts.

5°. Pomponius-Mela dit expressément que la Gaule étoit semée de bois immenses consacrés au culte des dieux. (Lib. III, cap. XI.)

6°. On voit souvent, dans César et dans Tacite, les armées traverser des bois.

7°. On remarque la même chose dans l'expédition d'Annibal, lorsqu'il passa d'Espagne en Italie.

8°. Parmi les bois connus, je citerai celui de Vincennes, consacré de toute antiquité au dieu Sylvain. (Mém. de l'Acad. des Inscript., tom. XIII, page 329.)

9°. Marseille fut fondée dans une épaisse forêt.

10°. Selon saint Jérôme, les bois des Gaules étoient remplis d'une espèce de porcs sauvages très-dangereux.

11°. La terminaison *oel*, si fréquente en langue celtique, veut dire *bois*. Quelques auteurs ont cru que le mot gaulois venoit du celte *galt*, qui signifie *forêt*: j'ai adopté une autre étymologie de ce nom.

12°. Presque tous les anciens monastères des Gaules furent pris sur des terres du désert, *ab eremo*, comme le prouve une foule d'actes cités par Ducange, au mot *eremus*. Ces déserts étoient des bois, comme je l'ai prouvé dans le Génie du Christianisme.

13°. Strabon fait mention de grandes forêts qui s'étendoient dans les pays des Morins, des Suessiones, des Caleti, depuis Dunkerque jusqu'à l'embouchure de la Seine, quoique, dit-il, les bois ne soient pas aussi grands ni les arbres aussi élevés qu'on l'a écrit. (lib. IV.)

14°. Enfin, si nous jugeons des Gaules par la France;

je n'ai point vu en Amérique de plus belles forêts que celles de Compiègne et de Fontainebleau. Nemours, qui touche à cette dernière, indique encore dans son nom son origine.

XXXIXe.

Page 65. On trouve çà et là dans leur vaste enceinte quelques camps romains abandonnés.

Il y a une multitude de ces camps, connus par toute la France sous le nom de Camps de César. Le plus célèbre est en Flandre.

XLe.

Page 65. Les graines que les soldats, etc.

J'ai vu aussi dans les forêts d'Amérique de grands espaces abandonnés, où des colons avoient semé des graines d'Europe. Ces colons étoient morts loin de leur patrie, et les plantes de leurs pays, qui leur avoient survécu, ne servoient plus qu'à nourrir l'oiseau des déserts.

XLIe.

Page 66. Je me souviens encore aujourd'hui, etc.

J'ai été témoin d'une scène à peu près semblable : c'étoit au milieu des ruines de la Villa-Adriana, près de Tibur ou Tivoli, à quatre lieues de Rome. J'ai mis ici la musette, qui est gauloise, et que Diodore semble avoir voulu indiquer comme instrument de musique guerrière. Les montagnards écossois s'en servent encore aujourd'hui dans leurs régiments.

XLIIe.

Page 66. Porte décumane.

On l'appeloit encore porte questorienne. Les camps romains avoient quatre portes : extraordinaire ou pré-

torienne, droite principale, gauche principale, questorienne ou décumane.

XLIIIe.

Page 67. Lorsqu'il porta la guerre chez les Vénètes.

« Hos ego Veuetos existimo Venetiarum in Adriatico » sinu esse autores. » (Strabon, lib. IV, p. 195.) D'après cet auteur, les Vénitiens seroient une colonie des Bretons de Vannes. Les Vénètes avoient une forte marine, et César eut beaucoup de peine à les soumettre. (De Bell. Gall.)

On retrouve le nom des Curiosolites dans celui de Corsent, petit village de Bretagne, où l'on a découvert des antiquités romaines. On y voit aussi des fragments d'une voie romaine, qui n'est pas tout-à-fait détruite.

XLIVe.

Page 67. Cette retraite me fut utile.

Préparation qui annonce à la fois et le retour d'Eudore à la religion, et la chute qui doit l'y ramener.

XLVe.

Page 68. Les soldats m'avertirent, etc.

Ici commence l'épisode de Velléda, qui n'est point oiseux comme celui de Didon, puisqu'il est intimement lié à l'action, et qu'il produit la conversion d'Eudore. On peut voir là-dessus ce que j'ai dit dans l'Examen.

XLVIe.

Page 68. Je n'ignorois pas que les Gaulois confient aux femmes, etc.

Saint-Foix a bien réuni les autorités :

« L'administration des affaires civiles et politiques » avoit été confiée pendant assez long-temps à un sénat » de femmes choisies par les différents cantons. Elles dé-

» libéroient de la paix, de la guerre, et jugeoient les » différends qui survenoient entre les Vergobrets, ou de » ville à ville. Plutarque dit qu'un des articles du traité » d'Annibal avec les Gaulois, portoit : Si quelque Gau» lois a sujet de se plaindre d'un Carthaginois, il se » pourvoira devant le sénat de Carthage, établi en Es» pagne; si quelque Carthaginois se trouve lésé par un » Gaulois, l'affaire sera jugée par le conseil suprême » des femmes gauloises. » (Saint-Foix, Essais sur Paris.)

XLVIIe.

Page 68. Braves, comme tous les Gaulois, etc.

Cela ressemble bien aux Bretons d'aujourd'hui.

XLVIIIe.

Page 68. Clair, pasteur de l'église des Rhédons.

Toujours la peinture des progrès de l'Église. Clair fut le second évêque de Nantes.

XLIXe.

Page 69. Je la voyois jeter tour à tour en sacrifice dans le lac, des pièces de toile, etc.

Il y a deux autorités principales pour ce passage : celle de Posidonius, citée par Strabon, et celle de Grégoire de Tours. Le savant Pelloutier s'en est servi, on peut les voir tom. II, pages 101 et 107 de son ouvrage. On a voulu plaisanter sur les sacrifices de Velléda, et trouver qu'ils étoient hors de propos : cette critique est bien peu solide. Ce n'est pas un voyage *particulier* que fait Velléda : elle va à une assemblée publique; sa barque est chargée des dons des peuples qu'elle offre pour ces peuples au lac ou à la divinité du lac.

L^e^.

Page 70. Sa taille étoit haute, etc.; jusqu'à l'alinéa.

Les détails du vêtement de Velléda seront éclaircis dans les notes suivantes. Elle porte une robe noire, parce qu'elle va dévouer les Romains. On a vu, note LXXI du livre VI, les femmes des Cimbres et des Bretons vêtues de robes noires. Ammien-Marcellin a fait un portrait des Gauloises qui peut, au milieu de la grossièreté des traits, justifier le caractère de force et les passions décidées que je donne à Velléda : « La femme gauloise sur- » passe son mari en force ; elle a les yeux encore plus » sauvages : quand elle est en colère, sa gorge s'enfle, » elle grince les dents; elle agite ses bras aussi blancs » que la neige, et porte des coups aussi vigoureux que » s'ils partoient d'une machine de guerre. » Il faut supposer que ces Gauloises étoient des femmes du peuple : il n'est guère probable que cette Eponine si célèbre, si tendre, si dévouée, ressemblât pour la grossièreté aux Gauloises d'Ammien-Marcellin. Si nous en croyons les vers des soldats romains, César, qui avoit aimé les plus belles femmes de l'Italie, ne dédaigna pas les femmes des Gaules. Sabinus, long-temps après, se vantoit d'être descendu de César. Enfin, nous avons un témoignage authentique, c'est celui de Diodore; il dit en toutes lettres que les Gauloises étoient d'une grande beauté : *Feminas licèt elegantes habeant.*

LIe.

Page 71. Une de ces roches isolées.

J'ai vu quelques-unes de ces pierres auprès d'Autun, deux autres en Bretagne, dans l'évêché de Dol, et plusieurs autres en Angleterre. On peut consulter Kesler, Ant. select. sept.

LIIe.

Page 71. Un jour le laboureur.

Scilicet et tempus veniet cum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro, etc.

LIII°.

Page 71. Au-gui-l'an-neuf!

« Les Druides, accompagnés des magistrats et du » peuple qui crioit *au-gui-l'an-neuf*, alloient dans une » forêt, etc. » (Saint-Foix, t. 1.)

Ne seroit-il pas possible que ce refrain *o gué*, qui termine une foule de vieilles chansons françoises, ne fût que le cri sacré de nos aïeux?

LIV°.

Page 71. Deux Eubages.

« Nihil habent Druidæ (ita suos appellant magos), » visco et arbore in quâ gignatur (si modo sit robur) » sacratius. Jam per se roborum eligunt lucos, nec » ulla sacra sine eâ fronde conficiunt, ut Inde appellati » quoque interpretatione græcâ possint Druidæ videri. » Enim verò quidquid adnascatur illis, è cœlo missum » putant, signumque esse electæ ab ipso deo arboris. » Est autem id rarum admodum inventu, et repertum » magnâ religione petitur : et ante omnia sextâ lunâ, » quæ principia mensium annorumque his facit, et sæculi » post tricesimum annum, quia jam virium abundè ha- » beat, nec sit suî dimidia. Omnia sanantem appellantes » suo vocabulo, sacrificiis epulisque rite sub arbore » comparatis, duos admovent candidi coloris tau- » ros, quorum cornua tunc primùm vinciantur. Sa- » cerdos candidâ veste cultus arborem scandit; falce » aureâ demetit : candido id excipitur sago. Tum deinde » victimas immolant, precantes ut suum donum Deus » prosperum faciat his quibus dederit. » (Plin., lib. xvi.)

LV°.

Page 73. On planta une épée nue.

J'ai suivi quelques auteurs qui pensent que les Gaulois avoient, ainsi que les Goths, l'usage de planter une épée nue au milieu de leur conseil. (Amm.-Marcel., lib.

xxvi, cap. ii, pag. 622.) Du mot *mallus* est venu notre mot *mail*; et le mail est encore aujourd'hui un lieu bordé d'arbres.

LVI[e].

Page 73. Au pied du Dolmin.

« Lieu des Fées ou des sacrifices. C'est ainsi que le » vulgaire appela certaines pierres élevées, couvertes » d'autres pierres plates, fort communes en Bretagne, » où ils disent que les Païens offroient autrefois des sa- » crifices. (Dictionnaire franç. celt. du P. Rostrenen.)

LVII[e].

Page 73. Malheur aux vaincus!

C'est le mot d'un Gaulois en mettant son épée dans la balance des Romains : *Væ victis!*

LVIII[e].

Page 74. Où sont ces États florissants de la Gaule.

On voit partout, dans les Commentaires de César, les Gaules tenant des espèces d'états-généraux, César allant présider ces états, etc. Quant au conseil des femmes, voyez la note XLVI de ce livre.

LIX[e].

Page 74. Où sont ces Druides, etc.

« Illi rebus divinis intersunt, sacrificia publica ac pri- » vata procurant, religiones interpretantur : ad hos ma- » gnus adolescentium numerus, disciplinæ causâ, concur- » rit : magnoque ii sunt apud eos honore : nam ferè de » omnibus controversiis, publicis privatisque, consti- » tuunt; et, si quod est admissum facinus, si cædes » facta, si de hæreditate, si de finibus controversia est, » iidem decernunt; præmia pœnasque constituunt. Si quis » aut privatus, aut publicus, eorum decreto non stetit,

sacrificiis interdicunt. Hæc pœna apud eos est gravissima : quibus ità est interdictum, ii numero impiorum ac sceleratorum habentur ; ab iis omnes decedunt, aditum eorum sermonemque defugiunt, ne quid ex contagione incommodi accipiant : neque iis petentibus jus redditur, neque honos ullus communicatur. His autem omnibus Druidus præest unus, qui summam inter eos habet auctoritatem. Hoc mortuo, si quis ex reliquis excellit dignitate, succedit. At, si sunt plures pares, suffragio Druidum adlegitur ; nonnunquàm etiam de principatu armis contendunt. Ii certo anni tempore in finibus Carnutum, quæ regio totius Galliæ media habetur, considunt, in loco consecrato. Huc omnes undique, qui controversias habent, conveniunt ; eorumque judiciis decretisque parent. Disciplina in Britanniâ reperta, atque inde in Galliam translata esse existimatur ; et nunc, qui diligentius eam rem cognoscere volunt, plerumque, illo, discendi causâ, proficiscuntur.

« Druides à bello abesse consueverunt ; neque tributa una cum reliquis pendunt ; militiæ vacationem omniumque rerum habent immunitatem. Tantis excitati præmiis, et suâ sponte multi in disciplinam conveniunt et à parentibus propinquisque mittuntur. Magnum ibi numerum versuum ediscere dicuntur. . . . . . .

Imprimis hoc volunt persuadere, non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios ; atque hoc maxime ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto. Multa præterea de sideribus atque eorum motu, de mundi ac terrarum magnitudine, de rerum naturâ, de deorum immortalium vi ac potestate disputant, et juventuti tradunt. »

Tout ce passage de César est excellent et d'une clarté admirable ; il ne reste plus que très-peu de chose à connoître sur les classes du clergé gaulois. Diodore et Strabon, confirmés par Ammien-Marcellin, compléteront le tableau :

« Leurs poëtes, qu'ils appellent Bardes, s'occupent à composer des poëmes propres à leur musique, et ce sont eux-mêmes qui chantent sur des instruments presque semblables à nos lyres, des louanges pour les uns, et des

invectives contre les autres. Ils ont aussi chez eux des philosophes et des théologiens appelés Sarouides, pour lesquels ils sont remplis de vénération..... C'est une coutume établie parmi eux, que personne ne sacrifie sans un philosophe; car, persuadés que ces sortes d'hommes connoissent parfaitement la nature divine, et qu'ils entrent pour ainsi dire en communication de ses secrets, ils pensent que c'est par leur ministère qu'ils doivent rendre leurs actions de grâces aux dieux, et leur demander les biens qu'ils désirent..... Il arrive souvent que, lorsque deux armées sont près d'en venir aux mains, ces philosophes se jetant tout à coup au milieu des piques et des épées nues, les combattants apaisent aussitôt leur fureur comme par enchantement, et mettent les armes bas. C'est ainsi que, même parmi les peuples les plus barbares, la sagesse l'emporte sur la colère, et les Muses sur le dieu Mars. » (Diod. de Sicile, liv. v, trad. de Terrasson.) « Apud universos autem ferè tria hominum sunt genera quæ in singulari habentur honore; Bardi, Vates et Druidæ: horum Bardi hymnos canunt poetæque sunt; Vates sacrificant et naturam rerum contemplantur; Druidæ præter hanc philosophiam etiam de moribus disputant. (Strab., lib. iv.) »

J'ai rendu par Eubages, [illegible] du grec de l'édition de Casaubon, et que le latin rend par *Vates*. Je ne vois pas pourquoi l'on veut, sur l'autorité d'Ammien, qui traduit à peu près Strabon, que le mot *Vates* soit passé dans le grec au temps de ce géographe. Strabon, qui suivoit peut-être un auteur latin, et qui ne pouvoit pas traduire ce mot *Vates*, l'a tout simplement transcrit. Les Latins de même copient souvent des mots grecs qui n'étoient pas pour cela passés dans la langue latine. D'ailleurs, quelques éditions ordinaires de Strabon portent Euhage et Eubage. Rollin n'a point fait difficulté de s'en tenir au mot Eubage.

Ammien-Marcellin, confirmant le témoignage de Strabon, dit que les Bardes chantoient les héros sur la lyre; que les devins ou Eubages cherchoient à connoître les secrets de la nature, et que les Druides qui vivoient en commun, à la manière des disciples de Pythagore,

s'occupoient de choses sublimes, et enseignoient l'immortalité de l'âme. (Amm.-Marcel., lib. xv.)

LX°.

Page 74. O île de Sayne! etc.

On a trois autorités pour cette île : Strabon, lib. iv; Denys le Voyageur, v. 570, et Pomponius Mela. Comme je n'ai suivi que le texte de ce dernier, je ne citerai que lui : « Sena in Britannico mari Osismicis adversa littoribus, Gallici numinis oraculo insignis est : cujus antistites, perpetua virginitate sanctæ, numero novem esse traduntur : Barrigenas vocant, putantque ingeniis singularibus præditas, maria ac ventos concitare carminibus, seque in quæ velint animalia vertere, sanare quæ apud alios insanabilia sunt, scire ventura et prædicare : sed non nisi deditas navigantibus, et in id tantum ut se consulerent profectis. » (Pomponius Mel., iii, 6.)

Strabon diffère de ce récit, en ce qu'il dit que les prêtresses passoient sur le continent pour habiter avec des hommes. J'avois, d'après quelques autorités, pris cette île de Sayne pour Jersey; mais Strabon la place vers l'embouchure de la Loire. Il est plus sûr de suivre Bochart (Geograph. sacr., p. 740) et d'Anville (Notice de la Gaule, p. 595), qui retrouvent l'île de Sayne dans l'île des Saints, à l'extrémité du diocèse de Quimper en Bretagne.

LXI°.

Page 74. Vous allez mourir, etc.

Les Gaulois servoient surtout dans la cavalerie romaine; car, selon Strabon, ils étoient meilleurs cavaliers que fantassins.

LXII°.

Page 74. Vous tracez avec des fatigues inouïes, etc.

Il suffit de jeter les yeux sur la carte de Peutinger, sur l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, et sur le livre

des chemins de l'empire, par Bergier, pour voir combien la Gaule étoit traversée de chemins romains. Il y en avoit quatre principaux qui partoient de Lyon, et qui alloient toucher aux extrémités des Gaules.

LXIIIe.

Page 75. Là, renfermés dans un amphithéâtre, etc.

La plupart des gladiateurs étoient Gaulois; mais Velléda ne dit pas tout-à-fait la vérité. Par un mépris abominable de la mort, ils vendoient souvent leur vie pour quelques pièces d'argent. On sait qu'Annibal fit battre des prisonniers gaulois, en promettant un cheval à celui qui tueroit son adversaire.

LXIVe.

Page 75. Souvenez-vous que votre nom veut dire voyageur.

« Il en a qui conjecturent avec quelque probabilité « que les Gaulois se sont ainsi appelés du mot celtique « *Wallen*, qui, encore aujourd'hui, dans la langue al- « lemande, signifie aller, voyager, passer de lieu en « lieu. » (Mézerai, av. Clov., pag. 7.)

LXVe.

Page 75. Les tribus des Francs qui s'étoient établis en Espagne.

Les Francs avoient en effet pénétré jusqu'en Espagne vers ces temps-là, et y demeurèrent douze ans. Ils prirent et ruinèrent l'Aragon; ensuite ils s'en retournèrent dans leur pays, probablement sur des vaisseaux (Voyez Eutrope). Les circonstances les plus indifférentes dans les Martyrs sont toutes fondées sur quelques faits. Je suis persuadé que, sous ces rapports, Virgile et Homère n'ont rien inventé : c'est ce qui fait que leurs poëmes sont aujourd'hui des autorités pour l'histoire.

LXVIe.

Page 75. Que les peuples étrangers nous accordent, etc.

C'est le mot de Bojocalus. Ce vieillard germain avoit porté cinquante ans les armes dans les légions romaines. Les Auticéariens, ses compatriotes, ayant été chassés de leur pays par les Cauces, vinrent s'établir avec Bojocalus, qui les conduisoit sur des terres vagues abandonnées par les Romains. Les Romains ne vouloient pas les leur donner, malgré les remontrances de Bojocalus; mais ils offrirent à celui-ci des terres pour lui-même. Le vieux Germain indigné alla rejoindre ses compatriotes fugitifs, en s'écriant: « Terre ne peut nous manquer pour y vivre » ou pour y mourir. »

LXVIIe.

Page 76. A la troisième fois le héraut d'armes, etc.

« Si quis enim dicenti obstrepat aut tumultuetur, lictor accedit stricto cultro. Minis adhibitis tacere eum jubet: idque iterùm ac tertiò facit eo non cessante: tandem à sago ejus tantùm amputat, ut reliquum sit inutile. (Strab., lib. IV, pag. 135.)

LXVIIIe.

Page 76. La foule demande à grands cris, etc.

Les Druides sacrifioient des victimes humaines. Ils choisissoient de préférence des malfaiteurs pour ces sacrifices; mais, à leur défaut, on prenoit des innocents. C'est Tertullien et saint Augustin qui nous apprennent de plus que ces victimes innocentes étoient des vieillards.

LXIXe.

Page 77. Que Dis, père des ombres.

Les Gaulois reconnoissoient Dis ou Pluton pour leur

père : c'étoit à cause de cela qu'ils comptoient le temps par nuits, et qu'ils sacrifioient toujours dans les ténèbres. Cette tradition est celle de César. On dit que César s'est trompé; mais il pourroit bien se faire que l'opinion opposée ne fût qu'un système soutenu de beaucoup d'érudition.

LXX.

Page 78. Elles étoient chrétiennes.

C'est toujours le sujet.

LXXI.

Page 79. Puisqu'ils avoient été proscrits par Tibère même et par Claude.

Les éditions précédentes portoient « et par Néron; » c'étoit une erreur. Dès l'an 657 de Rome, le sénat donna un décret pour abolir les sacrifices humains dans la Gaule narbonnoise. Pline nous apprend que Tibère extermina tous les Druides, et Suétone attribue les édits de proscription à Claude. (In Claudio, cap. 26.)

LXXII.

Page 79. Le premier magistrat des Rhédons.

Ce magistrat s'appeloit Vergobret. (César, Comm., liv. 1.)

FIN DES REMARQUES DU LIVRE NEUVIÈME.

REMARQUES

SUR LE DIXIÈME LIVRE.

Les remarques générales que je pourrois faire sur ce livre, se trouvent dans l'examen à la tête de l'ouvrage ; je renvoie donc le lecteur à cet Examen.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 82. L'ordre savant des prêtres gaulois.

Consultez pour la science, les mœurs, le gouvernement des Druides, les notes LIIIe., LIVe. et LIXe. du livre précédent.

IIe.

Page 82. L'orgueil dominoit chez cette Barbare.

Ce caractère d'orgueil est attribué aux Gaulois par toute l'antiquité. Selon Diodore, ils aimoient les choses exagérées, l'enflure et l'obscurité du langage; et l'hyperbole dominoit dans leurs discours. Cette exaltation de sentiment dans Velléda prépare le lecteur à ce qui va suivre, et rend moins extraordinaires les propos, les mœurs et la conduite de cette femme infortunée.

IIIe.

Page 83. Les Fées gauloises.

Voyez la note LXe. du livre précédent; le passage de Pomponius-Mela est formel : il dit que les vierges ou Fées de l'île de Sayne s'attribuoient tous les pouvoirs dont Velléda parle ici. On peut, si l'on veut, consulter encore

un passage de Saint-Foix (tome I, IIe partie des Essais sur Paris.)

IVe.

Page 84. Le gémissement d'une fontaine.

Les Gaulois tiroient des présages du murmure des eaux et du bruit du vent dans le feuillage. (César, liv. Ier.)

Ve.

Page 85. Je sentois, il est vrai, que Velléda ne m'inspireroit jamais un attachement, etc.

C'est ce qui fait qu'Eudore peut éprouver un véritable amour pour Cymodocée.

VIe.

Page 86. Ces bois appelés chastes.

« Nemus castum. » (Tacit., de Mor. German.)

VIIe.

Page 86. On voyoit un arbre mort.

« Ils adoroient, dit Adam de Brême, un tronc d'arbre extrêmement haut, qu'ils appeloient Irminsul. » C'étoit l'idole des Saxons que Charlemagne fit abattre. (Adam. Brem., Histor. Eccles. Germ., lib. III.) Je transporte l'Irminsul des Saxons dans la Gaule; mais on sait que les Gaulois rendoient un culte aux arbres qu'ils honoroient, tantôt comme Teutatès, tantôt comme Dieu de la guerre; et c'est ce que signifie Irmin ou Hermaun.

VIIIe.

Page 86. Autour de ce simulacre.

Lucus erat, longo nunquàm violatus ab ævo,
Obscurum cingens connexis aera ramis,
Et gelidas altè submotis solibus umbras.
Hunc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes
Silvani, Nymphæque tenent, sed barbara ritu

Sacra Deûm ; structæ sacris feralibus aræ ;
Omnis et humanis lustrata cruoribus arbor.
Si qua fidem meruit Superos mirata vetustas,
Illis et volucres metuunt insistere ramis,
Et lustris recubare feræ : nec ventus in illas
Incubuit silvas, excussaque nubibus atris
Fulgura : non ullis frondem præbentibus auris
Arboribus suus horror inest. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, simulacra mœsta Deorum
Arte carent, cæsisque exstant informia truncis.
Ipse situs, putrique facit jam robore pallor
Adtonitos : non vulgatis sacrata figuris
Numina sic metuunt ; tantum terroribus addit
Quos timeant non nosse Deos,

Lucan. Ph., lib. III, v. 399 et seq

Ut procul Hercyniæ per vasta silentia silvæ
Venari tuto liceat, lucosque vetustâ
Religione truces, et robora, numinis instar
Barbarici, nostræ feriant impunè bipennes.

Claudian. De laud. Stilicon.

Quant aux armes suspendues aux branches des forêts, Arminius excitant les Germains à la guerre, leur dit qu'ils ont suspendu dans leurs bois les armes des Romains vaincus : « Cerni adhuc Germanorum in lucis » signa romana, quæ diis patriis suspenderit. » (Tacit., Ann lib. I.) Jornandès raconte la même chose d'un usage des Goths.

IX.

Page 88. Une Gauloise l'avoit promis à Dioclétien.

Dioclétien n'étant que simple officier, rencontra dans les Gaules une femme-fée : elle lui prédit qu'il parviendroit à l'empire lorsqu'il auroit tué Aper ; *aper*, en latin, signifie un sanglier. Dioclétien fit la chasse aux sangliers sans succès ; enfin, Aper, préfet du prétoire, ayant empoisonné l'empereur Numérien, Dioclétien tua lui-même Aper d'un coup d'épée ; et devint le successeur de Numérien.

X°.

Page 88. Nous avons souvent disposé de la pourpre.

Claude, Vitellius, etc., furent proclamés empereurs dans la Gaule. Vindex leva le premier l'étendard de la révolte contre Néron. Les Romains disoient que leurs guerres civiles commençoient toujours dans les Gaules.

XI°.

Page 88. Nouvelle Éponine.

Il est inutile de s'étendre sur cette histoire, que tout le monde connoît. Sabinus ayant pris le titre de César, fut défait par Vespasien; il se cacha dans un tombeau, où il resta neuf ans enseveli avec sa femme Éponine.

XII°.

Page 90. Guitare.

Les Bardes ne connoissoient point la lyre, encore moins la harpe, comme les prétendus Bardes de Macpherson. Toutes ces choses sont des mœurs fausses, qui ne servent qu'à brouiller les idées. Diodore de Sicile (liv. v) parle de l'instrument de musique des Bardes, et il en fait une espèce de cythara ou de guitare.

XIII°.

Page 91. L'ombre de Didon.

. . . . . Qualem primo qui surgere mense,
Aut videt aut vidisse putat per nubila lunam.

XIV°.

Page 91. Hercule, tu descendis dans la verte Aquitaine.

Cette fable du voyage d'Hercule dans les Gaules, et du mariage de ce héros avec la fille d'un roi d'Aquitaine,

est racontée par Diodore de Sicile (livre v). Il ne donne point les noms du roi et de la princesse, mais on les trouve dans d'autres auteurs.

XVe.

Page 91. Le sélago.

Le lecteur apprend dans le texte tout ce qu'il peut savoir sur cette plante mystérieuse des Gaulois. L'autorité est Pline. (Hist. libr. XXIV, cap. XI.)

XVIe.

Page 92. Je prendrai la forme d'un ramier.

On a déjà vu que les Druidesses de l'île de Sayne s'attribuoient le pouvoir de changer de forme. Voyez la note IIIe. de ce livre, et la note LXe. du livre précédent.

XVIIe.

Page 92. Les cygnes sont moins blancs, etc.

Un passage d'Ammien-Marcellin, cité dans la note LX. du livre précédent, nous apprend que les Gauloises avoient les bras blancs comme la neige. Diodore, comme nous l'avons encore vu dans la même note, ajoute qu'elles étoient belles; mais que, malgré leur beauté, les hommes ne leur étoient pas fidèles. Strabon (livre IV) remarque qu'elles étoient heureuses en accouchant et en nourrissant leurs enfans : « Pariendo educandoque fetus » felices. »

XVIIIe.

Page 92. Nos yeux ont la couleur et l'éclat du ciel.

Les yeux des Gauloises étoient certainement bleus, mais toute l'antiquité donne aux Gaulois un regard farouche, et nous avons vu qu'Ammien-Marcellin l'attribue pareillement aux femmes. Velléda embellit donc le portrait, c'est dans la nature; elle sait qu'elle n'est pas aimée.

XIXe.

Page 92. Nos cheveux sont si beaux que tes Romaines nous les empruntent.

C'est Martial qui le dit (liv. VIII, 33; liv. XIV, 26). Tertullien (de Cultu femin., cap. VI) et Saint Jérôme (Hieronym. epist. VII) se sont élevés contre ce caprice des dames romaines. Selon Juvénal (Sat VI) ce furent les courtisanes qui introduisirent cette mode en Italie.

XXe.

Page 93. Quelque chose de divin.

Velléda s'embellit encore; elle attribue aux Gauloises ce que Tacite dit des femmes Germaines : « Inesse quin » etiam sanctum aliquid et providum putant. » (Tacit., de Mor. Germ.)

XXIe.

Page 96. La flotte des Francs.

Cette petite circonstance de la flotte des Francs est depuis long-temps préparée. Voyez le livre précédent et la note LXe. du même livre.

XXIIe.

Page 96. Les Barbares choisissent presque toujours pour débarquer le moment des orages.

Voyez la note IVe. du livre VI.

XXIIIe.

Page 96. Une longue suite de pierres druidiques, etc.; jusqu'à l'alinéa.

C'est le monument de Carnac en Bretagne, auprès de Quiberon. Il est exactement décrit dans le texte. Je n'ai plus rien à ajouter ici.

XXIVᵉ.

Page 98. Sur cette côte demeurent des pêcheurs qui te sont inconnus, etc.; jusqu'à la fin de l'alinea.

Cette histoire du passage des âmes dans l'île des Bretons est tirée de Procope. (Hist. Goth., lib. VI, cap 20.) Comme elle est très-exacte dans le texte, je n'ai rien à ajouter dans la note. Plutarque (de Oracul. defect.) avoit raconté à peu près la même histoire avant Procope.

XXVᵉ.

Page 98. Le tourbillon de feu.

Cette circonstance des tourbillons se trouve dans les deux auteurs cités à la note précédente.

XXVIᵉ.

Page 100. Tu m'écriras des lettres que tu jetteras dans le bûcher funèbre.

« Lorsque les Gaulois brûlent leurs morts, dit Diodore » (traduct. de Terras.), ils adressent à leurs amis et à » leurs parens défunts des lettres qu'ils jettent dans le » bûcher, comme s'ils devoient les recevoir et les lire. »

XXVIIᵉ.

Page 100. Je tombe aux pieds de Velléda.

Ceci remplace deux lignes trop hardies des premières éditions. L'expression est adoucie, le morceau n'y perd rien; il devient seulement plus chaste et d'un meilleur goût.

XXVIIIᵉ.

Page 100. L'Enfer donne le signal de cet hymen funeste, etc.

J'ai transporté ici dans une autre religion les fameux vers du IVe. livre de l'Enéide :

> . . . . . Prima et Tellus et pronuba Juno
> Dant signum ; fulsêre ignes, et conscius æther
> Connubiis, summoque ululârunt vertice Nymphæ.

XXIXe.

Page 101. Le langage de l'Enfer s'échappa naturellement de ma bouche.

Il y a ici tout un paragraphe de supprimé. Rien dans cet épisode ne peut plus choquer le lecteur, à moins qu'il ne soit plus permis de traiter les passions dans une épopée. Si les longs combats d'Eudore, si l'exécration avec laquelle il parle de sa faute, si le repentir le plus sincère ne l'excusent pas, je n'ai nulle connoissance de l'art et du cœur humain.

XXXe.

Page 102. Le cri que poussent les Gaulois quand ils veulent se communiquer une nouvelle.

« Ubi major atque illustrior incidit res, clamore per » agros regionesque significant : hunc alii deinceps exci- » piunt et proximis tradunt. » (Cæs., in Comment., lib. VII.)

XXXIe.

Page 103. Et que du faîte de quelque bergerie.

> Ardua tecta petit stabuli, et de culmine summo
> Pastorale canit signum ; cornuque recurvo
> Tartaream intendit vocem, etc. Æn., VII.

XXXIIe.

Page 105. Comme une moissonneuse.

Jusqu'ici on avoit comparé le jeune homme mourant à l'herbe, à la fleur coupée, « succisus aratro » ; j'ai transporté les termes de la comparaison, et j'ai comparé

Velléda à la moissonneuse elle-même. La circonstance de la faucille d'or m'a conduit naturellement à l'image : un poëte habile pourra peut-être profiter de cette idée, et arranger tout cela un jour avec plus de grâce que moi.

Ici se terminent les *chants* pour la patrie. J'ai peint notre double origine ; j'ai cherché nos coutumes et nos mœurs dans leur berceau, et j'ai montré la Religion naissante chez les fils aînés de l'Église. En réunissant ces six livres et les notes de ces livres, on a sous les yeux un corps complet de documents authentiques touchant l'histoire des Francs et des Gaulois. C'est chez les Francs qu'Eudore est témoin d'un des plus grands miracles de la charité évangélique ; c'est dans la Gaule qu'il tombe, et c'est un prêtre chrétien de cette même Gaule qui le rappelle à la vraie Religion. Eudore porte nécessairement dans les cachots les souvenirs de ces contrées demi-sauvages, auxquels il doit, pour ainsi dire, et ses vertus et son triomphe. Ainsi, nous autres François, nous participons à sa gloire, et du moins sous un rapport, le héros des Martyrs, quoique étranger, se trouve rattaché à notre sol. Ces considérations, peut-être touchantes, n'auroient point échappé à la critique, si on n'avoit voulu aveuglément condamner mon ouvrage, en affectant de méconnoître un grand travail, et un sujet intéressant, même pour la patrie.

FIN DES REMARQUES DU LIVRE DIXIÈME.

REMARQUES
SUR LE ONZIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 107. La grande époque de ma vie.

Voilà qui lie absolument le récit à l'action, en amenant le repentir et la pénitence d'Eudore, et ce qui rentre dans les desseins de Dieu; desseins qui sont expliqués dans le livre du *Ciel*.

IIe.

Page 108. Il me nomma préfet du prétoire des Gaules.

J'ai dit plus haut qu'Ambroise étoit le fils du préfet du prétoire des Gaules; mais je suppose à présent que le père d'Ambroise étoit mort, ou qu'il ne possédoit plus cette charge.

IIIe.

Page 109. Je m'embarquai au port de Nismes.

Voyez la Préface.

IVe.

Page 109. Marcellin m'admit au repentir.

Pour les erreurs du genre de celles d'Eudore, l'expiation étoit de sept ans : ainsi Marcellin fait une grâce au coupable en ne le laissant que cinq ans hors l'Église. Les premières éditions des Martyrs donnoient sept ans à la pénitence du fils de Lasthénès; ce qui étoit la totalité du temps canonique.

V°.

Page 109. Il étoit encore en Égypte.

On se souvient que, lorsqu'Eudore partit pour les Gaules, Dioclétien étoit allé pacifier l'Égypte, soulevée par un tyran qui prétendoit à la pourpre. (Voyez liv. V. et liv. IX.)

VI°.

Page 109. Môle de Marc-Aurèle.

Peut-être Civita-Vecchia.

VII°.

Page 110. Porter du blé destiné au soulagement des pauvres.

On lisoit dans les éditions précédentes : « Chercher du blé. » (Voyez la Vie de saint Jean l'Aumônier, dans la Vie des Pères du Désert, traduct. d'Arnauld d'Andilly, pag. 350.)

VIII.

Page 111. Utique..... Carthage..... Marius..... Caton, etc.

Voici un ciel, un sol, une mer, des souvenirs bien différens de ceux des Gaules. J'ai parcouru cette route d'Eudore : si le récit de mon héros fatigue, ce ne sera pas faute de variété.

IX°.

Page 111. A la vue de la colline où fut le palais de Didon.

En doublant la pointe méridionale de la Sicile, et rasant la côte de l'Afrique pour aller en Égypte, on pouvoit apercevoir Carthage. J'aurois beaucoup de choses à dire sur les ruines de cette ville, ruines plus considérables qu'on ne le croit généralement; mais ce n'est pas ici le lieu.

X^e.

Page 111. Une colonne de fumée.

Mœnia respiciens, quæ jam infelicis Elisæ
Collucent flammis. Quæ tantum accenderit ignem
Causa latet. Æn., v, v. 4.

XIe.

Page 112. Je n'étois pas comme Énée.

Mais Eudore étoit le descendant de Philopœmen et le dernier représentant des grands hommes de la Grèce.

XIIe.

Page 112. Je n'avois pas comme lui... l'ordre du ciel.

Eudore se trompe, il suit les ordres du ciel, et l'Empire romain lui devra son salut, puisque c'est par sa mort que le Christianisme va monter sur le trône des Césars; mais le fils de Lasthénès ignore ses hautes destinées, et les maux qu'il a causés humilient son cœur.

XIIIe.

Page 112. Le promontoire de Mercure, et le cap où Scipion, etc.

Le promontoire de Mercure, aujourd'hui le cap Bon, selon le docteur Shaw et d'Anville. Scipion, passant en Afrique avec son armée, aperçut la terre, et demanda au pilote comment cette terre s'appeloit. « C'est le cap » Beau, répondit le pilote. » Scipion fit tourner la proue vers ce côté. (Tit.-Liv., lib. x.)

XIVe.

Page 112. Poussés par les vents vers la petite syrte.

Je passai cinq jours à l'ancre dans la petite syrte, précisément pour éviter le naufrage que les anciens trou-

voient dans ce golfe. Le fond de la petite syrte va toujours s'élevant jusqu'au rivage; de sorte qu'en marchant la sonde à la main on vient mouiller sur un bon fond de sable, à telle brasse que l'on veut. Le peu de profondeur de l'eau y rend la mer calme au milieu des plus grands vents; et cette syrte, si dangereuse pour les barques des anciens, est une espèce de port en pleine mer pour les vaisseaux modernes.

XVe.

Page 112. La tour qui servit de retraite au grand Annibal.

« Une péninsule, dit d'Anville, où se trouve une place » que les Francs nomment Africa, paroît avoir été l'em» placement de *turris Annibalis*, d'où ce fameux Cartha» ginois, toujours redouté des Romains, partit en quit» tant l'Afrique pour se retirer en Asie. »

XVIe.

Page 112. Je croyois voir ces victimes de Verrès.

Allusion à ce beau passage de la ve. Verrine, chap. CLVIII, où Cicéron montre un citoyen romain expirant sur la croix, par les ordres de Verrès, à la vue des côtes de l'Italie.

XVIIe.

Page 112. L'île délicieuse des Lotophages.

Probablement aujourd'hui Zerbi. On mange encore le lotus sur toute cette côte. Pline distingue deux sortes de lotus. (Liv. XIII, chap. XVII. Voyez aussi l'Odyssée.)

XVIIIe.

Page 112. Les autels des Philènes, et Leptis, patrie de Sévère.

Pour l'ordre, il auroit fallu Leptis et les autels des

Philènes; mais l'oreille s'y opposoit. « *Philenorum aræ*, » monument consacré à la mémoire de deux frères carthaginois, qui s'étoient exposés à la mort pour étendre » jusque-là les dépendances de leur patrie. » (d'Anville.)

Leptis, une des trois villes, d'où la province de Tripoli prit son nom. Sévère et saint Fulgence étoient de Leptis. Il existe encore des ruines de cette ville, sous le nom de Liba.

XIXe.

Page 112. Une haute colonne attira bientôt nos regards.

En revenant en Europe, je suis demeuré plusieurs jours en mer, à la vue de la colonne de Pompée, et certes je n'ai eu que trop le temps de remarquer son effet à l'horizon. Ici commence la description de l'Égypte. Je prie le lecteur de la suivre pas à pas, et d'examiner si on y trouve de l'enflure, du galimatias, et le moindre désir de produire de l'effet avec de grands mots : je puis me tromper, car je ne suis pas aussi habile que les critiques; mais je suis bien sûr de ce que j'ai vu de mes yeux, et malheureusement je vois les choses comme elles sont.

XXe.

Page 113. Par Pollion, préfet d'Egypte.

C'est ce que porte l'inscription lue par les Anglais, au moyen du plâtre qu'ils appliquèrent sur la base de la colonne. Je crois avoir été le premier ou un des premiers qui ait fait connoître cette inscription en France. Je l'ai rapportée dans un numéro du Mercure, lorsque ce journal m'appartenoit.

XXIe.

Page 113. Le savant Didyme.

Il y a eu deux Didymes, tous deux savants : le second, qui vivoit dans le 4e. siècle, étoit Chrétien, et versé également dans l'antiquité profane et sacrée. On peut supposer sans inconvénient que le second Didyme est l'auteur

du Commentaire sur Homère. Il occupa la chaire de l'école d'Alexandrie : c'est pourquoi je l'appelle successeur d'Aristarque, qui corrigea Homère, et qui fut gouverneur du fils de Ptolomée Lagus. J'ai voulu seulement rappeler deux noms chers aux lettres.

XXIIe.

Page 113. Arnobe.

Continuation du tableau des grands hommes de l'Église, à l'époque de l'action : ce sont à présent ceux de l'Église d'Orient. Il y a ici de légers anachronismes ; encore pourrois-je les défendre et chicaner sur les temps ; mais ce n'est point de cela qu'il est question.

XXIIIe.

Page 114. Dépôt des remèdes et des poisons de l'âme.

On connoît la fameuse inscription de la bibliothèque de Thèbes en Égypte : ψυχῆς ἰατρεῖον. N'est-il pas plus juste pour nous, avec le mot que j'y ai ajouté ?

XXIVe.

Page 114. Du haut d'une galerie de marbre je regardois Alexandrie, etc.

J'ai souvent aussi contemplé Alexandrie du haut de la terrasse qui règne sur la maison du consul de France ; je n'apercevois qu'une mer nue qui se brisoit sur des côtes basses encore plus nues, des ports vides, et le désert libyque s'enfonçant à l'horizon du midi. Ce désert sembloit, pour ainsi dire, accroître et prolonger la surface jaune et aplanie des flots ; on auroit cru voir une seule mer, dont une moitié étoit agitée et bruyante, et dont l'autre moitié étoit immobile et silencieuse. Partout la nouvelle Alexandrie mêlant ses ruines aux ruines de l'ancienne cité ; un Arabe galopant au loin sur un âne, au milieu des débris ; quelques chiens maigres dévorant des carcasses de chameaux, sur une grève desolée ; les pavillons des divers consuls européens flottant

au-dessus de leurs demeures, et déployant, au milieu des tombeaux, des couleurs ennemies : tel étoit le spectacle.

Je vais citer un long morceau de Strabon, qui renferme une description complète d'Alexandrie, et qui servira d'autorité pour tout ce que je dis dans mon texte sur les monuments de cette ville, sur le cercueil de verre d'Alexandre, etc., etc. Comme les savants ennemis des *Martyrs*, qui ont tout lu sur l'Égypte, sont sans doute très-versés dans l'antiquité, ils seront bien aises de trouver ici l'original de ma description. Je ne leur ferai pas l'injure de traduire le morceau ; mais j'espère alors qu'ils tanceront le géographe grec, pour son ignorance et la fausseté de ses assertions.

Ἔστι δὲ χλαμυδοειδὲς τὸ σχῆμα τοῦ ἐδάφους τῆς πόλεως, οὗ τὰ μὲν ἐπὶ μῆκος πλευρά ἐστι τὰ ἀμφίκλυστα, ὅσον τριάκοντα σταδίων ἔχοντα διάμετρον, τὰ δὲ ἐπὶ πλάτος οἱ ἰσθμοί, ἑπτὰ ἢ ὀκτὼ σταδίων ἑκάτερος, σφιγγόμενος τῇ μὲν ὑπὸ θαλάττης, τῇ δ' ὑπὸ τῆς λίμνης. Ἅπασα μὲν ὁδοῖς κατατέτμηται ἱππηλάτοις καὶ ἁρματηλάταις, δυσὶ δὲ πλατυτάταις, αἳ δὴ δίχα καὶ πρὸς ὀρθὰς τέμνουσιν ἀλλήλας. Ἔχει δ' ἡ πόλις τεμένη, τά τε κοινὰ κάλλιστα καὶ τὰ βασίλεια, τέταρτον, ἢ καὶ τρίτον τοῦ παντὸς περιβόλου μέρος. Τῶν γὰρ βασιλέων ἕκαστος, ὥσπερ τοῖς κοινοῖς ἀναθήμασι προσεφιλοκάλει τινὰ κόσμον, οὕτω καὶ οἴκησιν ἰδίᾳ περιεβάλλετο πρὸς ταῖς ὑπαρχούσαις, ὥστε νῦν τὸ τοῦ ποιητοῦ, ἐξ ἑτέρων ἕτερ' ἐστίν. Ἅπαντα μὲν συναφῆ καὶ ἀλλήλοις καὶ τῷ λιμένι, καὶ ὅσα ἔξω αὐτοῦ. Τῶν δὲ βασιλείων μέρος ἐστὶ καὶ τὸ Μουσεῖον, ἔχον περίπατον καὶ ἐξέδραν, καὶ οἶκον μέγαν, ἐν ᾧ τὸ συσσίτιον τῶν μετεχόντων τοῦ Μουσείου φιλολόγων ἀνδρῶν. Ἔστι δὲ τῇ συνόδῳ ταύτῃ καὶ χρήματα κοινά, καὶ ἱερεὺς ὁ ἐπὶ τῷ Μουσείῳ τεταγμένος, τότε μὲν ὑπὸ τῶν βασιλέων, νῦν δ' ὑπὸ Καίσαρος. Μέρος δὲ τῶν βασιλείων ἐστὶ καὶ τὸ καλούμενον Σῆμα, ὁ περίβολος ἦν ἐν ᾧ αἱ τῶν βασιλέων ταφαὶ καὶ ἡ Ἀλεξάνδρου. Ἔφθη γὰρ τὸ σῶμα ἀφελόμενος Περδίκκαν ὁ τοῦ Λάγου Πτολεμαῖος, κατακομίζοντα ἐκ τῆς Βαβυλῶνος, καὶ ἐκτρεπόμενον ταύτῃ κατὰ πλεονεξίαν καὶ ἐξιδιασμὸν τῆς Αἰγύπτου. Καὶ δὴ καὶ ἀπώλετο διαφθαρεὶς ὑπὸ τῶν στρατιωτῶν, ἐπελθόντος τοῦ Πτολεμαίου, καὶ κατακλείσαντος αὐτὸν ἐν νήσῳ ἐρήμῃ. Ἐκεῖνος μὲν οὖν ἀπέθανεν ἐμπεριπαρεὶς ταῖς σαρίσσαις, ἐπελθόντων ἐπ' αὐτὸν τῶν στρατιωτῶν. Σὺν αὐτῷ δὲ καὶ οἱ βασιλεῖς, Ἀριδαῖός τε καὶ τὰ παιδία τοῦ Ἀλεξάνδρου, καὶ ἡ

γυνὴ Ῥωξάνη ἀπῆρεν εἰς Μακεδονίαν. Τὸ δὲ σῶμα τοῦ Ἀλεξάνδρου κομίσας ὁ Πτολεμαῖος ἐκήδευσεν ἐν τῇ Ἀλεξανδρείᾳ ὅπου νῦν κεῖται, οὐ μὴν ἐν τῇ αὐτῇ πυέλῳ, ὑαλίνη γὰρ αὕτη, ἐκεῖνος δ' ἐν χρυσῇ κατέθηκεν. Ἐσύλησε δ' αὐτὸν ὁ Κόκκης καὶ Παρείσακτος ἐπικληθεὶς Πτολεμαῖος, ἐκ τῆς Συρίας ἐπελθὼν, καὶ ἐκπεσὼν εὐθὺς, ὥστ' ἀνόνητα αὐτῷ τὰ σῦλα γενέσθαι. Ἔστι δ' ἐν τῷ μεγάλῳ λιμένι κατὰ μὲν τὸν εἴσπλουν ἐν δεξιᾷ ἡ νῆσος καὶ ὁ πύργος ὁ Φάρος. Κατὰ δὲ τὴν ἑτέραν χεῖρα αἵ τε χοιράδες, καὶ ἡ Λοχιὰς ἄκρα, ἔχουσα βασίλειον. Εἰσπλεύσαντι δ' ἐν ἀριστερᾷ, ἐστὶ συνεχῆ τοῖς ἐν τῇ Λοχιάδι τὰ ἐνδοτέρω βασίλεια, πολλὰς καὶ ποικίλας ἔχοντα διαίτας, καὶ ἄλση. Τούτοις δ' ὑπόκειται ὅ τε κρυπτὸς λιμὴν, καὶ κλειστὸς ἴδιος τῶν βασιλέων, καὶ ἡ Ἀντίροδος νησίον προκείμενον τοῦ ὀρυκτοῦ λιμένος, βασίλειον ἅμα καὶ λιμένιον ἔχον. Ἐκάλεσαν δ' οὕτως, ὡς ἂν τῇ Ῥόδῳ ἐνάμιλλον. Ὑπέρκειται δὲ τούτου τὸ θέατρον. Εἶτα τὸ Ποσείδιον, ἀγκών τις ἀπὸ τοῦ ἐμπορίου καλουμένου προπεπτωκός, ἔχων ἱερὸν Ποσειδῶνος. Ὧι προσθεὶς χῶμα Ἀντώνιος ἔτι μᾶλλον προνεῦον εἰς μέσον τὸν λιμένα, ἐπὶ τῷ ἄκρῳ κατεσκεύασε δίαιταν βασιλικὴν, ἣν Τιμώνιον προσηγόρευσε. Τοῦτο δ' ἔπραξε τὸ τελευταῖον ἡνίκα προλειφθεὶς ὑπὸ τῶν φίλων ἀπῆρεν εἰς Ἀλεξάνδρειαν μετὰ τὴν ἐν Ἀκτίῳ κακοπραγίαν, Τιμώνιον αὐτῷ κρίνας τὸν λοιπὸν βίον, ὃν διάξειν ἔμελλεν ἔρημος τῶν τοσούτων φίλων. Εἶτα τὸ Καισάρειον καὶ τὸ ἐμπορεῖον, καὶ ἀποστάσεις, μεταταῦτα τὰ νεώρια, μέχρι τοῦ Ἑπτασταδίου. Ταῦτα μὲν τὰ περὶ τὸν μέγαν λιμένα. Ἑξῆς δ' Εὐνόστου λιμὴν μετὰ τὸ Ἑπταστάδιον, καὶ ὑπὲρ τούτου ὀρυκτὸς, ὃν καὶ Κιβωτὸν καλοῦσιν, ἔχων καὶ αὐτὸς νεώρια. Ἐνδοτέρω δὲ τούτου διῶρυξ πλωτὴ μέχρι τῆς λίμνης τεταμένη τῆς Μαραιώτιδος. Ἔξω μὲν οὖν τῆς διώρυγος μικρὸν ἔτι λείπεται τῆς πόλεως, εἶθ' ἡ Νεκρόπολις. Καὶ τὸ προάστειον ἐν ᾧ κῆποί τε πολλοὶ καὶ ταφαὶ καὶ καταγωγαὶ, πρὸς τὰς ταριχείας τῶν νεκρῶν ἐπιτήδειαι. Ἐντὸς δὲ τῆς διώρυγος τότε Σαράπιον καὶ ἄλλα τε μὲν ἀρχαῖα ἐκλελειμμένα πως διὰ τὴν τῶν νέων κατασκευὴν τῶν ἐν Νικοπόλει.

XXV*.

Page 114. Comme une cuirasse macédonienne.

Comment ai-je pu traduire le mot *chlamydes* de l'original par *cuirasse*? Voilà bien ce qui prouve que mes descriptions ne sont bonnes que pour ceux qui n'ont rien

lu sur l'Égypte. Aurois-je par hasard quelque autorité que je me plaise à cacher, ou n'ai-je eu l'intention que d'arriver à l'image tirée des armes d'Alexandre? C'est ce que la critique nous dira.

XXVI°.

Page 115. Ces vaillants qui sont tombés morts.

« Et non dormient cum fortibus cadentibus.....
» qui posuerunt gladios suos sub capitibus suis. » (Ezechiel, cap. XXXII, v. 27.)

XXVII°.

Page 117. Qui vient de se baigner dans les flots du Nil.

Voyez l'Examen pour cette comparaison : *Vitula elegans atque formosa Egyptus*. Les eaux du Nil, pendant le débordement, ne sont point jaunes, ainsi qu'on l'a dit ; elles ont une teinte rougeâtre, comme le limon qu'elles déposent : c'est ce que tout le monde a pu observer aussi-bien que moi.

XXVIII°.

Page 117. Un sol rajeuni tous les ans.

Voilà toute la description de l'Égypte : il me semble que je ne dis rien ici d'extraordinaire ni d'étranger à la pure et simple vérité. L'expression sans doute est à moi ; mais si j'en crois d'assez bons juges, je ne dois avoir nulle inquiétude sur ce point.

XXIX°.

Page 118. Pharaon est là avec tout son peuple, et ses sépulcres autour de lui.

Je ne sais si l'on avoit remarqué avant moi ce passage des Prophètes qui peint si bien les Pyramides. J'avois ici un vaste sujet d'amplification, et pourtant je me suis

contenté de peindre rapidement cet imposant spectacle ; il faut se taire, après Bossuet, sur ces grands tombeaux. En remontant le Nil pour aller au Caire, lorsque j'aperçus les Pyramides, elles me présentèrent l'image exprimée dans le texte. La beauté du ciel; le Nil, qui ressembloit alors à une petite mer; le mélange des sables du désert et des tapis de la plus fraîche verdure; les palmiers, les dômes des mosquées et les minarets du Caire; les Pyramides lointaines de Saccara, d'où le fleuve sembloit sortir comme de ses immenses réservoirs, tout cela formoit un tableau qui n'a point son égal dans le reste du monde. Si j'osois comparer quelque chose à ces sépulcres des rois d'Egypte, ce seroit les sépulcres des sauvages sur les rives de l'Ohio. Ces monuments, ainsi que je l'ai dit dans *Atala*, peuvent être appelés les Pyramides des Déserts, et les bois qui les environnent sont les palais que la main de Dieu éleva à l'homme-roi enseveli sous le Mont du Tombeau.

XXX°.

Page 118. Baignée par le lac Achéruse où Caron passoit les morts.

« Ces plaines heureuses qu'on dit être le séjour des » justes morts, ne sont à la lettre que les belles cam- » pagnes qui sont aux environs du lac d'Achéruse, auprès » de Memphis, et qui sont partagées par des champs et » par des étangs couverts de blé ou de lotos. Ce n'est » pas sans fondement qu'on a dit que les morts habitent » là; car c'est là qu'on termine les funérailles de la plu- » part des Egyptiens, lorsqu'après avoir fait traverser le » Nil et le lac d'Achéruse à leurs corps, on les dépose » enfin dans des tombes qui sont arrangées sous terre » en cette campagne. Les cérémonies qui se pratiquent » encore aujourd'hui dans l'Egypte conviennent à tout » ce que les Grecs disent de l'Enfer, comme à la barque » qui transporte les corps, à la pièce de monnoie qu'il » faut donner au nocher nommé *Caron* en langue » égyptienne; au temple de la ténébreuse Hécate, placé » à l'entrée de l'Enfer; aux portes du Cocyte et du Lé- » thé, posées sur des gonds d'airain; à d'autres portes,

» qui sont celles de la Vérité et de la Justice qui est » sans tête. » (Diodore, liv. 1, traduct. de Terrasson.)

XXXIe.

Page 118. Je visitai Thèbes aux cent portes.

« Busiris rendit la ville de Thèbes la plus opulente » non-seulement de l'Égypte, mais du monde entier. Le » bruit de sa puissance et de ses richesses s'étant répandu » partout, a donné lieu à Homère d'en parler en ces » termes :

Non, quand il m'offriroit, pour calmer mes transports,
Ce que Thèbes d'Égypte enferme de trésors ;
Thèbes qui dans la plaine envoyant ses cohortes,
Ouvre à vingt mille chars ses cent fameuses portes.

» Néanmoins, selon quelques auteurs, Thèbes n'avoit » point cent portes, mais, prenant le nombre de cent » pour plusieurs, elle étoit surnommée Hécatompyle, » non peut-être de ses portes, mais des grands vesti- » bules qui étoient à l'entrée de ses temples. » (Diodore, liv. 1, sect. II, traduct. de Terrasson.)

XXXIIe.

Page 118. Tentyra aux ruines magnifiques.

Aujourd'hui Dendéra. Je la suppose ruinée au temps d'Eudore, et telle qu'elle l'est aujourd'hui. Une foule de villes égyptiennes n'existoient déjà plus du temps des Grecs et des Romains, et ils alloient comme nous en admirer les ruines. Je donne ici mille cités à l'Égypte. Diodore en compte trois mille ; et, selon le calcul des prêtres, elles s'étoient élevées au nombre de dix-huit mille. Si l'on en croyoit Théocrite, ce nombre eût été encore beaucoup plus considérable. Dioclétien lui-même détruisit plusieurs villes de la Thébaïde, en étouffant la révolte d'Achillée.

XXXIIIe.

Page 118. Qui donna Cécrops et Inachus à la Grèce, qui fut visitée, etc.

Cécrops fonda Athènes; Inachus, Argos.

Parmi les sages qui ont visité l'Égypte, Diodore compte, d'après les prêtres égyptiens, Orphée, Musée, Mélampe, Dédale, Homère, Lycurgue, Solon, Platon, Pythagore, Eudoxe, Démocrite, Œnopidès. J'ai ajouté les grands personnages de l'Écriture. (Diodore, liv. I.)

XXXIVe.

Page 118. Cette Égypte où le peuple jugeoit ses rois, etc.

Je citerai Rollin, tout-à-fait digne de figurer auprès des historiens antiques: « Aussitôt qu'un homme étoit » mort, on l'amenoit en jugement. L'accusateur public » étoit écouté. S'il prouvoit que la conduite du mort eût » été mauvaise, on en condamnoit la mémoire, et il étoit » privé de sépulture. Le peuple admiroit le pouvoir des » lois qui s'étendoit jusqu'après la mort; et chacun, touché » de l'exemple, craignoit de déshonorer sa mémoire et » sa famille. Que si le mort n'étoit convaincu d'aucune » faute, on l'ensevelissoit honorablement.

» Ce qu'il y a de plus étonnant dans cette enquête pu» blique établie contre les morts, c'est que le trône même » n'en mettoit pas à couvert. Les rois étoient épargnés » pendant leur vie, le repos public le vouloit ainsi; » mais ils n'étoient pas exempts du jugement qu'il fal» loit subir après la mort, et quelques-uns ont été » privés de sépulture. » (Rollin, Hist. des Égypt.)

XXXVe.

Page 118. Où l'on empruntoit en livrant pour gage le corps d'un père.

« Sous le règne d'Asychis, comme le commerce souf» froit de la disette d'argent, il publia, me dirent-ils,

» une loi qui défendoit d'emprunter, à moins qu'on ne » donnât pour gage le corps de son père. On ajouta » à cette loi que le créancier auroit aussi en sa puis- » sance la sépulture du débiteur, et que, si celui-ci » refusoit de payer la dette pour laquelle il auroit hy- » pothéqué un gage si précieux, il ne pourroit être » mis, après sa mort, dans la sépulture de ses pères, » ni dans quelque autre, et qu'il ne pourroit, après le » trépas d'aucun des siens, leur rendre cet honneur. » (Hérodote, liv. II, traduct. de M. Larcher.)

XXXVIe.

Page 118. Où le père qui avoit tué son fils, etc.

« On ne faisoit pas mourir les parents qui avoient tué » leurs enfants; mais on leur faisoit tenir leurs corps » embrassés trois jours et trois nuits de suite, au milieu » de la garde publique qui les environnoit. » (Diodore, liv. II, sect. II, traduction de Terrasson.)

XXXVIIe.

Page 118. Où l'on promenoit un cercueil autour de la table du festin.

« Aux festins qui se font chez les riches, on porte, » après le repas, autour de la salle, un cercueil avec » une figure en bois, si bien travaillée et si bien peinte, » qu'elle représente parfaitement un mort. Elle n'a » qu'une coudée ou deux au plus. On la montre à » tous les convives tour à tour, en leur disant : » Jetez les yeux sur cet homme, vous lui ressemble- » rez après votre mort; buvez donc maintenant, et » vous divertissez. » (Hérodote, liv. II, traduction de M. Larcher.)

XXXVIIIe.

Page 119. Où les maisons s'appeloient des hôtelleries, et les tombeaux des maisons.

« Tous ces peuples regardant la durée de la vie » comme un temps très-court et de peu d'importance, » font au contraire beaucoup d'attention à la longue » mémoire que la vertu laisse après elle. C'est pourquoi » ils appellent les maisons des vivants des hôtelleries par » lesquelles on ne fait que passer; mais ils donnent le » nom de demeures éternelles aux tombeaux des morts, » d'où l'on ne sort plus. Ainsi, les rois ont été comme » indifférents sur la construction de leurs palais, et ils » se sont épuisés dans la construction de leurs tombeaux. » (Diod., liv. I, sect. II, traduction de Terrasson.)

XXXIX°.

Page 119. Leurs symboles bizarres ou effrontés.

Non-seulement j'ai lu quelque chose sur l'Égypte, comme on vient de le voir, mais j'en connois assez bien les monuments; et quand je dis qu'il y avoit des symboles effrontés à Thèbes, à Memphis et à Hiéropolis, je ne fais que rappeler ce que la gravure a rappelé depuis Pococke, et rappellera sans doute encore. Cette note XXXIX° termine la description de l'Égypte idolâtre: il n'y a, comme on le voit, pas une phrase, pas un mot qui ne soit appuyé sur une puissante autorité, et l'on peut remarquer que j'ai renfermé en quelques lignes toute l'histoire de l'Égypte ancienne, sans omettre un seul fait essentiel. Dans la description de l'Égypte chrétienne qui va suivre, dans la peinture du désert, j'aurois pu m'en rapporter à mes propres yeux, et mon témoignage suffisoit, comme celui de tout autre voyageur. On verra pourtant que mes récits sont confirmés par les relations les plus authentiques. Franchement, je suis plus fort que mes ennemis en tout ceci; et puisqu'ils m'y ont forcé par l'attaque la plus bizarre, je suis obligé de leur prouver qu'ils ont parlé de choses qu'ils n'entendent pas.

XL°.

Page 119. Il venoit de conclure un traité avec les peuples de Nubie.

Par ce traité, Dioclétien avoit cédé aux Éthiopiens le pays qu'occupoient les Romains au delà des Cataractes.

XLI.

Page 120. Figurez-vous, seigneurs, des plages sablonneuses, etc.

« Nous partîmes de Benisolef, dit le Père Siccard,
» le 25, pour aller au village de Baiad, qui est à l'orient du fleuve. Nous prîmes dans ce village des guides pour nous conduire au désert de Saint-Antoine. Nous sortîmes de Baiad le 26 mai, montés sur des chameaux, et escortés de deux chameliers. Nous marchâmes au nord le long du Nil, l'espace d'une ou deux lieues, et ensuite nous tirâmes à l'est pour entrer dans le célèbre désert de Saint-Antoine, ou de la basse Thébaïde...... Une plaine sablonneuse s'étend d'abord jusqu'à la gorge de Gebeï...... Nous montâmes jusqu'au sommet du mont Gebeï. Nous découvrîmes alors une plaine d'une étendue prodigieuse..... Son terrain est pierreux et stérile. Les pluies, qui y sont fréquentes en hiver, forment plusieurs torrents; mais leur lit demeure sec pendant tout l'été. .... Dans toute la plaine, on ne voit que quelques acacias sauvages, qui portent autant d'épines que de feuilles. Leurs feuilles sont si maigres, qu'elles n'offrent qu'un médiocre secours à un voyageur qui cherche à se mettre à l'abri du soleil brûlant. » (Lettr. édif., tom. v, pag. 191 et suiv.)

Jusqu'ici, comme on le voit, je n'ai rien imaginé; et le Père Siccard, qui passa tant d'années en Égypte, ce Missionnaire qui savoit le grec, le cophte, l'hébreu, le syriaque, l'arabe, le latin, le turc, etc., n'avoit peut-être rien lu sur l'Égypte, ni rien vu dans ce pays. J'ai substitué seulement le nopal à l'acacia, comme plus caractéristique des lieux. Me permettra-t-on de dire que j'ai rencontré le nopal aux environs du Caire, d'Alexandrie, et en général dans tous les déserts de ces contrées? Cependant, si on ne veut pas qu'il y ait de nopals en Orient, malgré moi et malgré presque tous les voyageurs, je capitulerai sur ce point.

Il faut pourtant que j'apprenne à la critique une chose qu'elle ne sait peut-être pas, et le moyen de m'attaquer. A l'époque où je place des nopals en Orient, il y a anachronisme en histoire naturelle. Les cactus sont américains d'origine. Transportés ensuite en Afrique et en Asie, ils s'y sont tellement multipliés, que la chaîne de l'Atlas en est aujourd'hui remplie. Quelques botanistes doutent même si ces plantes ne sont point naturelles aux deux continents. Un seul végétal, introduit dans une contrée, suffit pour changer l'aspect d'un paysage. Le peuplier d'Italie, par exemple, a donné un autre caractère à nos vallées. J'ai peint et j'ai dû peindre ce que je voyois en Orient, sans égard à la chronologie de l'histoire naturelle.

XLII°.

Page 121. Des débris de vaisseaux pétrifiés.

« Sur le dos de la plaine, dit le Père Siccard, on » voit de distance en distance des mâts couchés par terre, » avec des pièces de bois flotté qui paroissent venir du » débris de quelque bâtiment; mais quand on y veut » porter la main, tout ce qui paroissoit bois se trouve » être pierre. » (Lettr. édif., tom. v, pag. 48.) Me voilà encore à l'abri. Il est vrai que le Père Siccard raconte cette particularité du désert de Scété et de la *mer sans eau*, et moi je la place dans le désert de la basse Thébaïde; mais un autre voyageur dit avoir rencontré les mêmes pétrifications en allant du Caire à Suez; il diffère seulement d'opinion avec le missionnaire sur la nature de ces pétrifications

XLIII°.

Page 121. Des monceaux de pierres élevés de loin à loin.

« Nous traversâmes, dit encore le Père Siccard, le » chemin des *Anges*; c'est ainsi que les Chrétiens appel- » lent une longue traînée de petits monceaux de pierres » dans l'espace de plusieurs journées de chemin : cet ou-

» vrage..... servoit autrefois pour diriger les pas des ana-
» chorètes..... car le sable de ces vastes plaines, agité
» par les vents, ne laisse ni sentier, ni trace marquée. »
(Lettr. édif., tom. v, pag. 29.)

XLIV[e].

Page 121. L'ombre errante de quelques troupeaux de gazelles, etc.; jusqu'à l'alinéa.

« Les vestiges de sangliers, d'ours, d'hyènes, de
» bœufs sauvages, de gazelles, de loups, de corneilles,
» paroissent tous les matins fraîchement imprimés sur le
» sable. » (P. Sicc., Lettr. édif., tom. v, pag. 41.) J'ai souvent entendu la nuit le bruit des sangliers qui rongeoient des racines dans le sable : ce bruit est assez étrange pour m'avoir fait plus d'une fois interroger mes guides. Quant au chant du grillon, c'est une petite circonstance si distinctive de ces affreuses solitudes, que j'ai cru devoir la conserver. C'est souvent le seul bruit qui interrompe le silence du désert libyque et des environs de la mer Morte ; c'est aussi le dernier son que j'aie entendu sur le rivage de la Grèce, en m'embarquant au cap Sunium pour passer à l'île de Zéa. Peindre à la mémoire le foyer du laboureur, dans ces plaines où jamais une fumée champêtre ne vous appelle à la tente de l'Arabe ; présenter au souvenir le contraste du fertile sillon et du sable le plus aride, ne m'ont point paru des choses que le goût dût proscrire ; et les critiques que j'ai consultés ont tous été d'avis que je conservasse ce trait.

XLV[e].

Page 122. Il enfonçoit ses naseaux dans le sable.

Tous les voyageurs ont fait cette remarque, Pococke, Shaw, Siccard, Niebhur, M. de Volney, etc. J'ai vu souvent moi-même les chameaux souffler dans le sable sur le rivage de la mer, à Smyrne, à Jaffa et à Alexandrie.

XLVI[e].

Page 122. Par intervalles, l'autruche poussoit des sons lugubres.

Sorte de cri attribué à l'autruche par toute l'Ecriture. (Voy. Job et Michée.)

XLVII[e].

Page 123. Le vent de feu.

C'est le kamsin. Il n'y a point d'ouvrage sur l'Égypte et sur l'Arabie qui ne parle de ce vent terrible. Il tue quelquefois subitement les chameaux, les chevaux et les hommes. Les anciens l'ont connu, comme on peut le remarquer dans Plutarque.

XLVIII[e].

Page 123. Un acacia.

(Voyez la note XLI[e].)

XLIX[e].

Page 124. Le rugissement d'un lion.

On prétend qu'on ne trouve pas de lions dans les déserts de la Basse-Thébaïde : cela peut-être. On sait, par l'autorité d'Aristote, qu'il y avoit autrefois des lions en Europe, et même en Grèce. J'ai suivi dans mon texte l'Histoire des Pères du désert ; et je le devois, puisque c'étoit mon sujet. On lit donc dans mon Histoire que ces grands Solitaires apprivoisoient des lions, et que ces lions servoient quelquefois de guides aux voyageurs. Ce furent deux lions qui, selon saint Jérôme, creusèrent le tombeau de saint Paul. Le Père Siccard assure qu'on voit *rarement* des lions dans la Basse-Thébaïde, mais qu'on y voit beaucoup de tigres, de chamois, etc. (Lettr. édif., tom. v, pag. 219.)

L[e].

Page 124. Un puits d'eau fraîche.

« L'aurore, dit le Père Siccard, nous fit découvrir une

» touffe de palmiers éloignée de nous d'environ quatre ou » cinq milles. Nos conducteurs nous dirent que ces pal- » miers ombrageoient un petit marais, dont l'eau, quoi- » qu'un peu salée, étoit bonne à boire. » (Lettr. édif., tom. v, pag. 196.)

LIe.

Page 125. Je commençai à gravir des rocs noircis et calcinés.

« Le monastère de Saint-Paul, où nous arrivâmes, est » situé à l'orient, dans le cœur du mont Colzim. Il est » environné de profondes ravines et de coteaux stériles, » dont la surface est noire. » (P. Sicc., Lettr. édif., t. v, pag. 250.)

LIIe.

Page 126. Au fond de la grotte.

« Il (Paul) trouva une montagne pierreuse, auprès » du pied de laquelle étoit une grande caverne dont l'en- » trée étoit fermée avec une pierre, laquelle ayant levée » pour y entrer, et regardant attentivement de tous » côtés, par cet instinct naturel qui porte l'homme à dé- » sirer de connoître les choses cachées, il aperçut au » dedans comme un grand vestibule qu'un vieux palmier » avoit formé de ses branches en les étendant et les en- » trelaçant les unes dans les autres, et qui n'avoit rien » que le ciel au-dessus de soi. Il y avoit là une fontaine » d'eau très-claire d'où sortoit un ruisseau, qui à peine » commençoit à couler, qu'on le voyoit se perdre dans » un petit trou, et être englouti par la même terre qui » le produisoit. » (Vie des Pères du désert, traduction d'Arnauld d'Andilly, tom. I, pag. 5.)

LIIIe.

Page 126. Comment vont les choses du monde?

« Ainsi Paul, en souriant, lui ouvrit la porte; et alors » s'étant embrassés diverses fois, ils se saluèrent, et se » nommèrent tous deux par leurs propres noms. Ils ren-

21.

» dirent ensemble grâces à Dieu; et après s'être donné » le saint baiser, Paul s'étant assis auprès d'Antoine, lui » parla de cette sorte :

« Voici celui que vous avez cherché avec tant de » peine, et dont le corps, flétri de vieillesse, est couvert » par des cheveux blancs tout pleins de crasse. Voici cet » homme qui est sur le point d'être réduit en poussière. » Mais puisque la charité ne trouve rien de difficile, » dites-moi, je vous supplie, comme va le monde? Fait-on » de nouveaux bâtiments dans les anciennes villes? Qui » est celui qui règne aujourd'hui? » (Vie des Pères du désert, trad. d'Arnauld d'Andilly, tom. I, pag. 10.)

LIVe.

Page 126. Il y a cent treize ans que j'habite cette grotte.

« Y ayant déjà cent treize ans que le bienheureux » Paul menoit sur la terre une vie toute céleste; et An- » toine, âgé de quatre-vingt-dix ans (comme il l'assuroit » souvent), demeurant dans une autre solitude, il lui » vint en pensée que nul autre que lui n'avoit passé dans » le désert la vie d'un parfait et véritable Solitaire. » (Vie des Pères du désert, trad. d'Arnauld d'Andilly, tom. I, pag. 6.)

LVe.

Page 127. Paul alla chercher dans le trou d'un rocher un pain.

Allusion à l'histoire du corbeau de saint Paul. J'ai écarté tout ce qui pouvoit blesser le goût dédaigneux du siècle, sans pourtant rien omettre de principal. Il ne faut pas d'ailleurs que les partisans de la mythologie crient si haut contre l'histoire de nos saints : il y a des corbeaux et des corneilles qui jouent des rôles forts singuliers dans les fables d'Ovide. Ne sait-on pas comment Lucien s'est moqué des dieux du paganisme, et combien en effet on peut les rendre ridicules? Tout cela est de la mauvaise foi. On admire dans un poëte grec ou latin ce que l'on

trouve bizarre et de mauvais goût dans la vie d'un Solitaire de la Thébaïde. Il est très-aisé, en élaguant quelque circonstance, de faire de la vie de nos saints des morceaux pleins de naïveté, de poésie et d'intérêt.

LVI[e].

Page 127. Eudore, me dit-il, vos fautes ont été grandes.

Cette scène a été préparée dans le livre du *Ciel*. Elle achève de confirmer mon héros dans la pénitence, elle lui apprend ses destinées, elle lui donne le courage du martyr. Ainsi le récit se termine précisément au moment où Eudore est devenu capable des grandes actions que Dieu attend de lui.

LVII[e].

Page 129. Un horizon immense.

« Étant parvenus à l'endroit le plus haut du mont » Colzim, nous nous y arrêtâmes pendant quelque temps » pour contempler avec plaisir la mer Rouge, qui étoit » à nos pieds, et le célèbre mont Sinaï, qui bornoit notre » horizon. » (Lettr. édif., tom. v, pag. 214.)

LVIII[e].

Page 130. Une caravane.

L'établissement des caravanes est de la plus haute antiquité. La première que l'on remarque dans l'Histoire romaine, remonte au temps d'Auguste, lors de l'expédition des légions pour découvrir les aromates de l'Arabie.

LIX[e].

Page 130. Des vaisseaux chargés de parfums et de soie.

Les parfums de l'Orient et les soies des Indes venoient aux Romains par la mer Rouge. Les philosophes

grecs alloient quelquefois étudier aux Indes la sagesse des Brachmanes.

LXᵉ.

Page 130. Confesseur de la foi.

Ce morceau achève la peinture du Christianisme. Il fait voir la suite et les conséquences de l'action; il montre Eudore récompensé, les persécuteurs punis, et les nations modernes se faisant chrétiennes sur les débris du monde ancien et les ruines de l'idolâtrie.

LXIᵉ.

Page 131. Grande rébellion tentée par leurs pères.

C'est la révolte d'Adam et la chute de l'homme. Le reste du passage touchant la morale écrite, les révolutions de l'Orient, etc., n'a pas besoin de commentaires. Je suppose, avec quelques auteurs, que l'Égypte a porté ses dieux dans les Indes, comme elle les a certainement portés dans la Grèce. Toutefois, l'opinion contraire pourroit être la véritable, et ce sont peut-être les Indiens qui ont peuplé l'Égypte. « Mundum tradidit disputationibus » eorum. »

LXIIᵉ.

Page 131. Vous avez vu le Christianisme pénétrer, etc.

Ceci remet sous les yeux le récit, et le but du récit.

LXIIIᵉ.

Page 133. Le grand Dragon de l'Égypte.

« Ecce ego ad te, Pharao rex Ægypti, draco magne, » qui cubas in medio fluminum tuorum, et dicis : Meus » est fluvius! » (Ezechiel, c. XXIX, v. 3.)

LXIVᵉ.

Page 133. Les Démons de la volupté, etc.

Allusion aux tentations des saints dans la solitude, et

aux miracles que Dieu fit en faveur des pieux habitans du désert.

LXV[e].

Page 131. La pyramide de Chéops jusqu'au tombeau d'Osymandué.

La pyramide de Chéops est la grande pyramide près de Memphis ; le tombeau d'Osymandué étoit à Thèbes. On peut voir dans Diodore (livre I, sect. II), la description de ce superbe tombeau ; elle est trop longue pour que je la rapporte ici.

LXVI[e].

Page 134. La terre de Gessen.

« Dixit itaque rex ad Joseph...... In optimo loco fac » eos habitare, et trade eis terram Gessen. »
(Gen., c. XLVII, v. 5, 6.)

LXVII[e].

Page 134. Ils se sont remplis du sang des Martyrs, comme les coupes et les cornes de l'autel.

« Fecit et altare holocausti..... Cujus cornua de an- » gulis procedebant..... Et in usus ejus paravit ex ære » vasa diversa. » (Exod., c. XXXVIII, v. 1, 2, 3.)

LXVIII[e].

Page 135. D'où viennent ces familles fugitives, etc.

Saint Jérôme, étant retiré dans sa grotte à Béthléem, survécut à la prise de Rome par Alaric, et vit plusieurs familles romaines chercher un asile dans la Judée.

LXIX[e].

Page 135. Enfants impurs des Démons et des sorcières de la Scythie.

Jornandès raconte que des sorcières chassées loin des

habitations des hommes dans les déserts de la Scythie, furent visitées par des démons, et que de ce commerce sortit la nation des Huns.

LXXe.

Page 135. Leurs chevaux sont plus légers que les léopards ; ils assemblent des troupes de captifs comme des monceaux de sable !

« Leviores pardis equi ejus..... Et congregabit quasi » arenam captivitatem. (Habac., c. I, v. 8 et 9.)

LXXIe.

Page 135. La tête couverte d'un chapeau barbare.

C'est encore Jornandès qui forme ici l'autorité. Il donne ce chapeau à certains prêtres et chefs des Goths.

LXXIIe.

Page 135. Les joues peintes d'une couleur verte.

« Le Lombard se présente : ses joues sont peintes d'une couleur verte ; on dirait qu'il a frotté son visage avec le suc des herbes marines qui croissent au fond de l'Océan, dont il habite les bords. » (Sidon-Apoll., lib. VII, epist. IX, ad Lampr.)

LXXIIIe.

Page 135. Pourquoi ces hommes nus égorgent-ils les prisonniers.

(Voy. la note LXIXe. du liv. VI.)

LXXIVe.

Page 135. Ce monstre a bu le sang du Romain qu'il avoit abattu.

Gibbon cite ce trait dans son Hist. de la Chute de l'Emp. Rom.

LXXVe.

Page 135. Tous viennent du désert, d'une terre affreuse.

« Onus deserti maris. Sicut turbines ab Africo veniunt, » de deserto venit, de terrâ horribili. » (Isai., cap. XXI, v. I.)

LXXVIe.

Page 136. Il vient couvrir ce pauvre corps.

« Mais parce que l'heure de mon sommeil est arrivée... » Notre Seigneur vous (Antoine) a envoyé pour couvrir » de terre ce pauvre corps, ou, pour mieux dire, pour » rendre la terre à la terre. » (Vie des Pères du désert, trad. d'Arnauld d'Andilly, tom. I, pag. 12.)

LXXVIIe.

Page 136. Il tenoit à la main la tunique d'Athanase.

« Je vous (Antoine) supplie d'aller quérir le manteau » que l'évêque Athanase vous donna, et de me l'apporter » ter pour m'ensevelir. » (Vie des Pères du désert, trad. d'Arnauld d'Andilly, tom. I, pag. 12.)

LXXVIIIe.

Page 137. J'ai vu Élie, etc.

« J'ai vu Élie, j'ai vu Jean dans le désert; et, pour » pour parler selon la vérité, j'ai vu Paul dans un Paradis. » (Vie des Pères du désert, trad. d'Arnauld d'Andilly, tome I, page 13.)

LXXIXe.

Page 137. Je vis au milieu d'un chœur d'Anges.

« Il (Antoine) vit au milieu des troupes des Anges, et » entre les chœurs des Prophètes et des Apôtres, Paul

» tout éclatant d'une blancheur pure et lumineuse, » monter dans le Ciel..... Il y vit le corps mort du saint » qui avoit les genoux en terre, la tête levée et les mains » étendues vers le ciel. Il crut d'abord qu'il étoit vi- » vant, et qu'il prioit » (Vie des Pères du désert, trad. d'Arnauld d'Andilly, tom. I, pag. 14)

LXXXe.

Page 137. Deux lions.

(Voy. ci-dessus, XLIXe.)

LXXXIe.

Page 137. Ptolémaïs.

(Saint-Jean-d'Acre.)

LXXXIIe.

Page 138. Je m'arrêtai aux Saints Lieux où je connus là pieuse Hélène.

Préparation au voyage de Cymodocée à Jérusalem.

LXXXIIIe.

Page 138. Je vis ensuite les sept Eglises.

Complément de la peinture de l'Église sur toute la terre. « Angelo Ephesi ecclesiæ scribe.... « Scio opera tua, » et laborem, et patientiam tuam. » — Smyrne : « Scio tri- » bulationem tuam. » — Pergame : « Tenes nomen meum, » et non negasti fidem meam. » — Thyatire : « Novi..... » charitatem tuam. » — Sardes : « Scio opera tua, quia » nomen habes quòd vivas, et mortuus es. » — Laodicée : « Suadeo tibi emere à me aurum..... ut vestimentis albis » induaris. » — Philadelphie : « Hæc dicit sanctus et verus » qui habet clavem David..... Ego dilexi te. » (Apocal., cap. II et III.)

LXXXIVe.

Page 138. J'eus le bonheur de rencontrer à

Byzance le jeune prince Constantin, qui..... daigna me confier ses vastes projets.

Regard jeté sur la fondation de Constantinople, que saint Augustin appelle magnifiquement la compagne et l'héritière de Rome. (De Civ. Dei.

FIN DES REMARQUES DU LIVRE ONZIÈME.

REMARQUES

SUR LE DOUZIÈME LIVRE.

L'action recommence dans ce livre au moment où le lecteur l'a laissée à la fin du livre de l'Enfer : l'amour dans Hiéroclès, l'ambition dans Galérius, la superstition dans Dioclétien, sont réveillés à la fois par les Esprits de ténèbres ; et ces Esprits conjurés ignorent qu'ils ne font qu'obéir aux décrets de l'Éternel, et concourir au triomphe de la Foi.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 142. La mère de Galérius, etc.

(Voyez, pour tout ceci, le 1er. livre du récit, ou le ive. de l'ouvrage. Voyez aussi les notes de ce même livre.)

IIe.

Page 143. Enivré de ses victoires sur les Parthes, etc.

(Voyez livre ix, et la note xve. du même livre.)

IIIe.

Page 143. Votre épouse séduite.

(Voyez livre v, à l'aventure des catacombes.)

IVe.

Page 144. Voilà les trésors de l'Église, etc.

J'attribue à Marcellin la touchante histoire de saint Laurent. Celui-ci, sommé par le gouverneur de Rome de livrer les trésors de l'Église, rassembla tous les malheureux de cette grande ville, les aveugles, les boiteux, les mendiants : « Tous, dit Prudence, étoient connus de

Laurent, et ils le connoissoient tous. » Tel fut le trésor qu'il présenta au persécuteur des fidèles. (Voyez Prud., in Coron., et Act. Mart.)

V^e.

Page 145. Dans la vaste enceinte, etc.

Καλῇ ὑπὸ πλατανίστῳ, ὅθεν ῥέεν ἀγλαὸν ὕδωρ·
Ἔνθ' ἐφάνη μέγα σῆμα· δράκων ἐπὶ νῶτα δαφοινὸς,
Σμερδαλέος, τόν ῥ' αὐτὸς Ὀλύμπιος ἧκε φόωσδε,
Βωμοῦ ὑπαΐξας, πρός ῥα πλατάνιστον ὄρουσεν·
Ἔνθα δ' ἔσαν στρουθοῖο νεοσσοὶ, νήπια τέκνα,
Ὄζῳ ἐπ' ἀκροτάτῳ, πετάλοις ὑποπεπτηῶτες,
Ὀκτώ· ἀτὰρ μήτηρ ἐνάτη ἦν, ἣ τέκε τέκνα.
Ἔνθ' ὅγε τοὺς ἐλεεινὰ κατήσθιε τετριγῶτας·
Μήτηρ δ' ἀμφεποτᾶτο ὀδυρομένη φίλα τεκνα·
Τὴν δ' ἐλελιξάμενος πτέρυγος λάβεν ἀμφιαχυῖαν.

Iliad., liv. II, 307.

VIe.

Page 146. Les balances d'or.

(Voyez Homère et l'Écriture.)

VIIe.

Page 146. Il veut que les officiers, etc.

Dioclétien commença en effet la persécution par forcer les officiers de son palais, et même sa femme et sa fille, à sacrifier aux dieux de l'Empire.

VIIIe.

Page 146. Du Tmolus.

Montagne de Lydie. Elle étoit célèbre par ses vins et par la culture du safran :

....Nonne vides croceos ut Tmolus odores. Georg. I, 56.

IXe.

Page 147. Fils de Jupiter, etc.

Les formes de l'adulation la plus abjecte étoient en

usage à cette époque; on le verra dans les notes du livre XVIe. Eudore a déjà parlé, livre IV, du titre d'Éternel que prenoient les empereurs.

X^e.

Page 148. Il franchit rapidement cette mer qui vit passer Alcibiade, etc.

Ce fut dans la fatale expédition de Nicias contre Syracuse.

XIe.

Page 148. Les jardins d'Alcinoüs.

Dans l'île de Schérie, aujourd'hui Corfou. (Odyss., liv. VII.)

XIIe.

Page 148. Les hauteurs de Buthrotum.

Aujourd'hui Butrento, en Épire, en face de Corfou :

. . . . Portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti ascendimus urbem.
ÆN. III, v. 292

XIIIe.

Page 149. Où respirent encore les feux de la fille de Lesbos.

Vivuntque commissi calores
Æoliæ fidibus puellæ. HORAT., od. IX, lib. 4.

XIVe.

Page 149. Zacynthe couverte de forêts.

Nemorosa Zacynthos. ÆN. III, v. 270.

XVe.

Page 149. Céphallénie aimée des colombes.

C'est l'épithète qu'Homère donne à Thisbé (Iliad. lib. II). Je l'ai donnée à Céphallénie, parce qu'en passant près de cette île j'y ai vu voler des troupes de colombes.

XVI°.

Page 149. Il découvre les Strophades, demeure impure de Céléno.

. . . . . Strophades Graio stant nomine dictæ
Insulæ Ionio in magno, quas dira Celæno
Harpyiæque colunt. ÆN. III, v. 210.

XVII°.

Page 149. Il rase le sablonneux rivage où Nestor, etc.

Οἱ δὲ Πύλον, Νηλῆος ἐυκτίμενον πτολίεθρον,
Ἷξον, τοὶ δ' ἐπὶ θινὶ θαλάσσης ἱερὰ ῥέζον,
Ταύρους παμμέλανας, Ἐνοσίχθονι κυανοχαίτῃ
ODYSS., liv. III, v. 4.

XVIII°.

Page 149. Sphactérie.

Ile qui ferme le port de Pylos, et fameuse, dans la guerre du Péloponèse, par la capitulation des Spartiates, qui furent forcés de se rendre aux Athéniens. (Voyez Thucydide.)

XIX°.

Page 149. Mothone.

Aujourd'hui Modon. C'est à Modon que j'ai abordé pour la première fois les rivages de la Grèce.

XX°.

Page 152. Les hauts sommets du Cyllène.

Voyez le livre II et les notes. Il n'y a rien ici de nouveau, excepté l'histoire de Syrinx. Syrinx étoit fille du Ladon; Pan l'aima, et la poursuivit au bord du fleuve. Elle échappa aux embrassements du dieu de l'Arcadie, par le secours des nymphes · elle fut changée en roseau. Le zéphyr, en balançant ces roseaux, en fit sortir des plaintes; Pan, frappé de ces plaintes, arracha les roseaux, et en composa cette espèce de flûte que les anciens appeloient syrinx.

XXIe.

Page 152. Elle se retrace vivement la beauté, etc.

Multa viri virtus animo, multusque recursat
Gentis honos : hærent infixi pectore vultus
Verbaque. ÆN. IV, v. 3.

XXIIe.

Page 156. Les désirs, les querelles amoureuses, etc.

Ἦ, καὶ ἀπὸ στήθεσφιν ἐλύσατο κεστὸν ἱμάντα,
Ποικίλον· ἔνθα δέ οἱ θελκτήρια πάντα τέτυκτο·
Ἔνθ' ἔνι μὲν φιλότης, ἐν δ' ἵμερος, ἐν δ' ὀαριστὺς,
Πάρφασις, ἥτ' ἔκλεψε νόον πύκα περ φρονεόντων·
ILIAD., liv. XIV, 214.

Teneri sdegni, e placide e tranquille
Repulse, cari nezzi, e liete paci,
Sorrisi, parolette, e dolci stille
Di pianto, e sospir tronchi, e molli baci.
JERUS., canto XVI, st. 25.

XXIIIe.

Page 156. La colère de cette déesse, etc.

O haine de Vénus ! ô fatale colère !
RACINE, Phèdre, act. I, sc. 3.

XXIVe.

Page 156. A chercher le jeune homme dans la palestre.

Βασεῦμαι ποτὶ τὰν Τιμαγήτοιο παλαίστραν
Αὔριον.
THÉOCR., Idylle 2.

XXVe.

Page 156. La langue embarrassée.

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps, sitôt que je te vois ;
Et, dans les doux transports où s'égare mon âme,
Je ne saurois trouver de langue ni de voix.
BOILEAU, trad. de Sapho.

Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler,
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

Racine, Phèdre, act. 1, sc. 3.

XXVIᵉ.

Page 156. A recourir à des philtres, etc.

Πᾶ μοι ταὶ δάφναι ; φέρε Θέστυλι. Πᾶ δὲ τὰ φίλτρα ;
. . . . Ἀλλὰ, σελάνα,
Φαῖνε καλόν · τὶν γὰρ ποταείσομαι ἅσυχα, δαῖμον. etc.

Théocr., Idylle 2.

XXVIIᵉ.

Page 156. Qu'il s'assied sur le dos du lion, etc.

(Voyez les mythologues et sculptures antiques.)

XXVIIIᵉ.

Page 156. Quelle religion est la vôtre.

Voilà ce qui explique l'espèce de contradiction que l'on remarque entre le commencement et la fin du discours de Cymodocée.

XXIXᵉ.

Page 157. Lorsque le Tout-Puissant, etc.

« Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo » terræ. »

« ..... Plantaverat autem Dominus Deus Paradisum » voluptatis à principio, in quo posuit hominem..... » (Genes., cap. II, v. 7 et 8.)

XXXᵉ.

Page 157. L'Éternel tira du côté d'Adam, etc.

« Et ædificavit Dominus Deus costam, quam tulerat » de Adam in mulierem. »

« ..... Hoc nunc, os ex ossibus meis, et caro de carne » meâ. » (Genes., cap. II, v. 22 et 23.)

XXXIe.

Page 157. Adam etoit formé pour la puissance, etc.

Not equal, as their sex not equal seem'd;
For contemplation he, and valour form'd;
For softness she, and sweet attractive grace.
MILT., Parad. Lost.

XXXIIe.

Page 158. Je tâcherois de vous gagner à moi, au nom de tous les attraits, etc.

« In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis. » (Osée, cap. XI, v. 4.)

XXXIIIe.

Page 158. Je vous rendrois mon épouse par une alliance, etc.

« Et sponsabo te mihi in sempiternum, et sponsabo » te mihi in justiciâ et judicio, et in misericordiâ, et in » miserationibus. » (Osée, cap. II, v. 19.)

XXXIVe.

Page 158. Ainsi le fils d'Abraham, etc.

« Qui introduxit eam in tabernaculum Saræ matris » suæ, et accepit eam uxorem : et in tantum dilexit eam, » ut dolorem, qui ex morte matris ejus acciderat, tem» peraret. » (Genes., cap. XXIV, v. 67.)

XXXVe.

Page 159. Avant que tu n'aies achevé de m'enseigner la pudeur.

C'est ordinairement la fille vertueuse et innocente qui peut enseigner la pudeur à un jeune homme passionné : la religion chrétienne prouve ici sa puissance, puisqu'elle met le langage chaste dans la bouche d'Eudore, et l'ex-

pression hardie dans celle de Cymodocée. Cela est nouveau et extraordinaire, sans doute, mais naturel, par l'effet des deux religions; et c'eût été blesser la vérité, que de présenter des mœurs contraires.

XXXVIe.

Page 161. Elle promet aisément de se faire instruire dans la religion du maître de son cœur.

C'est ici la simple nature, et cela ne blesse point la religion, parce que Cymodocée n'est plus demandée comme une victime immédiate. (Voyez le livre du *Ciel.*)

XXXVIIe.

Page 161. La tombe d'Epaminondas, et la cime du bois Pelasgus.

« En sortant de Mantinée par le chemin de Pallan-
» tium, vous trouverez, à trente stades de la ville, le
» bois appelé Pelasgus.... Epaminondas fut tué dans ce
» lieu. Ce grand homme fut enterré sur le champ de
» bataille. » (Pausan., in Arcad., cap. II.)

Ce livre offre le contraste de tout ce que la Mythologie nous a laissé de plus riant et de plus passionné sur l'amour, et de tout ce que l'Écriture a dit de plus grave et de plus saint sur la tendresse conjugale. Lequel de ces deux amours l'emporte? C'est au lecteur à prononcer.

FIN DES REMARQUES DU LIVRE DOUZIÈME.

REMARQUES

SUR LE TREIZIEME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 164. Le temple de Junon-Lacinienne, etc.

C'est Plutarque qui raconte cette fable dans ses Morales. Ce temple étoit d'ailleurs très-célèbre, et bâti sur le promontoire appelé Lacinius, au fond du golfe de Tarente en Italie. Tite-Live et Cicéron ont parlé de ce temple.

IIe.

Page 165. Le mont Chélydorée.

Montagne d'Arcadie, particulièrement consacrée à Mercure. Ce dieu trouva sur cette montagne la tortue dont l'écaille lui servit à faire une lyre. (Pausan., in Arcad., cap. XVII.)

IIIe.

Page 165. Eudore, comme un de ces songes brillants, etc.

Sunt geminæ somni portæ, quarum altera fertur
Cornea, quà veris facilis datur exitus umbris;
Altera candenti perfecta nitens elephanto. Æn., VI.

IVe.

Page 168. Eudore pressé par l'Ange des saintes amours.

J'ai retranché ici une comparaison qui m'a paru commune et superflue.

V°.

Page 168. Et comme épouse de leur frère.

Encore une phrase inutile retranchée.

VI°.

Page 170. Un temple qu'Oreste avoit consacré aux Grâces et aux Furies.

Oreste, revenu de sa frénésie, sacrifia aux Furies blanches. Les Arcadiens élevèrent un temple à l'endroit où s'étoit accompli le sacrifice, et ils le dédièrent aux Furies et aux Grâces. Pausanias place ce temple près de Mégalopolis, sur le chemin de la Messénie. Je n'ai pas suivi son texte. (Pausan., in Arcad., cap. XXXIV.)

VII°.

Page 170. Par un des descendants d'Ictinus.

Ictinus avoit bâti le Parthénon à Athènes.

VIII°.

Page 172. Les Zéphyrs agitent doucement la lumière du flambeau.

Après cette phrase, il y avoit une comparaison; je l'ai retranchée: elle surchargeoit le tableau.

IX°.

Page 172. Dansent avec des chaînes de fleurs, etc.

Ce tableau est justifié par une grande autorité, celle du Tasse. Ces effets de magie se retrouvent dans le palais d'Armide, où l'on voit des démons nager dans les fontaines sous la forme de nymphes; des oiseaux chanter, dans un langage humain, la puissance de la Volupté, etc. Un rossignol, qui ne fait que soupirer, est bien loin de l'oiseau des jardins d'Armide. J'ai donc suivi aussi les traditions poétiques: si j'ai tort, j'ai tort avec le Tasse,

et même avec Voltaire, qui, dans un sujet *tout-à-fait* chrétien, n'a pas laissé que de décrire une Idalie et un temple de l'Amour.

Xe.

Page 174. Et quand ta mère te donna le jour au milieu des lauriers et des bandelettes.

On couvroit le lit des femmes nouvellement accouchées, de fleurs, de lauriers, de bandelettes, et de divers présents.

XIe.

Page 174. Ne pourroit-elle devenir ton épouse sans embrasser la foi, etc.

Idée fort naturelle dans Démodocus. La réponse d'Eudore est d'un vrai Chrétien ; s'il s'est montré foible pour la vie de Cymodocée, l'héroïsme chrétien reparoît ici ; car Eudore, qui n'a pas la force d'exposer les jours d'une femme aimée, a la force beaucoup plus grande de renoncer à l'amour de cette femme. Ce morceau suffisoit seul pour mettre hors de doute l'effet religieux de l'ouvrage, et les principes qui l'ont dicté. C'est ce qu'a remarqué l'auteur de l'excellente brochure que j'ai citée souvent dans l'Examen.

XIIe.

Page 176. Il jure, par le lit de fer des Euménides, que ta fille passera dans sa couche.

Voilà tout le nœud des Martyrs, et ce que les critiques éclairés auroient autrefois cherché pour applaudir à l'ouvrage ou pour le blâmer, sans se perdre dans des lieux communs sur l'épopée en prose, sur le merveilleux chrétien.

Ce passage, et l'exposition du premier livre, détruisent absolument la critique de ceux qui s'attendrissent sur le compte de Démodocus et de Cymodocée, pour jeter de l'odieux sur les Chrétiens. Ce ne sont point les Chrétiens qui ont fait le malheur de cette famille païenne : le prêtre d'Homère et sa fille auroient été beaucoup plus

malheureux par Hiéroclès, qu'ils ne le sont par Eudore : et observez bien que leur malheur étoit commencé avant qu'ils eussent connu le fils de Lasthénès. Qu'on se figure Cymodocée enlevée par le préfet d'Achaïe; Démodocus repoussé, jeté dans les cachots, ou tué même par les ordres d'un homme puissant et pervers; Cymodocée forcée à se donner la mort, ou à traîner des jours dans l'opprobre et dans les larmes : voilà quel eût été le sort de ces infortunés, s'ils n'avoient pas rencontré les Chrétiens. Il faut remarquer que je raisonne ici *humainement*; car, après tout, dans mon sujet et dans mon opinion, Cymodocée et Démodocus ne pouvoient jamais acheter trop cher le bonheur d'embrasser la vraie religion.

XIIIe.

Page 177. Que vous me confiez.

Il y avoit dans les éditions précédentes : «Que vous confiez à Jésus-Christ;» ce qui étoit très-naturel; car les Chrétiens devoient parler de Jésus-Christ aux Païens, comme les Païens leur parloient de Jupiter. (Voyez l'Examen.) Mais enfin puisqu'on s'est plu à obscurcir une chose aussi claire, j'ai effacé le nom de Jésus-Christ; ensuite j'ai retranché les deux lignes où il étoit question de la montagne de Nébo, bien que dans ce moment Eudore s'adressât à Lasthénès; ce que ne disoit pas la critique, d'ailleurs pleine de *bonne foi* et de *candeur*.

XIVe.

Page 178. Où jadis les bergers d'Évandre.

On sait qu'Évandre régna sur l'Arcadie. (Voyez le commencement du IVe. livre.)

XVe.

Page 180. Mais bientôt il craint la faveur dont le fils de Lasthénès, etc.

Il n'étoit donc pas inutile de faire voir Eudore dans son triomphe; le récit étoit donc obligé. Sans tous ces

honneurs, sans ce crédit acquis par de glorieux services, l'ouvrage n'existoit plus; car Eudore eût été alors trop facile à opprimer, et sa lutte contre Hiéroclès devenoit aussi folle qu'invraisemblable.

XVIe.

Page 182. On l'eût pris pour Tirésias, ou pour le devin Amphiaraüs, prêt à descendre vivant aux enfers avec ses armes blanches, etc.

Ipse habitu niveus : nivei dant colla jugales :
Concolor est albis et cassis et infula cristis.
STAT., Theb., VI.

. . . . . Ecce altè præceps humus ore profundo
Dissilit, inque vicem timuerunt sidera et umbræ.
Illum ingens haurit specus, et transire parantes
Mergit equos. Id., Theb., VII.

XVIIe.

Page 183. Ainsi, lorsqu'un serpent, etc.

(Voyez ce que je dis de cette comparaison dans l'Examen.)

FIN DES REMARQUES DU LIVRE TREIZIÈME.

REMARQUES

SUR LE QUATORZIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 185. A l'entrée de l'Hermeum, etc.

On appeloit Hermeum en Grèce certains défilés de montagnes, où l'on plaçoit des statues de Mercure. Plusieurs Hermeum conduisoient de la Messénie dans la Laconie et dans l'Arcadie. Je fais suivre à Démodocus l'Hermeum que j'ai moi-même traversé.

IIe.

Page 185. Cachée parmi des genêts à demi brûlés.

Voici un passage de mon Itinéraire :

Route de la Messénie à Tripolizza. — « Après trois » heures de marche, nous sortîmes de l'Hermeum, assez » semblable dans cette partie au passage de l'Apennin, » entre Pérouse et Tarni. Nous entrâmes dans une plaine » cultivée qui s'étend jusqu'à Léontari. Nous étions là » en Arcadie, sur la frontière de la Laconie. On convient » généralement que Léontari n'est point Mégalopolis.... » Laissant à droite Léontari, nous traversâmes un bois » de vieux chênes, reste vénérable d'une forêt sacrée. » Nous vîmes le plus beau soleil se lever sur le mont » Borée. Nous mîmes pied à terre au bas de ce mont, » pour gravir un chemin taillé perpendiculairement dans » le roc. C'étoit un de ces chemins appelés chemin de » l'Échelle, en Arcadie... Nous nous trouvions dans le » voisinage d'une des sources de l'Alphée. Je mesurois

» avidement des yeux les ravines que je rencontrois :
» tout étoit muet et desséché. Le chemin qui conduit du
» Borée à Tripolizza traverse d'abord des plaines dé-
» sertes, et se plonge ensuite dans une longue vallée de
» pierres. Le soleil nous dévoroit. A quelques buissons
» rares et brûlés étoient suspendues des cigales qui se
» taisoient à notre approche. Elles recommençoient leurs
» cris dès que nous étions passés. On n'entendoit que
» ce bruit monotone, le pas de nos chevaux et la chan-
» son de notre guide. Lorsqu'un postillon grec monte à
» cheval, il commence une chanson qu'il continue pen-
» dant toute la route. C'est presque toujours une
» longue histoire rimée qui charme les ennuis des des-
» cendants de Linus. Il me semble encore ouïr le chant
» de mes malheureux guides; la nuit, le jour, au lever,
» au coucher du soleil, dans les solitudes de l'Arcadie,
» sur les bords de l'Eurotas, dans les déserts d'Argos,
» de Corinthe, de Mégare; beaux lieux où la voix
» des Ménades ne retentit plus, où les concerts des
» Muses ont cessé, où le Grec infortuné semble seule-
» ment déplorer dans de tristes complaintes les malheurs
» de sa patrie. »

. . . . . Soli periti cantare
Arcades !

III[e].

Page 186. C'est par le même chemin que Lyciscus, etc.

Dans la première guerre de Messénie, l'oracle promit la victoire aux Messéniens, s'ils sacrifioient une jeune fille du sang d'Epytus. Il y avoit plusieurs filles de la race des Epytides. On tira au sort, et le sort tomba sur la fille de Lyciscus. Celui-ci préféra sa fille à son pays, et s'enfuit avec elle à Sparte. Aristodème offrit volontairement sa fille pour remplacer celle de Lyciscus. La fille d'Aristodème étoit promise en mariage à un jeune homme qui, pour la sauver, prétendit qu'il avoit déjà sur elle les droits d'un époux, et qu'elle portoit dans son sein un fruit de son amour. Aristodème plongea un

couteau dans les entrailles de sa fille, les ouvrit, et prouva aux Messéniens qu'elle étoit digne de donner la victoire à la patrie.

IV°.

Page 186. Et commence à descendre vers Pillane, etc.

Cette géographie est tout-à-fait différente de ce qu'elle étoit dans les premières éditions. Mon exactitude m'avoit fait tomber dans une faute singulière. Je n'avois voulu faire parcourir à Démodocus que le chemin que j'avois moi-même suivi. Mais comme j'allai d'abord à Tripolizza, dans le vallon de Tégée, et que je revins ensuite à Sparte, je ne m'étois pas aperçu que Démodocus se détournoit d'uue trentaine de lieues de sa véritable route. Le faire arriver à Sparte par le mont Thornax étoit une chose étrange : voilà ce que la critique n'a pas vu, quoiqu'elle ait doctement déclaré que le tombeau d'Ovide étoit de l'autre côté du Danube. Quant aux monuments dont il est question dans la route actuelle de Démodocus, on peut consulter Pausanias, in Lacon., lib. III, cap. XX et XXI.

V°.

Page 187. La chaîne des montagnes du Taygète.

Je suis, je crois, le premier auteur moderne qui ait donné la description de la Laconie d'après la vue même des lieux. Je réponds de la fidélité du tableau. Guillet, sous le nom de son frère La Guilletière, ne nous a laissé qu'un roman, et c'est ce que Spon a très-bien prouvé. Vernhum, compagnon de Wheler, avoit visité Sparte, mais il n'en dit qu'un mot dans sa lettre imprimée parmi les Mémoires de l'Académie royale de Londres. M. Fauvel m'a dit avoir fait deux ou trois fois le voyage de la Laconie, mais il n'a encore rien publié. M. Pouqueville, excellent pour tout ce qu'il a vu de ses yeux, paroît avoir eu sur Sparte des renseignements inexacts. Wheler, Spon et d'Anville avoient averti que Sparte

n'est point Misitra, et l'on s'est obstiné à voir Lacédémone dans cette dernière ville, d'après Guillet, Niger et Ortelius. Misitra est à deux lieues de l'Eurotas, ce qui trancheroit la question, si cela pouvoit en faire une. Les ruines de Sparte sont à Magoula, tout auprès du fleuve; d'Anville les a très-bien désignées sous le nom de Palæochori, ou la vieille ville. Elles sont fort reconnoissables, et occupent une grande étendue de terrain. Ce qu'il y a d'incroyable, c'est que La Guilletière parle de Magoula sans se douter qu'il parle de Sparte.

VIe.

Page 189. Dès le soir même, Cyrille commença les instructions, etc.

Ce livre a peut-être quelque chose de grave qui contraste avec la description plus brillante d'Athènes, et qui rappelle naturellement au lecteur la sévère Lacédémone. Il m'a semblé qu'on verroit avec quelque plaisir le Christianisme naissant à Sparte, et la loi de J.-C. remplaçant les lois de Lycurgue.

VIIe.

Page 192. Que peux-tu contre la Croix.

On voit par ce mot que ce Démon solitaire n'avoit point assisté à la délibération de l'Enfer.

VIIIe.

Page 196. Aux deux degrés d'Auditrice et de Postulante.

Pour les différents degrés de catechumènes, et pour les différents ordres du clergé, des veuves, des diaconesses, etc. (Voy. Fleury, Mœurs des Chrétiens.)

IXe.

Page 197. C'est la fille de Tyndare, couronnée des fleurs du Plataniste, etc.

Ile et prairie où les filles de Sparte cueillirent les

fleurs dont elles formèrent la couronne nuptiale d'Hélène. (Voyez Théocrite.)

x^e.

Page 198. Près du Lesché, et non loin des tombeaux des rois Agides.

« Dans le quartier de la ville appelé le Théomelide, » on trouve les tombeaux des rois Agides. Le Lesché » touche à ces tombeaux, et les Crotanes s'assemblent » au Lesché. » (Pausan, lib. III, cap. XIV.) Les Crotanes formoient une des cohortes de l'infanterie lacédémonienne.

Il y avoit à Sparte un second Lesché, connu sous le nom de Pœcile, à cause des tableaux ou peintures qu'on y voyoit.

Les rois Agides étoient les descendants d'Agis, fils d'Eurysthène et neveu de Proclès, deux frères jumeaux en qui commencent les deux familles qui régnoient ensemble à Sparte.

XIe.

Page 198. Éloignée du bruit et de la foule, etc.

Citer les autorités pour les Églises et les cérémonies de l'Eglise primitive, ce seroit répéter mon texte. Il suffira que le lecteur sache que tout cela est une peinture fidèle. Il peut consulter Fleury, Mœurs des Chrétiens, et Histoire Ecclésiastique.

XIIe.

Page 198. Leurs tuniques entr'ouvertes, etc.

Le vêtement des femmes de Sparte étoit ouvert depuis le genou jusqu'à la ceinture. Lycurgue, en voulant forcer la nature, avoit fini par faire des Lacédémoniennes les femmes les plus impudiques de la Grèce.

XIIIe.

Page 199. Aux fêtes de Bacchus ou d'Hyacinthe.

Les fêtes d'Hyacinthe se célébroient à Amyclée avec

une grande pompe. Elles duroient trois jours : les deux premiers étoient consacrés aux pleurs, le troisième aux réjouissances.

XIVᵉ.

Page 199. La fourberie, la cruauté, la férocité maternelle, etc.

Le vol et la dissimulation étoient des vertus à Sparte. On apprenoit aux enfants à voler. On connoît la cryptie, ou la chasse aux esclaves. On sait que les Lacédémoniennes s'applaudissoient de la mort de leurs enfants. Elles disoient à leurs fils partant pour la guerre, en leur montrant un bouclier : ἢ τὰν, ἢ ἐπὶ τᾶν.

XVᵉ.

Page 199. Le Lecteur monta à l'Ambon.

Le Lecteur étoit un diacre ou sous-diacre, qui faisoit une lecture. L'Ambon étoit une tribune.

XVIᵉ.

Page 200. Habitants de Lacédémone, il est temps que je vous rappelle l'alliance qui vous unit avec Sion.

On peut voir tout ce passage dans le livre des Macchabées.

XVIIᵉ.

Page 201. Entre tous les peuples de Javan, etc.

Javan, dans l'Écriture, est la Grèce proprement dite. Séthim est la Macédoine, et Élisa l'Élide ou le Péloponèse

XVIIIᵉ.

Page 201. Ah ! qu'il seroit à craindre, etc.

« Timeo cervicem, ne margaritarum et smaragdorum » laqueis occupata, locum spathæ non det. » (Tertull., de Cultu femin.)

XIXe.

Page 202. Pour un Chrétien, etc.

« Auferamus carceris nomen, secessum vocemus. Etsi » corpus includitur, etsi caro detinetur, omnia spiritui » patent. Vagare spiritu, spatiare spiritu, et non stadia » opaca aut porticus longas proponens tibi, sed illam » viam quæ ad Deum ducit. Quotiens eam spiritu deam- » bulaveris, totiens in carcere non eris. Nihil crus sentit » in nervo, cum animus in cœlo est. Totum hominem » animus circumfert, et quò velit transfert. » (Tertul., » ad Martyras.)

XXe.

Page 204. Les portes de l'église s'ouvrent, et l'on entend... une voix, etc.

« Ceux à qui il étoit prescrit de faire pénitence pu- » blique, venoient le premier jour du carême se présen- » ter à la porte de l'église, en habits pauvres, sales et » déchirés.... Étant dans l'église, ils recevoient de la » main du prélat des cendres sur la tête, et des cilices » pour s'en couvrir; puis demeuroient prosternés, tan- » dis que le prélat, le clergé et tout le peuple faisoient » pour eux des prières à genoux. Le prélat leur faisoit » une exhortation, pour les avertir qu'il alloit les chasser » pour un temps de l'église, comme Dieu chassa Adam » du Paradis pour son péché; leur donnant courage, et » les animant à travailler, dans l'espérance de la miséri- » corde de Dieu. Ensuite, il les mettoit en effet hors de » l'église, dont les portes étoient aussitôt fermées devant » eux. » (Fleury, Mœurs des Chrétiens.)

XXIe.

Page 205. Tel est le lis entre les épines, etc.

Ce chant est tiré du Cantique de Salomon. Le chant païen qui suit est imité de l'épithalame de Manlius et de Junie, par Catulle. Ce ne sont point des objets de comparaison, ce sont des beautés d'un différent genre. Les images orientales prêtent facilement à la parodie; et Voltaire s'est égayé sur le Cantique des Cantiques. Il

suffit d'omettre quelques traits qui choquent notre goût, pour faire de cette élégie mystique ce qu'elle est, un chef-d'œuvre de passion et de poésie. Au reste, j'ai beaucoup abrégé les deux imitations dans la présente édition.

XXII[e].

Page 208. La tombe de Léonidas.

Les os de Léonidas furent rapportés des Thermopyles quarante ans après le fameux combat, et enterrés au-dessous de l'amphithéâtre, derrière la citadelle, à Sparte. J'ai cherché long-temps cette tombe un Pausanias à la main. Il y a dans cet endroit six grands monuments aux trois quarts détruits. Je les interrogeois inutilement, pour leur demander les cendres du vainqueur des Perses. Un silence profond régnoit dans ce désert La terre étoit couverte au loin des débris de Lacédémone. J'errois de ruine en ruine avec le janissaire qui m'accompagnoit. Nous étions les deux seuls hommes vivants au milieu de tant de morts illustres. Tous deux Barbares, étrangers l'un à l'autre autant qu'à la Grèce, sortis des forêts de la Gaule et des rochers du Caucase, nous nous étions rencontrés au fond du Péloponèse, moi pour passer, lui pour vivre sur des tombeaux qui n'étoient pas ceux de nos aïeux.

XXIII[e].

Page 212. Cymodocée, dit Eudore, ne peut demeurer dans la Grèce, etc.

Ainsi la séparation des deux époux, et le voyage de Cymodocée à Jérusalem, sont très-suffisamment et très-naturellement motivés. Cymodocée est presque Chrétienne et presque épouse d'Eudore; les Chrétiens sont au moment d'être jugés. A chaque livre, l'action fait un pas.

XXIV[e].

Page 212. Comme un courrier rapide.

« Transierunt omnia illa tanquàm umbra et tanquam
» nuncius percurrens. » (Sap., cap. v, v. 9.)

FIN DES REMARQUES DU LIVRE QUATORZIÈME.

REMARQUES

SUR LE QUINZIÈME LIVRE.

Ce livre n'a pas un besoin essentiel de notes, hors sur deux points : 1°. Piste étoit en effet évêque d'Athènes à l'époque dont je parle, et il parut au concile de Nicée ; 2°. il y a plusieurs anachronismes, par rapport à Julien et aux grands hommes de l'Église, que je représente au jardin de Platon. J'ai fait çà et là des corrections de style, supprimé quelques phrases, etc., etc. Je remplacerai les notes de ce livre par un long morceau de mon Itinéraire : il servira de commentaire au voyage d'Eudore.

REMARQUE.

Pag. 215. Il marchoit vers Argos, par le chemin de la montagne.

De Sparte à Argos, il y a deux chemins ; l'un s'enfonce dans le vallon de Tégée ; l'autre traverse les montagnes qui bordent le golfe d'Argos. J'ai suivi le dernier et c'est celui que j'ai fait prendre à Eudore. Avant de citer mon Itinéraire, je dois observer qu'Argos étoit déjà en ruines du temps de Pausanias. Elle étoit si pauvre, sous le règne de Julien l'Apostat, qu'elle ne put contribuer aux frais et au rétablissement des jeux Isthmiques. Julien plaida sa cause contre les Corinthiens ; nous avons ce singulier monument littéraire dans les ouvrages de cet empereur (*epist.* XXV). Argos, la patrie du roi des rois, devenue, dans le moyen âge, l'héritage d'une veuve vénitienne, fut vendue par cette veuve, à la république de Venise, pour deux cents ducats de rente viagère, et cinq cents une fois payés. Coronelli rapporte le contrat. Voilà ce que c'est que la gloire !

Itinéraire. — « Des ruines de Sparte, je partis pour Argos sans retourner à Misitra. J'avois dit adieu à Ibraim-» Bey. J'abandonnai Lacédémone sans regret ; cependant

» je ne pouvois me défendre de ce sentiment de tristesse » qu'on éprouve en présence d'une grande ruine, et en » quittant des lieux qu'on ne reverra jamais. Le chemin » qui conduit de la Laconie dans l'Argolide, étoit dans » l'antiquité, ce qu'il est encore aujourd'hui, un des plus » rudes et des plus sauvages de la Grèce. Nous traver- » sâmes l'Eurotas à l'entrée de la nuit, dans l'endroit où » nous l'avions déjà passé en venant de Tripolizza; puis, » tournant au levant, nous nous enfonçâmes dans des » gorges de montagnes. Nous marchions rapidement dans » des ravines, et sous des arbres qui nous obligeoient » de nous coucher sur le cou de nos chevaux. Je frappai » si rudement de la tête contre une branche de ces ar- » bres, que je fus jeté à dix pas sans connoissance. » Comme mon cheval continuoit de galoper, mes com- » pagnons de voyage, qui me devançoient, ne s'aper- » çurent pas de ma chute : leurs cris, quand ils revin- » rent à moi, me tirèrent de mon évanouissement.

» A une heure du matin, nous arrivâmes au sommet » d'une haute montagne, où nous laissâmes reposer nos » chevaux. Le froid devint si piquant que nous fûmes » obligés d'allumer un feu de bruyères. Je ne puis assi- » gner de nom à ce lieu peu célèbre dans l'antiquité, » mais nous devions être vers les sources de Lœnus, » dans la chaîne du mont Éva, et peu éloignés de Pra- » siæ, sur le golfe d'Argos.

» Nous arrivâmes à deux heures du matin à un gros » village appelé Saint-Pierre, assez voisin de la mer. On » n'y parloit que d'un événement tragique qu'on s'em- » pressa de nous raconter :

» Une fille de ce village ayant perdu son père et sa » mère, et se trouvant maîtresse d'une petite fortune, » fut envoyée par ses parents à Constantinople. A dix- » huit ans, elle revint dans son village. Elle étoit belle; » elle parloit le turc, l'italien et le français; et quand il » passoit des étrangers à Saint-Pierre, elle les recevoit » avec une politesse qui fit soupçonner sa vertu. Les » chefs des paysans s'assemblèrent; et, après avoir exa- » miné entre eux la conduite de l'orpheline, ils résolurent » de se défaire d'une fille qui déshonoroit le village. Ils

» se procurèrent d'abord la somme fixée pour le meurtre
» d'une Chrétienne en Turquie; ensuite ils entrèrent
» pendant la nuit chez la jeune fille, l'assommèrent; et
» un homme, qui attendoit la nouvelle de l'exécution,
» alla porter au Pacha le prix du sang. Ce qui mettoit
» en mouvement tous ces Grecs de Saint-Pierre, ce n'é-
» toit pas l'atrocité de l'action, mais l'avidité du Pacha;
» car celui-ci, qui trouvoit aussi l'action toute simple, et
» qui convenoit avoir reçu la somme fixée pour un as-
» sassinat ordinaire, observoit pourtant que la beauté,
» la jeunesse, la science, les voyages de l'orpheline lui
» donnoient (à lui Pacha de Morée) de justes droits à
» une indemnité. En conséquence, sa seigneurie avoit
» envoyé le jour même deux janissaires pour demander
» une nouvelle contribution.

» Nous changeâmes de chevaux à Saint-Pierre, et nous
» prîmes le chemin de l'ancienne Cynusie. Vers les trois
» heures de l'après-midi, le guide nous cria que nous al-
» lions être attaqués. En effet, nous aperçûmes quelques
» hommes armés dans la montagne; après nous avoir
» regardés long-temps, ils nous laissèrent tranquillement
» passer. Nous entrâmes dans les monts Parthenius, et
» nous descendîmes au bord d'une rivière, dont le cours
» nous conduisit jusqu'à la mer. On découvroit la cita-
» delle d'Argos, Nauplia en face de nous, et les mon-
» tagnes de la Corinthie vers Mycènes.

» Du point où nous étions parvenus, il y avoit encore
» trois heures de marche jusqu'à Argos; il falloit tourner
» le fond du golfe, en traversant le marais de Lerne,
» qui s'étendoit entre la ville et le lieu où nous nous
» trouvions. La nuit vint, le guide se trompa de route,
» nous nous perdîmes dans des rizières inondées, et nous
» fûmes trop heureux d'attendre le jour sur un fumier
» de brebis, lieu le moins humide et le moins sale que
» nous pûmes trouver.

» Je serois en droit de faire une querelle à Hercule,
» qui n'a pas bien tué l'hydre de Lerne, car je gagnai
» dans ce lieu malsain une fièvre qui ne me quitta tout-
» à-fait qu'en Egypte.

» J'étois, au lever de l'aurore, à Argos. Le village qui

» remplace cette ville célèbre est plus propre et plus » animé que la plupart des autres villages de la Morée. » Sa position est fort belle, au fond du golfe de Nauplia » ou d'Argos, à une lieue et demie de la mer. Il a d'un » côté les montagnes de la Cynurie et de l'Arcadie, et » de l'autre les hauteurs de Trézène et d'Épidaure.

» Mais, soit que mon imagination fût attristée par le » souvenir des malheurs et des fureurs des Pélopides; » soit que je fusse réellement frappé par la vérité, les » terres me parurent incultes et désertes, les montagnes » sombres et nues; sorte de nature féconde en grands » crimes et en grandes vertus Je visitai les restes du pa- » lais d'Agamemnon, les débris du théâtre et d'un aque- » duc romain; je montai à la citadelle : je voulois voir » jusqu'à la moindre pierre qu'avoit pu remuer la main » du roi des rois.

» Qui peut se vanter de jouir de quelque gloire au- » près de ces familles chantées par Homère, Eschyle, » Sophocle, Euripide et Racine? Et quand on voit pour- » tant, sur les lieux, combien peu de chose reste de ces » familles, on est merveilleusement étonné.

. . . .

» Je laissai la forêt de Némée à ma gauche, et j'ar- » rivai à Corinthe par une espèce de plaine semée de » montagnes isolées et semblables à l'Acro-Corinthe, avec » lequel elles se confondent. Nous aperçûmes celui-ci » long-temps avant d'y arriver, comme une masse irrégu- » lière de granit rougeâtre, avec une ligne de murs sur » son sommet. Le village de Corinthe est au pied de cette » citadelle.

. . . .

» Nous quittâmes Corinthe à trois heures du matin. » Deux chemins conduisent de cette ville à Mégare : l'un » traverse les monts Géraniens, par le milieu de l'isthme; » l'autre côtoie la mer Saronique, le long des roches » Scironniennes. On est obligé de suivre le premier, afin » de passer la grand' garde turque placée aux frontières » de la Morée. Je m'arrêtai à l'endroit le plus étroit de » l'isthme, pour contempler les deux mers, la place où

» se donnoient les jeux, et pour jeter un dernier regard
» sur le Péloponèse.

» Nous entrâmes dans les monts Géraniens, plantés
» de sapins, de lauriers et de myrtes. Perdant de vue et
» retrouvant tour à tour la mer Saronique et Corinthe,
» nous atteignîmes le sommet des monts. Nous descen-
» dîmes à la grand'garde. Je montrai mon firman du Pa-
» cha de Morée : le commandant m'invita à fumer la
» pipe, et à boire le café dans sa baraque.

. . . .

» Trois heures après nous arrivâmes à Mégare. Je n'y
» demandai point l'école d'Euclide; j'aurois mieux aimé
» y découvrir les os de Phocion, ou quelque statue de
» Praxitèle et de Scopas. Tandis que je songeois que
» Virgile, visitant aussi la Grèce, fut arrêté dans ce lieu
» par la maladie dont il mourut, on vint me prier d'aller
» visiter une malade.

» Les Grecs, ainsi que les Turcs, supposent que tous
» les Francs ont des connoissances en médecine; et des
» secrets particuliers. La simplicité avec laquelle ils s'a-
» dressent à un étranger, dans leurs maladies, a quelque
» chose de touchant, et rappelle les anciennes mœurs :
» c'est une noble confiance de l'homme envers l'homme.
» Les sauvages en Amérique ont le même usage. Je crois
» que la religion et l'humanité ordonnent dans ce cas
» au voyageur de se prêter à ce qu'on attend de lui :
» un air d'assurance, des paroles de consolation, peu-
» vent quelquefois rendre la vie à un mourant, et
» mettre toute une famille dans la joie.

» Un Grec vint donc me chercher pour voir sa fille.
» Je trouvai une pauvre créature étendue à terre sur
» une natte, et ensevelie sous les haillons dont on l'a-
» voit couverte. Elle dégagea son bras, avec beaucoup
» de répugnance et de pudeur, des lambeaux de la mi-
» sère, et le laissa retomber mourant sur la couverture.
» Elle me parut attaquée d'une fièvre putride. Je fis dé-
» gager sa tête des petites pièces d'argent dont les pay-
» sannes albanoises ornent leurs cheveux : le poids des
» tresses et du métal concentroit la chaleur au cerveau.
» Je portois avec moi du camphre pour la peste; je le

» partageai avec la malade. On l'avoit nourrie de raisin;
» j'approuvai le régime. Enfin, nous priâmes Christos
» et la Panagia (la Vierge), et je promis prompte gué-
» rison. J'étois bien loin de l'espérer : j'ai tant vu mou-
» rir, que je n'ai là-dessus que trop d'expérience!
» Je trouvai en sortant tout le village assemblé à la
» porte. Les femmes fondirent sur moi, en criant : *Crasi!*
» *crasi!* « du vin! du vin! » Elles vouloient me témoi-
» gner leur reconnoissance en me forçant à boire. Ceci
» rendoit mon rôle de médecin assez ridicule; mais qu'im-
» porte, si j'ai ajouté, à Mégare, une personne de plus
» à celles qui peuvent me souhaiter un peu de bien dans
» les différentes parties du monde où j'ai erré? C'est un
» privilége du voyageur, de laisser après lui beaucoup
» de souvenirs, et de vivre dans le cœur d'un étranger,
» souvent, hélas, plus long-temps que dans la mémoire
» de ses amis!
» Nous couchâmes à Mégare. Nous n'en partîmes que
» le lendemain à deux heures de l'après-midi. Vers les
» cinq heures du soir, nous arrivâmes à une plaine en-
» vironnée de montagnes au nord, au couchant et au
» midi. Un bras de mer long et étroit (le détroit de Sa-
» lamine) baigne cette plaine au levant, et forme comme
» la corde de l'arc des montagnes; l'autre côté de ce
» bras de mer est bordé par les rivages d'une île élevée
» (Salamine) : l'extrémité orientale de cette île s'ap-
» proche d'un des promontoires du continent; on re-
» marque entre les deux pointes un étroit passage.
» Comme le jour étoit sur son déclin, je résolus de m'ar-
» rêter dans un village (Eleusis) que je voyois sur une
» haute colline, laquelle terminoit au couchant près de
» la mer le cercle des montagnes dont j'ai parlé.
» On distinguoit dans la plaine les restes d'un aque-
» duc, et beaucoup de débris épars au milieu du chaume
» d'une moisson nouvellement coupée. Nous descen-
» dîmes de cheval au pied du monticule, et nous grim-
» pâmes à la cabane la plus voisine : on nous y donna
» l'hospitalité.

. . . .

» Nous partîmes d'Éleusis à la pointe du jour. Nous » tournâmes le fond du canal de Salamine, et nous nous » engageâmes dans le défilé qui passe entre le mont Icare » et le mont Corydalus, et débouche dans la plaine d'A- » thènes, au petit mont Pœcile. Je découvris tout à » coup l'Acropolis, présentant dans un assemblage con- » fus les chapiteaux des Propylées, les colonnes du Par- » thénon et du temple d'Erecthée, les embrasures d'une » muraille chargée de canons, les débris gothiques du » siècle des ducs, et les masures des Musulmans. Deux » petites collines, l'Anchesme et Lycabettus, s'élevoient » au nord de la citadelle, et c'étoit entre les dernières et » au pied de la première qu'Athènes se montroit à moi. » Ses toits aplatis, entremêlés de minarets, de palmiers, » de ruines et de colonnes isolées, les dômes de ses mos- » quées couronnés par de gros nids de cicognes, sem- » blables à des corbeilles, faisoient un effet agréable aux » rayons du soleil levant. Mais si l'on reconnoissoit en- » core Athènes à quelques débris, on voyoit aussi, à » l'ensemble de l'architecture et au caractère général des » monuments, que la ville de Minerve n'étoit plus ha- » bitée par son peuple.

» Une enceinte de montagnes, qui se termine à la » mer, forme la plaine ou le bassin d'Athènes. Du point » où je voyois cette plaine au petit mont Pœcile, elle » paroissoit divisée en trois bandes ou régions, courant » dans une direction parallèle du nord au midi. La » première de ces régions, et la plus voisine de moi, » étoit inculte et couverte de bruyères; la seconde of- » froit un terrain labouré où l'on venoit de faire la mois- » son; la troisième présentoit un long bois d'oliviers » qui s'étendoit un peu circulairement depuis les sources » de l'Ilissus, en passant au pied de l'Anchesme, jusque » vers le port de Phalère. Le Céphise coule dans cette » forêt, qui, par sa vieillesse, semble descendre de » l'olivier que Minerve fit sortir de la terre. L'Ilissus » a son lit desséché de l'autre côté d'Athènes, entre le » mont Hymète et la ville.

» La plaine n'est pas parfaitement unie : une petite » chaîne de collines détachées du mont Hymète en sur-

» monte le niveau, et forme ces différentes hauteurs » sur lesquelles Athènes plaça peu à peu ses monuments.

» Ce n'est pas dans le premier moment d'une émotion » très-vive que l'on jouit le plus de ses sentiments. Je » m'avançois vers Athènes dans une espèce de trouble » qui m'ôtoit le pouvoir de la réflexion. Nous traversâmes » promptement les deux premières régions, la région » inculte et la région cultivée, et nous entrâmes dans le » bois d'oliviers. Je descendis un moment dans le lit du » Céphise, qui étoit alors sans eau, parce que dans cette » saison les paysans la détournent pour arroser leurs » oliviers. En sortant du bois, nous trouvâmes un jar- » din environné de murs, et qui occupe à peu près la » place du Céramique. Nous mîmes une demi-heure » pour nous rendre à Athènes, à travers un chaume de » froment. Un mur moderne renferme la ville. Nous en » franchîmes la porte, et nous pénétrâmes dans de pe- » tites rues champêtres, fraîches et assez propres. Cha- » que maison a son jardin planté d'orangers et de fi- » guiers. Le peuple me parut gai et curieux, et n'avoit » point l'air avili et abattu des Moraïtes. On nous ensei- » gna la maison de M. Fauvel, qui demeure près du » portique d'Adrien, dans le voisinage du Pœcile et de » la rue des Trépieds. »

FIN DES REMARQUES DU LIVRE QUINZIÈME
ET DU DIX-HUITIÈME VOLUME.





